LES CONFESSIONS

D'UN

MAGNÉTISEUR

SUIVIES

D'UNE CONSULTATION MÉDICO-MAGNÉTIQUE

SUR

DES CHEVEUX DE Mme LAFARGE.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables.

PENSÉES DE PASCAL.

TOME PREMIER.

PARIS,

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Palais-Royal, péristyle Montpensier, Nos 214, 215 et 216 bis,

ET RUE RICHELIEU, N. 10.

1848

CATALOGUE DES OUVRAGES DE FONDS ET EN NOMBRES

DE LA LIBRAIRIE DE

GARNIER FRÈRES

ET

OUVRAGES DE FONDS DE H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR

Péristyle Montpensier, 215 bis, au Palais-Royal,

ET RUE RICHELIEU, 10.

PARIS.

Nous appelons l'attention de MM. les amateurs sur notre catalogue. Un certain nombre d'ouvrages ont subi des réductions de prix importantes; nous espérons qu'ils leur offriront l'occasion de nous adresser quelque demande.

FÉVRIER 1848.

OUVRAGE ENTIÈREMENT TERMINÉ.

Souscription permanente. — 100 livraisons à 50 centimes — Complet, 50 francs.

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE LA LANGUE ET DES LETTRES FRANÇAISES.

DICTIONNAIRE NATIONAL

ou Grand Dictionnaire Classique

DE LA LANGUE FRANÇAISE

Contenant pour la première fois, outre les mots mis en circulation par la presse, et qui sont devenus une des propriétés de la parole, les noms de tous les Peuples, anciens, modernes; de tous les Souverains de chaque État, des Institutions publiques, des Assemblées délibérantes; des Ordres monastiques, militaires; des Sectes religieuses, politiques, philosophiques; des grands Événements historiques, Guerres, Batailles, Siéges, Journées mémorables, Conspirations, Traités de paix, Conciles; des Titres, Dignités,

Fonctions; des Hommes ou Femmes célèbres en tout genre; des Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps, Saints, Martyrs, Savants, Artistes, Écrivains; des Divinités, Héros et Personnages fabuleux de tous les peuples; des Religions et Cultes divers; Fêtes, Jeux, Cérémonies publiques, Mystères, Livres sacrés; enfin, la Nomenclature de tous les Chefs-lieux, Arrondissements, Cantons, Villes, Fleuves, Rivières, Montagnes et Curiosités naturelles de la France et de l'Etranger; avec les Etymologies grecques, latines, arabes, celtiques, germaniques, etc., etc., etc.;

OUVRAGE CLASSIQUE

RÉDIGÉ SUR UN PLAN ENTIÈREMENT NEUF,

Plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent, et dans lequel toutes les définitions, toutes les acceptions des mots et les nuances infinies qu'ils ont reçues du bon goût et de l'usage sont justifiées par plus de quinze cent mille exemples choisis, fidèlement extraits de tous les écrivains, moralistes et poëtes, philosophes et historiens, politiques et savants, conteurs et romanciers dont l'autorité est généralement reconnue.

Par M. BESCHERELLE aîné,
Principal auteur de la GRAMMAIRE NATIONALE.

Deux magnifiques volumes in-4° de 3,400 pages, à 4 col., contenant la matière de plus de 200 vol. in-8. — Prix : 50 fr.

Ouvrage honoré de la souscription de LL. MM. le ROI et la REINE, et de celles de LL. AA. RR. le comte de Paris, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier et l'empereur d'Autriche.

Il est divisé par livraisons de 3 à 4 feuilles très-grand in-4, à quatre colonnes, lettres ornées, etc., et forme deux magnifiques volumes imprimés en caractères neufs et très-lisibles, sur papier grand raisin, glacé et satiné.

GRAMMAIRE NATIONALE

Ou Grammaire de Voltaire, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Châteaubriand, de Casimir Delavigne, et de tous les écrivains les plus distingués de la France, par MM. BESCHERELLE frères et LITAIS DE GAUX. Nouvelle édition. 1 fort vol. grand in-8. — 10 fr.; net, 8 fr.

Complément indispensable du *Dictionnaire national.*

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION

ET DE LA LECTURE,

52 volumes grand in-8 de 500 pages, à deux colonnes, contenant la matière de plus de 300 vol. in-8. — Prix : 208 fr.; net, 160 fr.

OEuvre éminemment littéraire, produit de l'association de toutes les illustrations de l'époque, sans acception de partis ou d'opinions, le *Dictionnaire de la Conversation* a depuis longtemps sa place marquée d'avance dans la bibliothèque de tout homme de goût, qui aime à retrouver formulées en **préceptes généraux** ses idées déjà arrêtées sur l'histoire, les arts et les sciences.

SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE,

Rédigé par tous les écrivains et savants dont les noms figurent dans cet ouvrage, et publié sous la direction du même rédacteur en chef, M. W. DUCKETT.

Environ 15 vol. grand in-8 de 500 pages, conformes aux 52 vol. publiés de 1832 à 1839.

L'ouvrage paraît par livraisons de 240 à 260 pages. Deux livraisons forment un volume. Il paraît une livraison tous les mois. — Prix de chaque livraison, 2 fr. 50 c.

Le SUPPLÉMENT au *Dictionnaire de la Conversation* complète cette belle encyclopédie, dont le succès a été si populaire, le seul ouvrage de ce genre, *commencé* dans ces quinze dernières années, qui ait été *terminé*. — Il contiendra la réparation de tous les progrès faits par les sciences depuis la terminaison de l'ouvrage principal. Une *table analytique* des matières, commune aux 52 premiers volumes et à ceux du supplément, le terminera.

Dans les neuf volumes maintenant en vente, le lecteur retrouve tous les noms qui ont fait la fortune de l'ouvrage principal, et quelques autres encore qu'on regrettait de n'y point rencontrer. C'est ainsi, pour n'en citer ici qu'un seul, que le pseudonyme si célèbre de TIMON, qui n'avait pas figuré dans l'ouvrage principal, se trouve déjà, dans les volumes actuellement publiés, au bas de plus de 20 articles, tous plus importants les uns que les autres. Il nous suffira sans doute d'indiquer les articles : *Adresse des 221*, *Journée du 7 août 1830*, *Ballottage*, *Bulletin*, *Bœrne* (Ludwig), *Bureaucratie*, *Bureaux administratifs*, *Bureaux de la Chambre*, *Carrel* (Armand), *Célibat des Prêtres*, etc., etc. En effet, M. de Cormenin a bien voulu promettre son concours le plus actif, et son exemple a été imité par tout ce que la littérature, la science et la politique comptent aujourd'hui d'hommes éminents. Les éditeurs ont même acquis le droit de publier quelques travaux inédits de personnages célèbres qui ont depuis quelque temps disparu de la scène de ce monde, que leur nom remplissait pourtant naguère tout entière, notamment de feu le prince de TALLEYRAND. La sixième livraison, entre autres, contient une piquante biographie de *Bourlier*, due à la plume de ce diplomate ; morceau brillant, dans lequel on retrouvera toute cette finesse d'aperçus, toute cette élégance de tenue et de diction que force était d'admirer dans ce dernier type du grand seigneur français.

Dix-huit livraisons sont aujourd'hui en vente. La 18e contient l'article *France depuis 1830*.

Nous prévenons itérativement les 19,000 acquéreurs de l'ouvrage principal que le SUPPLÉMENT, tiré à un bien moindre nombre d'exemplaires, ne tardera pas à être entièrement placé, *et qu'il ne saurait être réimprimé.*

Il nous reste toujours des livraisons dépareillées du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*. Le prix de chaque livraison est de 2 francs, de la livraison 50 à 104 inclusivement. Nous en donnons avis au commerce, et nous le prévenons que sous très-peu de temps il nous sera impossible de *compléter* et de *fournir des suites*, car elles s'épuisent plus rapidement encore que nous n'avions pensé.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE,

Par SISMONDE DE SISMONDI. Nouvelle édition, ornée de grav. sur acier. 10 vol. in-8, 50 fr. ; net, 40 fr.

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE

DE LA MAISON DE VALOIS, 1364 A 1477,

Par M. DE BARANTE. 5e édition ; 12 vol. in-8, avec un magnifique atlas, composé de 108 grandes vignettes gravées par Thomson. Au lieu de 75 fr., 60 fr.

HISTOIRE DE FRANCE,

Par M. de GENOUDE. 20 vol. in-8 (17 vol. en vente), à 6 fr. le vol.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE

Physique, Politique, Historique et Commerciale, contenant la description détaillée des différentes régions du globe, ainsi que tout ce qui est relatif à la forme actuelle des divers gouvernements qui y existent: à l'Histoire, aux Mœurs et Coutumes, aux Croyances religieuses et à la Législation des peuples ; aux Rapports politiques des principaux États entre eux ; aux Sciences, aux Arts et à la Littérature ; à l'Industrie, au Commerce, etc., etc. ; précédé d'une *Introduction à la Géographie physique*, d'une *Table explicative des principaux termes de Géographie*, et accompagné d'une mappemondé et de six cartes géographiques; par J. MAC-CARTHY, chef de bataillon d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, attaché au dépôt général de la guerre, auteur d'un Traité de Géographie. Troisième édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 2 vol. de 1,500 pages chacun, contenant la matière de 15 vol. ordin., 15 fr.

Ouvrage de première nécessité pour les étudiants, les gens du monde et de cabinet, les commerçants, les voyageurs, et pour l'intelligence de l'histoire et des journaux.

ŒUVRES COMPLÈTES DE J. RACINE,

Nouvelle édition, avec les notes de tous les commentateurs. Cinquième édition, publiée par L. AIMÉ-MARTIN, avec les additions nouvelles. (Lefèvre et Furne, éditeurs.) 6 volumes in-8° sur cavalier vélin superfin, imprimés en caractères neufs, et ornés de 13 gravures en taille-douce, 42 fr.

COMPLÉMENT DES OEUVRES DE J. RACINE.

Intermèdes en musique d'*Esther* et d'*Athalie*, par Moreau; musique des *Cantiques spirituels*, par Moreau et Lambert. 1 volume in-8° gravé, 5 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE,

Précédées d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Sainte-Beuve, avec 800 dessins de Tony Johannot. 1 seul vol. grand in-8 jésus vélin, 20 fr. broché.

BUFFON.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre et précédées d'une note historique, par RICHARD, suivies d'une classification comparée, d'après MM. Cuvier, Lesson, etc., etc., accompagnées d'une magnifique collection de 126 planches gravées sur acier, représentant plus de 600 animaux coloriés et d'un beau portrait de Buffon. 5 volumes grand in-8 jésus imprimés sur beau papier. Prix de l'ouvrage, avec les figures coloriées, au lieu de 100 fr., 50 fr.

LE JARDIN DES PLANTES,

Description des mammifères de la Ménagerie et du Muséum d'histoire naturelle, par M. BOITARD, précédée d'une Notice historique, anecdotique et descriptive, par M. Jules Janin. Ouvrage illustré et accompagné de 110 sujets d'histoire naturelle, de 110 culs-de-lampe gravés sur cuivre et imprimés dans le texte ; de 53 grands sujets sur bois et imprimés à part, offrant les vues les plus remarquables du Jardin des Plantes, etc. ; des portraits de Buffon et de G. Cuvier ; enfin de *planches peintes à l'aquarelle*, représentant des groupes d'oiseaux. — 1 vol. grand in-8, magnifiquement imprimé. L'ouvrage complet, 16 fr. broché.

INSTRUCTION POUR LE PEUPLE :

CENT TRAITÉS

Sur les connaissances les plus indispensables ; ouvrage entièrement neuf, avec des gravures intercalées dans le texte. 100 livraisons à 25 centimes. Chaque livraison, composée d'une feuille grand in-8 à deux colonnes, petit-texte, contient la matière de plus de 5 feuilles in-8 ordinaire, et renferme un *Traité complet*. Le tome I, comprenant les traités 1 à 50, a été mis en vente le 1er novembre 1847. Prix, broché, 12 fr. 50; cart. à l'anglaise, 15 fr.

COURS COMPLET D'AGRICULTURE,

Ou NOUVEAU DICTIONNAIRE D'AGRICULTURE théorique et pratique, d'Économie rurale et de Médecine vétérinaire; rédigé sur le plan de l'ancien Dictionnaire de l'abbé ROZIER,

Par M. le baron de MOROGUES, pair de France, membre de l'Institut, de la Société roy. et cent. d'agriculture ;
M. MIRBEL, de l'Académie des sciences, professeur de culture au Jardin du roi, etc. ;
M. le vicomte HERICART DE THURY, président de la Société royale d'agriculture ;

Par M. ANTOINE, professeur d'agric. à Roville;
M. PAYEN, de la Société royale d'agriculture, professeur de chimie industrielle et agricole ;
M. BARTHELEMY aîné, ex-professeur à l'école royale vétérinaire d'Alfort.
M. GROGNIER, professeur à l'école royale vétérinaire de Lyon, etc. ;
M. MATHIEU DE DOMBASLE.

Ce cours a eu pour base le travail composé par les membres de l'ancienne section d'Agriculture de l'Institut : MM. de Sismondi, Bosc, Thouin, Chaptal, Tessier, Desfontaines, de Candolle, François de Neuchâteau, Parmentier, Larochefoucault, Thaer, Morel de Vindé, Sylvestre, Huzard père et fils, Sonnini, Loiseleur-Deslongchamps, Michaux, Appert, l'auteur du *Conservateur*, Young, Viborg, Duperthuis, Hassinfratz, Vilmorin, Louis de Villeneuve, Vivien, Pirole, Hurtrel d'Arboval, Sinclair, Brongniart, Cavoleau, Lenoir, Noisette, Poiteau, etc., etc.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

18 volumes et un demi-volume grand et bel in-8 à deux colonnes, avec environ 4,000 sujets gravés relatifs à la grande et à la petite Culture, à l'Economie rurale et domestique, à la description des Plantes usuelles de la France, etc., etc. Complet : 112 fr. 50 c. ; plus le 19e volume, ou supplément, 3 fr.

Chaque volume est orné du portrait d'un des hommes les plus notables des sciences agricoles. Le *supplément* compte des textes tout récents du plus haut intérêt; on lit sur la liste de ses auteurs ou de ses sources les noms de MM. Chevreuil, Gaudichaud, Boucherie, Paul Gaubert, Polençau, Fuster, Morin, Robinet, Villemorin, Gannal, etc.

PATRIA.

La France ancienne et moderne, morale et matérielle, ou Collection encyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire physique et intellectuelle de la France et de ses colonies. 1 très-fort volume petit in-8, format du *Million de Faits*, de 3,200 colonnes de texte, y compris plus de 500 colonnes pour une table analytique des matières, une table des figures, un état des tableaux numériques et un index général alphabétique ; imprimé en caractère nompareille ; orné de 330 gravures sur bois, de cartes et de planches coloriées, et contenant la matière de 16 forts volumes in-8. Prix. broché en 2 parties, 18 fr. ; élégamment cartonné avec toile anglaise, 20 fr.

UN MILLION DE FAITS,

Aide-mémoire universel des Sciences, des Arts et des lettres, par MM.

AYCARD, DESPORTES, LÉON LALANNE, LUDOVIC LALANNE, GERVAIS, A. LE PILEUR, CH. MARTINS, CH. VERGÉ et JUNG. 1 fort volume portatif, petit in-8, de 1,720 colonnes, orné de gravures sur bois. Prix : broché, 12 fr. ; cartonné à l'anglaise, 13 fr. 50 c.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL,

Ou Encyclopédie de la Jeunesse, ouvrage également utile aux jeunes gens, aux mères de famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'éducation, et aux gens du monde, par MM. *Andrieux de Brioude*, docteur en médecine, et *Louis Baude*, ancien professeur au collége Stanislas. 1 seul vol., format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de 6 vol. ordinaires, enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. Prix, broché, 10 fr. ; cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50 c.

BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE,

Contenant 29,000 noms, suivie d'une Table chronologique et alphabétique où se trouvent répartis en 54 classes différentes les noms mentionnés dans l'ouvrage, par *L. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, Ch. Laumier, S. Choler, J. Mongin, E. Janin, A. Deloye, C. Friess*. 1 vol. de 1,000 pages, format du *Million de Faits*, contenant la matière de 12 vol. Prix : broché, 12 fr. ; cartonné à l'anglaise, 13 fr. 50 c.

Ouvrages illustrés.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES
DE LA FRANCE,

Choix de chants guerriers, chansons historiques et burlesques, politiques et satiriques, complaintes et noëls, rondes et canons, pots-pourris, romances et vaudevilles, etc., etc. 90 livraisons à 60 c.

Les 28 premières livraisons forment un premier volume.

Les livraisons 29 à 56 forment le deuxième volume.

Les livraisons 57 à 84 forment le troisième volume.

Chacun de ces volumes, précédé d'un frontispice gravé avec le plus grand soin, d'une préface et tables, est renfermé dans une riche couverture en or et couleur. Prix de chaque volume, broché, 18 fr.

La couverture, le frontispice et la préface de chaque volume forment une double livraison, qui peut s'acheter séparément au prix de 1 fr. 20 c.

Chaque livraison peut toujours s'acheter séparément.

Premier volume. 1re Liv. Marlborough — 2. M. et Madame Denis. — 3. Le Juif errant. — 4. Il pleut, bergère; Je l'ai planté, je l'ai vu naître. — 5. Le roi d'Yvetot. — 6. La Machine infernale. — 7. Le Chant du départ. — 8. Aussitôt que la lumière ; Nous n'avons qu'un temps à vivre. — 9. Le comte Ory. — 10. Geneviève de Brabant. — 11. Fanfan la Tulipe. — 12. Paris à cinq heures du matin. — 13. O ma tendre musette; Que ne suis-je la fougère; Que j'aime à voir les hirondelles. — 14. Le vieux château des Ardennes. — 15. L'Enfant prodigue. — 16. Malgré la bataille ; Fanchon. — 17. Cadet Rousselle. — 18. Jadis et aujourd'hui. — 19. Vive Henri IV ; Charmante Gabrielle ; Viens, Aurore. — 20. Le Ménage de garçon ; la Paille. — 21. Dagobert. — 22. Pot de bière, pipe et maîtresse; Frère Étienne. — 23. La Palisse. — 24. Va-t'en voir s'ils viennent, Jean. — 25. La Tentation de saint Antoine. — 26. Les Merveilles de l'Opéra. — 27. Giroflé, girofla ; Il était une bergère. — 28. Guillery ; Nous étions trois filles. — Deuxième volume. 29. Le Matelot de Bordeaux. — 30. La belle Bourbonnaise ; La nouvelle Bourbonnaise. — 31. Bouton de rose ; Plaisir d'amour. — 32. Manon. — 33. Roland. — 34. Combien j'ai douce souvenance; Nina. — 35. La Marmotte en vie. — 36. Dans les gardes françaises. — 37. Ressemblances et différences.

— 38. La Fille du savetier. — 39. Paris à cinq heures du soir. — 40. Le Départ du conscrit; Le Retour du conscrit; Grenadier, que tu m'affliges. — 41. La Comtesse de Saulx. — 42. Les grandes Vérités. — 43, 44. La Parodie de la Vestale. — 45. Te souviens-tu? disait un capitaine. — 46. La Marguerite; La Vieille; Le Chevalier du guet. — 47. Lantara; Eloge de l'eau. — 48. Le Plaisir des rois, le roi des plaisirs. — 49. Clémence Isaure. — 50. Leçon d'une mère à sa fille; Lise chantait dans la prairie; Femme sensible, entends-tu le ramage? — 51. Les Bossus; Au clair de la lune; la Mère Michel. — 52. V'là ce que c'est que l'carnaval. — 53. Reproches à Catherine. — 54. Romance d'Estelle; L'Amant discret; Je te perds, fugitive espérance. — 55. La Mère Bontemps; La Tour, prends garde. — 56. Amphigouris. — Troisième volume. 57. Le Café. — 58. L'Avaricieuse; Ah! vous dirai-je, maman? L'amour est un enfant trompeur. — 59 A boire je passe ma vie; Commençons la semaine; Voulez-vous suivre un bon conseil. — 60. Relantanplan, tambour battant. — 61. Les Portraits à la mode. — 62. La Femme à vapeurs. — 63. Le Gascon. — 64. Quand l'Amour naquit à Cythère; Le Temps et l'Amour. — 65. Le Refrain du chasseur. — 66. Pauvre Jacques; L'Amour filial; La pitié n'est pas de l'amour. — 67. Le Point du jour; La Fin du jour. — 68. Fualdès. — 69. Une Nuit de la garde nationale. — 70. Plus on est de fous, plus on rit. — 71. Une Fièvre brûlante; Que le sultan Saladin; La danse n'est pas ce que j'aime. — 72. Prophétie turgotine. — 73. Le Flâneur. — 74. La Gamelle patriotique; Grâce à la mode. — 75. L'Emigration du plaisir. — 76. Manon la couturière. — 77. Asmodée. — 78. J'ai du bon tabac; Je n'aime pas le tabac; la Pipe de tabac. — 79. Le Petit-Maître. — 80. Le Réveil du peuple. — 81. Héloïse et Abeilard. — 82. Hymne à l'Etre suprême. — 83. Dormez, chères amours; Vivre loin de ses amours. — 84. La Veillée. — 85. La Marseillaise.

ŒUVRES COMPLÈTES DE P. J. DE BÉRANGER,

Illustrées de 120 gravures par Grandville, formant un beau volume grand in-8, 13 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE P. J. DE BÉRANGER,

Nouvelle édition, format elzevirien, ornée de 7 gravures. 1 fort vol. in-32, 3 fr. 75 c.

CHANSONS et POÉSIES DIVERSES DE DÉSAUGIERS,

Edition elzevirienne, format du BÉRANGER. 1 vol. in-32, 3 fr.

L'ILLUSTRATION,

Recueil universel, paraissant tous les samedis depuis le 4 mars 1843, orné de gravures sur tous les sujets actuels, événements politiques, fêtes et cérémonies religieuses, portraits des personnages célèbres, inventions industrielles, procès criminels et correctionnels, vues pittoresques, cartes géographiques, compositions musicales, tableaux de mœurs, scènes de théâtre, monuments, costumes, décors, tableaux, statues, modes, caricatures, etc., etc. 2 volumes in-folio par an, 32 fr. — Neuf volumes sont en vente. — Prix du volume, broché, 16 fr.; relié avec plaques, 21 fr.

LES FEMMES DE LA BIBLE,

Collection de Portraits des Femmes remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec textes explicatifs rappelant les principaux événements de l'histoire du peuple de Dieu, et renfermant des appréciations sur le caractère des Femmes célèbres de ce peuple; gravés par les meilleurs artistes, d'après les dessins de G. Staal. 1 vol. grand in-8, 20 fr.

LES VIES DES SAINTS,

Nouvellement écrites par *une réunion d'ecclésiastiques* et d'écrivains ca-

tholiques, sous la direction du comité nommé par Monseigneur l'Archevêque de Paris.

La livraison est de 60 c. Chaque livraison, contenant la vie d'un saint, forme une œuvre complète, et peut toujours être achetée séparément. La première série forme 1 vol. in-4, 20 fr. — 18 livraisons de la deuxième série sont en vente à 60 c.

PETIT CARÊME ET SERMONS CHOISIS DE J.-B. DE MASSILLON,

Évêque de Clermont. — 1 vol. petit in-4, illustré d'un grand nombre de gravures dans le texte, de deux portraits de l'auteur et de Louis XIV, gravés sur acier. Au lieu de 20 fr., net, 12 fr.

SILVIO PELLICO illustré.

MES PRISONS,

Suivies du Discours sur les devoirs des hommes, traduction nouvelle, par le Comte *H. de Messey*, revue par le Vicomte *Alban de Villeneuve*; précédée d'une introduction contenant des détails biographiques entièrement inédits sur l'auteur depuis sa sortie des prisons, sur ses compagnons de captivité, sur les prisons d'Etat, par M. *V. Philippon de la Madelaine*.

Quatre-vingts vignettes sur acier, gravées d'après les dessins de MM. Gérard Seguin, Trimolet, Steinheil, Daubigny, etc., avec fleurons et culs-de-lampe gravés sur bois. 1 vol. format grand in-8, 12 fr. — Richement relié à l'anglaise, 16 fr.

LA VIERGE, OU HISTOIRE DE LA MÈRE DE DIEU,

Par M. l'abbé ORSINI. Nouvelle édition illustrée par Laroche, Noël, Brevière, etc., etc. 2 vol. grand in-8. Au lieu de 32 fr., net, 18 fr.

LES ÉVANGILES,

Traduction de *Le Maistre de Sacy*, publiée sous les auspices de M. l'abbé *Trévaux*, vicaire général du diocèse de Paris. Édition illustrée par *Th. Fragonard*, et ornée d'un titre gravé, imprimé en couleur et en or; d'un frontispice représentant la Sainte-Face, aussi imprimée en couleur et en or; de quatre autres frontispices représentant les quatre évangélistes avec leurs attributs consacrés par la tradition de l'art chrétien; de quatre-vingt-neuf encadrements à grandes vignettes entourant la première page de chaque chapitre et représentant un sujet du chapitre, etc., etc. 1 vol. in-8, 18 fr. broché.

BIBLIOTHÈQUE RELIGIEUSE ILLUSTRÉE,

Publiée par Curmer, composée de 11 volumes in-32, choisis et rédigés par une société d'Ecclésiastiques.

Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
L'Éducation des filles, par Fénélon, 1 vol. 3 fr. 50 c.
Le Traité de la manière de vivre chrétiennement, par saint Bernard. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Imitation de N.-S. Jésus-Christ, par l'abbé Dassance, 1 vol. 3 fr. 50 c.
Le Chemin de la Croix, 1 vol. 3 fr. 50 c.
Les Saintes de France, 1 vol. 3 fr. 50 c.
Poésies lyriques, 1 vol. 3 fr. 50 c.
Lettres de saint Jérôme, 1 vol. 3 fr. 50 c.
L'Esprit de saint François de Sales, 1 vol. 3 fr. 50 c.
L'Esprit de Bossuet, 1 vol. 3 fr. 50 c.
La Journée du Chrétien, par saint François de Sales, 1 vol. 3 fr. 50 c.

PICCIOLA,

Par X. B. Saintine. Nouvelle édition, illustrée par Tony Johannot et C. Nanteuil. 1 vol. in-8, 10 fr.

LES ARMES ET LE DUEL,

Par Grisier, professeur de LL. AA. RR. les princes fils du roi, à l'école royale polytechnique, au collége royal Henri IV et au Conservatoire de musique. *Ouvrage agréé par S. M. l'empereur de Russie;* précédé d'une Préface par A. Dumas. Notice sur l'auteur, par Roger de Beauvoir; Épître en vers, de Méry, etc.; Dessins par E. de Beaumont. Deuxième édition revue par l'auteur. 1 vol. grand in-8, 10 fr.

Nous ne craignons pas de dire que cet ouvrage est le *traité d'escrime* LE PLUS COMPLET qui ait encore paru. La réputation européenne de l'auteur nous autorise à ajouter que c'est très-certainement le MEILLEUR.

VICTOR HUGO.

NOTRE-DAME DE PARIS,

Edition illustrée de 50 à 60 magnifiques gravures sur acier et sur bois imprimées hors texte, d'un grand nombre de fleurons, frises, lettres ornées, culs-de-lampe, etc., dans le texte, d'après les dessins de MM. E. de Beaumont, L. Boulanger, Daubigny, T. Johannot, de Lemud, Meissonier, C. Roqueplan, Steinheil. 1 vol. grand in-8, 20 fr.

LA FEMME

Jugée par les grands Ecrivains des deux sexes. Ouvrage entièrement neuf, illustré d'un grand nombre de portraits gravés à Londres. 1 vol. grand in-8, 15 fr.

LES MYSTÈRES DE PARIS,

Par Eugène Sue. Nouvelle édition, revue par l'auteur, et illustrée de 3 à 400 dessins, vues, scènes, types, etc., par les meilleurs artistes, gravures sur acier et sur bois. 4 vol. grand in-8, 40 fr.

LE JUIF ERRANT.

Par *le même*. Edition illustrée par Gavarni. 4 vol. grand in-8, même format que *les Mystères de Paris*, au lieu de 40 fr., 24 fr.

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE,

Voyage autour du Monde, par Jacques Arago. Edit. illustrée, ornée de 160 grav., dont 25 grands sujets tirés à part. 2 vol. grand in-8, 21 fr.

GIL BLAS DE SANTILLANE,

Par Le Sage, nouvelle édition, illustrée d'après les dessins de Jean Gigoux; augmentée de *Lazarille de Tormes*, traduit par *Louis Viardot* et illustré par Meissonnier. 1 vol. grand in-8 jésus, 15 fr., broché.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE,

Traduction nouvelle, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par *Louis Viardot*, ornée de 800 dessins par Tony Johannot. 1 vol.

grand in-8 jésus. Prix, 20 fr. broché. — L'édition princeps, publiée en 2 vol., 30 fr. broché.

LES NOUVELLES GENEVOISES,

Par M. TOPFFER, illustrées d'après les dessins de l'auteur, gravures par Best, Leloir, Hotelin et Régnier. 1 charmant vol. in-8 raisin, 40 gravures hors texte, 610 dans le texte. 12 fr. 50 broché.

VOYAGE EN ZIGZAG,

Ou Excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes, par M. TOPFFER, illustrées d'après les dessins de l'auteur et ornées de 15 grands dessins par M. Calame. 15 fr. broché.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

Par LAURENT (de l'Ardèche), avec 500 dessins par Horace Vernet, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition, augmentée de gravures coloriées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la république et de l'empire, par Hippolyte Bellangé. 1 vol. grand in-8. 25 fr. broché. Reliures et cartonnages.

JÉROME PATUROT
A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE,

Par LOUIS REYBAUD, illustré par J.-J. Grandville. 1 vol. grand in-8, 15 fr. broché. Richement cartonné, avec le blason de Paturot, doré sur tranches, 20 fr.

L'AFRIQUE FRANÇAISE,
L'EMPIRE DE MAROC ET LES DÉSERTS DE SAHARA,

Histoire nationale des Conquêtes, Victoires et nouvelles Découvertes des Français depuis la prise d'Alger; par P. CHRISTIAN.

Illustrée par MM. Decamps, E. Lami, Isabey, Tony Johannot, H. Bellangé, Célestin Nanteuil, de magnifiques vignettes sur acier, d'une carte générale du Moghreb, de types populaires coloriés, etc.

Un magnifique volume grand in-8 jésus d'environ 500 pages. Prix, broché, 15 fr.

Histoire des Français, depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830, par Théophile Lavallée, ornée de 80 portraits des rois de France et des personnages les plus célèbres, gravés sur acier. 2 magnifiques vol. grand in-8, 30 fr.

Voyage autour du Monde, résumé général des Voyages de découvertes de Magellan, Bougainville, Cook, Lapérouse, Basil-Hall, Duperrey, Dumont-Durville, Laplace, etc., publié par M. DUMONT-DURVILLE, accompagné de cartes, portraits, et de plus de 500 gravures sur acier, dessinées par SAINSON. — 2 volumes grand in-8. Au lieu de 30 fr., net, 24 fr.

Voyage en Asie et en Afrique, résumé général des Voyages anciens et modernes exécutés dans ces deux parties du monde; par J.-B. EYRIÈS; orné d'environ 300 vignettes, cartes, portraits, etc., gravés sur acier par Jules Boilly. — 1 vol. grand in-8, 15 fr.; net, 10 fr. 50 c.

Voyage dans les deux Amériques, résumé de tous les Voyages exécutés dans cette partie du monde, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours, par les rédacteurs du *Voyage autour du Monde*, sous la direction de M. ALCIDE-D'ORBIGNY. — 1 vol. in-8, orné de deux cartes et de 300 sujets sur acier, d'après MM. SAINSON et BOILLY, 15 fr.; net, 10 fr. 50 c.

Les Aventures de Télémaque, par Fénélon; suivies des **Aventures d'Aristonoüs,** et précédées d'un Essai historique sur Fénélon et ses ouvrages, par Philippon de la Madelaine ; édition illustrée par Baron et Nanteuil. 1 vol. grand in-8 ; au lieu de 12 fr. 50 c., 10 fr.

La Jérusalem délivrée, par le Tasse, traduction de M. Philippon de la Madelaine, augmentée d'une description de Jérusalem par M. de Lamartine, illustrée de 150 vignettes dans le texte et de 20 sujets tirés à part. 1 vol. grand in-8 jésus, 12 fr. 50 c.

Arioste. ROLAND FURIEUX, traduction de M.V.Philippon de la Madelaine. Édition illustrée de 300 sujets et 25 grandes gravures sur papier de Chine. 1 vol. grand in-8, au lieu de 16 fr., 10 fr. 50 c.

La Bretagne ancienne et moderne, par Pitre-Chevalier; illustrée par Leleux, O. Penguilly, E. Johannot. 1 vol. grand in-8, 20 fr.

Bretagne et Vendée, Histoire de la révolution française dans l'Ouest, (Complément de la Bretagne anc. et mod.); par Pitre-Chevalier, illustrée par Leleux, O'Penguilly, E. Johannot. 1 v. gr. in-8, 20 fr.

Le Foyer breton, traditions populaires, par Émile Souvestre, ill. par T. Johannot, O'Penguilly, etc. 1 v. grand in-8. Prix, 7 f. 50 c., net, 6 fr.

Cent Proverbes, 1 vol. grand in-8, 50 vignettes à part, 150 frises, lettres, culs-de-lampe, 15 fr.

Un autre Monde, 1 vol. petit in-4, 36 vignettes coloriées, 150 sujets dans le texte; noir, 15 fr.; couleur, 18 fr.

Petites Misères de la Vie humaine, texte par Old Nick. 1 volume grand in-8, 50 vignettes à part, 200 sujets dans le texte, 15 fr.

La Chine ouverte, texte par Old Nick, illustrations par Borget. 1 volume grand in-8; 250 sujets, dont 50 grands tirés à part, 15 fr.

Voyage où il vous plaira, par MM. Tony Johannot, Alfred de Musset et P. J. Stahl. 1 vol. petit in-4, orné de 63 grands sujets et de nombreuses vignettes, 12 fr.

Les Fables de Florian, ornées de 80 grandes gravures tirées à part du texte et de 25 vignettes et fleurons dans le texte, par J.-J. Grandville. 1 charmant vol. in-8. Prix, 12 fr. 50 c. broché. Reliures et cartonnages.

Werther, par Gœthe, traduit par Pierre Leroux, et accompagné d'un travail littéraire, par G. Sand; 10 eaux-fortes, dessinées et gravées par T. Johannot. 1 vol. grand in-8, 10 fr.

Louis XIV et son Siècle, par M. ALEXANDRE DUMAS. 2 magnifiques volumes in-8, enrichis de 200 gravures ou vignettes. 16 fr. le volume.

On sait que l'auteur a tiré de cet ouvrage le fond de ses romans célèbres : *les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, le Vicomte de Bragelonne, ou Dix ans plus tard.*

Les trois Mousquetaires, par ALEXANDR DUMAS. 1 vol. grand in-8, illustré de 33 gravures à part, avec vignettes, lettres ornées, culs-de-lampe, et comprenant les *huit volumes* de l'édition ordinaire, 10 fr.

Vingt Ans après, suite des *Trois Mousquetaires*. 1 très-fort volume in 8, illustré de 35 gravures à part, avec vignettes, culs-de-lampe, etc., comprenant les *dix volumes* de l'édition ordinaire, 11 fr.

Nota. — Le Vicomte de Bragelonne n'a pas encore paru ; il sera édité incessamment de la même manière et complètera la série des romans du siècle de Louis XIV.

Le comte de Monte-Cristo, par ALEXANDRE DUMAS. Nouvelle édition, revue par l'auteur, et illustrée de 30 sujets sur acier, dessinés par Gavarni et Tony Johannot, gravés par Audibrand, Carey, Colin, Gabriel, Pardinel, Portier, Rebel, Riffaut. Roze. 2 très-beaux vol. grand in-8. 12 fr. le vol.

Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de Las-Cases, et illustré de 500 dessins par Charlet; suivi de Napoléon dans l'exil, par MM. O'Meara, Antomarchi. 2 vol. grand in-8, au lieu de 38 fr., 30 fr.

Galerie des Femmes de Walter Scott, illustrée de 40 portraits gravés sur acier par les plus célèbres graveurs anglais : le texte, par MM. Dumas, Émile Souvestre, Frédéric Soulié, J. Janin, Louis Reybaud, Michel Masson ; Mesdames Ancelot, A. Tastu, Desbordes-Valmore, Elisa Voïart, Louise Belloc, Louise Collet. 1 vol. grand in-8, 10 fr.; riche reliure à l'anglaise, 13 fr.

Œuvres choisies de Gavarni, revues, corrigées et nouvellement classées par l'auteur, publiées dans le format du *Diable à Paris*, et accompagnées de notices par MM. de Balzac, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Léon Gozlan, Laurent-Jan, Jules Janin, Alphonse Karr, P. J. Stahl, etc. — 10 francs le volume; grand in-8, renfermant 80 grandes vignettes. Le quatrième volume et dernier vient de paraître.

Le Diable à Paris. Paris et les Parisiens, texte par les principaux littérateurs; précédé d'un précis complet de l'histoire de Paris, par Th. Lavallée. 2 vol. grand in-8, ornés de 200 grands dessins à part avec légendes, par Gavarni, et de 600 vignettes par Bertall; vues, monuments, édifices, par Champin, Français, Daubigny, Bertrand. Prix, 32 fr.

Scènes de la Vie privée et publique des Animaux, vignettes par Grandville ; études de mœurs contemporaines publiées sous la direction de P. J. Stahl, avec la collaboration de MM. de Balzac, E. de la Bédolière, P. Bernard, Jules Janin, Alfred de Musset, Paul de Musset, Charles Nodier, Louis Viardot ; mesd. Menessier-Nodier, George Sand. 2 v. grand in-8, ornés de 200 vign. à part, 30 fr.

Types et Caractères anciens, d'après des documents peints ou écrits ; dessins par MM. Fragonard et Dufey, texte par M. A. Mazuy.

Cette belle publication, sorte d'album historique, forme un magnifique volume grand in-4, papier vélin superfin, orné de vingt belles lithographies imprimées en quatre couleurs, et de vignettes gravées sur bois.

Les figures en couleurs représentent *l'Ecolier*, *la Courtisane de Venise*, *le Mignon*, *le Brave*, *le Fou*, *la Châtelaine*, *l'Aventurier*, *le Roi des Ribauds*, *la Favorite*, *le Ménestrel*, *etc.* Prix du volume in-4, 20 fr.

Petites Misères de la Vie conjugale, par H. de Balzac, illustrées par Bertall. 1 volume grand in-8 anglais, 15 fr.

Paris marié, philosophie de la vie conjugale, par H. de Balzac, commenté par Gavarni. 1 vol. in-8 anglais, 3 fr.

Paris dans l'Eau, par Eugène Briffaut. 1 vol. in-8 anglais, 120 vignettes par Bertall, 3 fr.

Paris à Table, par Eugène Briffaut. 1 vol. in-8 anglais, illustré par Bertall, 3 fr.

Paris-Londres, Keepsake français pour 1842. 1 vol. grand in-8, papier vélin superfin, composé de nouvelles inédites et poésies de nos meilleurs auteurs ; illustré par 26 portraits ou vignettes, gravés à Londres sur acier. Broché, 13 fr.

Journal écrit à bord de la frégate la Belle-Poule, par M. Emmanuel baron de Las Cases, membre de la mission de Sainte-Hélène, etc. 1 v. gr. in-8, papier vélin, avec 5 dessins lithographiés, 7 fr. 50 c.

Souvenirs du Voyage à Sainte-Hélène, par M. l'abbé Félix Coquereau, avec 5 dessins lithographiés. 1 vol. in-8, 5 fr.

Les Rues de Paris. Paris ancien et moderne, origine, histoires, monuments, costumes, mœurs, etc. 2 vol. in-8, illustrés de 300 dessins, 24 fr.

Les Beautés de l'Opéra, ou chefs-d'œuvre lyriques illustrés, par Jules Janin, Philarète Chasles et Théophile Gautier. 1 magnifique volume grand in-8, jésus vélin satiné, contenant l'histoire de l'Opéra et une critique raisonnée sur les principaux opéras et ballets; illustrées des plus belles gravures sur acier et sur bois, avec des encadrements variés à chaque page et imprimés en diverses couleurs. Prix, broché, 20 fr.; relié à l'anglaise, 25 fr.

Physiologie du Goût, par Brillat-Savarin, illustrée par Bertall, précédée d'une Notice biographique, par Alph. Karr. Dessins à part du texte, gravures sur acier et gravures sur bois, broché, 12 fr.

Chansons et Poésies de Désaugiers. 1 vol. grand in-18, format anglais, avec 10 gravures, 6 fr.

La France pittoresque. Description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France, par A. Hugo. 3 vol. in-4 à deux colonnes, ornés de 720 vignettes et de 120 cartes, 36 fr.
Chaque livraison ou département se vend séparément 30 c.

La France militaire. Histoire des armées françaises de terre et de mer, de 1792 à 1837; ouvrage rédigé par une société de militaires et de gens de lettres; revu et publié par A. Hugo. 5 vol. in-4 à deux colonnes, ornés de 2,000 vignettes et 200 cartes ou plans, 61 fr. 80 c.

La France historique et monumentale. Histoire générale de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. Hugo. 5 vol. in-4 à deux colonnes, ornés de 1,200 vignettes, cartes ou planches, 81 fr. 30 cent.

— Le tome I, contenant l'*Avant-Clovis*, ou *Histoire de la Gaule primitive et de la Gaule romaine*, se compose de 51 livraisons à 30 cent., 15 fr. 30 c.

— Le tome II, contenant l'*Histoire de la Gaule franque* (première et deuxième races), de 55 livraisons à 30 cent., 16 fr. 80 cent.

— Le tome III, contenant la *France féodale* (troisième race, Capétiens), de 54 livraisons à 30 cent., 16 fr. 20 c.

— Le tome IV, contenant la *Monarchie française* (régime des états; Capétiens, branche des Valois), de 58 livraisons à 30 cent., 17 fr. 40 c.

— Le tome V et dernier, 52 livraisons, 15 fr. 60 c.

Cet ouvrage forme ainsi l'histoire de France la plus étendue qui ait jamais été publiée. Les 5 volumes contiennent la matière de 36 volumes in-8.

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE, 22 cartes gravées sur acier et 300 gravures sur bois, à l'usage des établissements d'instruction et des gens du monde, avec un aperçu de l'histoire politique et littéraire des principales nations, par H. Chauchard et A. Muntz. Un grand volume in-8 de 1,100 pages, 12 fr.

Histoire, Costumes, Décorations de tous les ordres de Chevalerie et marques d'honneur, publiés par A. Walhen. 1 beau volume grand in-8, orné de 98 planches coloriées, gouachées, exemplaires d'amateurs. Prix : reliés, dorés, avec plaques, 90 fr.

Abrégé de Géographie, rédigé sur un plan nouveau, d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes; suivi d'une table alphabétique contenant 25,000 mots. Ouvrage destiné à la jeunesse, à ceux

qui s'occupent de politique et de recherches historiques et statistiques; par Adrien Balbi. Troisième édition, revue et considérablement augmentée et ornée de 24 cartes et plans. Ouvrage adopté par l'Université. 1 vol. grand in-8 de 1,500 pages à deux colonnes, 21 fr.

Monuments de tous les Peuples, dessinés et décrits d'après les documents les plus modernes, par Ern. BRETON, membre de la Société des Antiquaires de France. — 2e édition; 2 vol. grand in-8, enrichis de 150 planches à part, représentant les monuments les plus remarquables, et d'un très-grand nombre de vignettes dans le texte. Prix : 25 fr.

Histoire et Costumes des Ordres religieux, civils et militaires, par l'abbé TIRON. — 2e édition, considérablement augmentée; dédiée à S. E. le cardinal Lambruschini.—2 vol. in-8, ornés de 144 planches coloriées avec soin. — Prix, brochés, 40 fr.

Mœurs et Costumes de tous les Peuples, ouvrage rédigé par M. HENRICY, sous la direction de M. F. LACROIX. — 1re série, AFRIQUE ET OCÉANIE. — 1 beau vol. grand in-8, orné de 55 planches à part, coloriées avec soin, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte, 30 fr.

Espagne pittoresque, artistique et monumentale, Mœurs, Usages et Costumes, par M. de Cuendias et V. de Fereal. 1 beau vol. grand in-8 illustré, orné de 50 planches à part, dont 25 costumes coloriés. Prix, broché, 20 fr.

Costume du Moyen Age, d'après des monuments d'art et des manuscrits contemporains. 2 vol. grand in-8, ornés de 150 gravures coloriées, rehaussées d'or ou d'argent, la plupart. Prix, cartonnés, 100 fr.



Ouvrages illustrés pour la Jeunesse.

Panthéon de la Jeunesse, Vie des Enfants célèbres, par J. Caboche-Demerville. 2e édition, revue et augmentée, illustrée par Gavarni, Geniole, Janet-Lange, Cabasson, Célestin Nanteuil, Émile Wattier. 300 dessins sur bois imprimés dans le texte; 40 grands dessins à part, imprimés en trois teintes et en camaïeu. 2 vol. grand in-8 se vendant séparément : broch., 10 fr. le vol.; reliés en toile avec ornements d'or, 14 fr.

La première édition de ce bel ouvrage, vendue à 6.000 exemplaires en un an, l'a assez fait connaître. Quel livre peut offrir aux enfants plus d'intérêt, plus de charmes, plus d'utilité, que celui qui retrace l'histoire des talents et des vertus, de la prospérité et de l'infortune d'enfants de leur âge?

L'Ami des Enfants, par Berquin. 1 vol. grand in-8, illustré de 150 gravures. Prix : 10 fr.; reliure à l'anglaise, 14 fr.

Histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique, par Campe, illustrée de 120 vignettes gravées sur bois. 1 vol. grand in-8, 10 fr.

Leçons élémentaires d'Histoire Naturelle : TRAITÉ DE CONCHYLIOLOGIE, précédé d'un aperçu sur toute la Zoologie, à l'usage des étudiants et des gens du monde. Ouvrage adressé à madame François Delessert par M. J.-C. Chenu, conservateur du musée d'histoire naturelle de M. B. Delessert. 1 volume in-8, orné de 1,000 vignettes gravées sur cuivre et sur bois, im-

primées dans le texte, et d'un atlas de douze planches gravées en taille-douce et magnifiquement coloriées. Prix, 15 fr. broché.

Le Magasin des Enfants, par madame Leprince de Beaumont. 1 magnifique vol. grand in-8, illustré de 300 vignettes et lithographies, dédié à Monseigneur le comte de Paris, prince royal. Prix : broché, 10 fr.; reliure en toile, dorée sur tranche, 14 fr.; riche reliure pleine, en maroquin, dorée sur tranche, 20 fr.

NOTA. S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans a daigné honorer cette publication de son suffrage.

Le Langage des Fleurs, par madame Charlotte de Latour. 6e édition, augmentée de plusieurs chapitres, et illustrée de 12 planches. Prix : noir, 4 fr. 50; colorié, 7 fr. 50 c.

Aventures de Jean-Paul Choppart, par Louis Desnoyers. Nouvelle édition illustrée par Gérard Séguin et Frédéric Goupil. 1 vol. in-8. Broché, 3 fr.; relié, 5 fr.

Aventures de Robinson Crusoé, 1 fort vol. grand in-8, 40 grandes vignettes à part, 150 sujets dans le texte, 10 fr.

Le Vicaire de Wakefield, par Goldsmith, traduction nouvelle par Charles Nodier; 10 vignettes par Tony Johannot, gravées sur acier par Reveil. 1 vol. gr. in-8, 10 fr.

Contes du chanoine Smith, traduction de A. Cerfberr de Medelsheim, illustrations de Gavarni. 2 beaux vol. grand in-8 ; au lieu de 30 fr., 15 fr.

Contes de Nodier. 8 magnifiques eaux-fortes, dessinées et gravées par Tony Johannot. 1 vol. grand in-8, 10 fr.

La Petite-Fille de Robinson, par madame la comtesse de Germanie, ornée de 14 beaux dessins imprimés à part en trois teintes et en camaïeu, d'après les peintures de Pérignon. 1 beau vol. in-8. Prix, broché, 5 fr.

Les Animaux Historiques, par Ortaire Fournier, illustrations de Victor Adam. 1 vol. grand in-8, 10 fr.

Animaux célèbres. 1 vol. grand in-8, illustré de 80 gravures, 6 fr.

Les Petits-Neveux de Gulliver, par Émile Bauchery. 1 vol. in-8, illustré de 10 gravures dans le texte, 5 fr.

Contes des Fées, par C. Perrault. 1 vol. grand in-8, illustré de gravures. 6 fr.

Contes des Fées, de madame Daulnoy. 1 vol. grand in-8, illustré, 6 fr.

Soirées du Vieux Château, le livre des petits enfants, par madame Eugénie Foa. 1 vol. in-8, 5 fr.

Fables de Florian, 1 vol. grand in-8 illustré, 6 fr.

Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, par Bernardin de Saint-Pierre. 1 vol. in-18, illustrations de l'édition Masson. 2 fr. 50 c.

L'Image, revue mensuelle, illustrée, d'éducation, d'instruction et de récréation. 1847. — Première année. Prix : élégamment broché, 6 fr.; relié avec luxe, 8 fr. 50 c.

Vies des Peintres, Sculpteurs et Architectes, par Giorgio Vasari, traduites et annotées par Léopold Léclanché. 10 vol. in-8o, ornés de 120 portraits, gravés sur acier. Au lieu de 60 fr., net, 48 fr.

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS,

COLLECTION DE JOLIS VOL. IN-8 ANGLAIS A 3 FR. LE VOL.

Le Livre des petits Enfants, alphabets, exercices, fables, maximes, etc. 90 vignettes par G. Séguin, Meissonier, etc. 1 vol.

Nouvelles et seules véritables Aventures de Tom Pouce, par P. J. Stahl; 150 vignettes par Bertall. 1 vol.

La Bouillie de la comtesse Berthe, par Alexandre Dumas; 150 vignettes par Bertall. 1 vol.

Trésor des fèves et Fleur des pois, par Charles Nodier. 100 vignettes par Tony Johannot. 1 vol.

Vie de Polichinelle et ses nombreuses aventures, avec un portrait du nez du Commissaire (son ennemi) et un fac-simile de la queue du Diable, par Octave Feuillet. 100 vignettes par Bertall, 1 vol.

Histoire de la mère Michel et de son Chat, par Emile de la Bédollière. 100 vignettes par Lorentz, 1 vol.

Histoire d'un Casse-noisette, par Alexandre Dumas. 220 vignettes par Bertall, 2 vol.

La Mythologie de la Jeunesse, par L. Baudet. 120 vignettes par Gérard Séguin, 1 vol.

Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chenevis et de sa jeune sœur, par Léon Gozlan. 100 vignettes par Bertall, 1 vol.

Monsieur le Vent et madame la Pluie, par Paul de Musset. 100 vignettes par Gérard Séguin, 1 vol.

Le Prince Coqueluche, son histoire intéressante et celle de son compagnon Moustafa, par Edouard Ourliac. 100 vignettes par Pierre Séguin, 1 vol.

Paul et Virginie, 100 vignettes par Bertall. 1 vol. 3 fr.
Contes populaires de l'Allemagne, 150 vignettes allemandes. 2 vol. 6 fr.
Les Nains célèbres, depuis l'antiquité jusques et y compris Tom Pouce, 100 vignettes par Edouard de Beaumont. 1 vol. 3 fr.
Mystères du Collége, 100 vignettes par Eustache Lorsay. 1 vol. 3 fr.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,

Collection des meilleurs ouvrages français et étrangers, anciens et modernes, format grand in-18 (dit anglais), papier jésus vélin. Cette Collection est divisée en trois séries. La première et la deuxième série contiennent des vol. de 400 à 500 pages, au prix de 3 fr. 50 c. le vol. La troisième série est composée de volumes de 250 pages environ, à 1 fr. 75 c. le vol. — La majeure partie des volumes sont ornés d'une vignette ou d'un portrait gravé sur acier.

OUVRAGES PUBLIÉS :

1re SÉRIE. — VOLUMES A 3 FR. 50 C.

Le Livre des Affligés, Douleurs et consolations, par le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Mes Prisons, suivi des Devoirs des hommes, par Silvio Pellico. 1 vol. 3 fr. 50. c.
Œuvres de Ballanche, contenant Antigone, l'Homme sans nom, Elégies, Fragments. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Poésies d'Emile et Antoni Deschamps; nouvelle édition, revue par les auteurs. 1 vol. 3 fr. 50 c.
La divine Epopée, par Alexandre Soumet. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Œuvres de J. Reboul, de Nîmes: Poésies diverses; le Dernier Jour, poëme. 1 vol. avec portrait. 3 fr. 50 c.

Italiam, par Edouard Foussier. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Lettres sur la Russie, par X. Marmier. 2 vol. in-18, à 3 fr. 50 c.
Lettres sur la Hollande, par X. Marmier, auteur des Lettres sur le Nord. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Lettres sur l'Islande, du même. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Œuvres complètes d'Ossian, nouvelle traduction par A. Lacaussade. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Correspondance de Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage de l'Inde (1828-1832). Nouvelle édition, augmentée de lettres inédites et accompagnée d'une carte. 2 vol. in-18, à 3 fr. 50 c.
Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines, par Swift. Traduction nouvelle, précédée d'une notice biographique par Walter Scott. 1 v. in-18. 3 fr. 50 c.
Les Musées d'Italie, Guide et mémento de l'artiste et du voyageur, par Louis Viardot. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Les Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique, Guide de l'artiste et du voyageur, par Viardot. 1 vol. 3 fr. 50.
Les Musées d'Allemagne et de Russie, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Éducation progressive, ou Étude du cours de la vie, par Mme Necker de Saussure. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Ouvrage qui a obtenu le prix Montyon.
Buffon. Histoire de ses travaux et de ses idées, par Flourens. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Fontenelle, ou la Philosophie moderne relativement aux sciences physiques. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Manuel de philosophie moderne, par Ch. Renouvier. 1 vol. à 3 fr. 50 c.
Manuel de philosophie ancienne, par Ch. Renouvier. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Vies des Dames galantes, par Brantôme. Nouvelle édition, revue et corrigée sur l'édition de 1741, avec des remarques critiques et historiq. 1 v. in-18. 3 fr. 50 c.
Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt. 4 vol. in-18 à 3 fr. 50 c.
Mémoires d'un enfant de la Savoie, par C. Genoux. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Mémoires et correspondance de Diderot : le Neveu de Rameau, le Paradoxe sur le Comédien. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Mœurs, instincts et singularités de la vie des animaux mammifères, par Lesson. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Romans, Contes et Voyages, par Arsène Houssaye. — 2 vol. à 3 fr. 50.
Le Presbytère, par R. Topffer. Édition revue par l'auteur. 1 vol 3 fr. 50 c.
Rosa et Gertrude, par R. Topffer, précédé de notices sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par MM. Sainte-Beuve et de La Rive. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Cet écrit, le dernier de M. Topffer, que les lettres ont perdu dans le courant de 1846, est l'une de ses plus exquises productions. Ce livre restera dans notre littérature comme le dernier témoignage du talent aussi chaste qu'original de l'auteur d'œuvres si diverses.
Réflexions et Menus Propos d'un peintre genevois, ou Essai sur le beau dans les arts, œuvre posthume de R. Topffer, précédés d'une notice sur sa vie et ses ouvrages. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
La Chartreuse de Parme. 1 v. 3 fr. 50 c.
Rouge et Noir. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Henri Monnier. Scènes populaires, etc., etc. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Histoire parlementaire de la révolution française, par Buchez. 2e édition entièrement refondue par l'auteur. Six séries : Histoire de l'Assemblée constituante, 5 vol. Histoire de l'Assemblée législative, 4 vol. à 3 fr. 50 c.
Chefs-d'œuvre des Dames françaises. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Caroline de Lichtfield, par Mme de Montolieu. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Œuvres de E. T. A. Hoffmann, trad. de l'allemand, par Loeve-Weimars. Contes fantastiques, 2 séries à 3 fr. 50 c.
Hygiène des Femmes nerveuses, par E. Aubert. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Physiologie et hygiène du magnétisme, par Ricard. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Propos de table de Martin Luther. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Les Lois de Platon, trad. de Grou. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Œuvres complètes de Xénophon. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Orateurs et Sophistes grecs. Choix de harangues, d'éloges funèbres, de plaidoyers criminels et civilisés, etc., 1 vol. 3 fr. 50 c.

Œuvres de George Sand.

Indiana. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Jacques. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Valentine. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Le Secrétaire intime, Leone Leoni. 1 vol. 3 fr. 50 c.
André, la Marquise, Métella, Lavinia, Mattea. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Lélia et Spiridion. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
La dernière Aldini, les Maîtres Mosaïstes. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Lettres d'un Voyageur. 1 v. 3 fr. 50 c.
Simon, l'Uscoque. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Mauprat. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Le Compagnon du Tour de France. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Pauline, les Majorcains. 1 v. 3 fr. 50 c.
Les Sept cordes de la Lyre, Gabriel. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Mélanges. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Horace. 1 vol. 3 fr. 50 c

2e SÉRIE. — VOLUMES A 3 FR. 50 C.

Œuvres de Walter Scott.

Traduction Defauconpret, format grand in-18 à 3 fr. 50 c. le vol.

Ivanhoé. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Quentin Durward. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Rob-Roy. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Puritains d'Écosse. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Jolie Fille de Perth. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Château de Kenilworth. 1 v. 3 fr. 50 c.
Prison d'Edimbourg. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Guy Manering. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Wawerley. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Antiquaire. 1 vol. 3 fr. 50 c.

Application de la géographie à l'histoire, par Braconnier. 2 vol. grand in-18 à 3 fr. 50 c.
De l'Instruction publique en France, par E. de Girardin. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Satiriques latins, œuvres complètes d'Horace, Juvénal et Perse, traduites en français par Nisard. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
La divine Comédie, de Dante Alighieri. Traduction nouvelle accompagnée de Notes, par Pier-Angelo Fiorentino. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Histoire maritime de France, par Léon Guérin. 2 vol. in-18 à 3 fr. 50 c.
Voyage en Bulgarie, par Blanqui. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Lettres de Mme de Sévigné. 6 vol. in-18. à 3 fr. 50 c.
Fables de Viennet. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.
Vie de Benvenuto Cellini. 1 v. 3 fr. 50 c.
La Ligue, scènes historiques, par Vitet. Les Barricades, Mort de Henri III, les États de Blois. 2 vol. in-18 à 3 fr. 50 c.
Histoire naturelle à l'usage des dames et des jeunes personnes, par Achille Comte. 1 vol. 3 fr. 50 c.
La Pologne sous Jean Sobieski, par Salvandy. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Vie de Jésus-Christ au point de vue de la science, par Jean Kuhn. Trad. de l'allemand par Nettement. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Dictionnaire des Hérésies, ou Mémoires pour servir à l'histoire des Égarements de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne, par Pluquet, 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Divinité de Jésus-Christ annoncée par les Prophètes, démontrée par les Évangélistes. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
De la Perfection chrétienne, par Rodrigues. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Œuvres choisies de saint François de Sales, contenant l'Introduction à la Vie dévote, Choix de lettres spirituelles, Traité de l'Amour de Dieu, etc. 2 vol. à 3 fr. 50 c.
Le Chemin du Sanctuaire montré à ceux qui aspirent au sacerdoce, ou Manuel ecclésiastique. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Méditations sur l'Évangile, par Bossuet. 1 vol. 3 fr. 50 c.

Œuvres de Paul de Kock.

26 vol. in-18, à 3 fr. 50 c.

M. Dupont. 1 vol. 3 fr. 50 c.
André le Savoyard. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Mon voisin Raymond. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Georgette. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Frère Jacques. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Sœur Anne. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Le Barbier de Paris. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Jean. 1 vol. 3 fr. 50 c.
La Femme, le Mari et l'Amant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Le Cocu. 1 vol. 3 fr. 50 c.
La Laitière. 1 vol. 3 fr. 50 c.
La Maison blanche. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Gustave. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Magdeleine. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Enfant de ma Femme. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Pucelle de Belleville. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Bon Enfant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
L'Homme de la Nature. 1 v. 3 fr. 50 c.
Zizine. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Ni jamais ni toujours. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Tourlourou. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Moustache. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Jeune Homme charmant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Un Homme à marier. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Un Mari perdu. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Homme aux trois culottes. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Les Enfants de Marie. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Jolie Fille du Faubourg. 1 vol. 3 fr. 50

Œuvres de Pigault-Lebrun.

6 vol. à 3 fr. 50 c.

M. Botte. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Les barons de Felsheim. 1 v. 3 fr. 50 c.
Angélique et Jeanneton. 1 v. 3 fr. 50 c.
Mon oncle Thomas. 1 vol. 3 fr. 50 c.
L'Enfant du Carnaval. 1 vol. 3 fr. 50 c.
L'Homme à projets. 1 vol. 3 fr. 50 c.

3e SÉRIE. — VOLUMES A 1 FR. 75 C.

Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon, sur le siècle de Louis XIV et la Régence, publiés sur le manuscrit original entièrement écrit de la main de l'auteur, par le marquis de Saint-Simon, pair de France, etc. Nouv. édit., revue et corrigée. 40 vol., dont 2 de tables, avec 38 portraits gravés sur acier. 70 fr.
Souvenirs de la marquise de Créqui (1718 à 1803). Nouv. édit., revue, corrigée et augmentée de notes. 10 vol. avec gravures sur acier. 17 fr. 50 c.
Les Historiettes de Tallemant des Réaux. Mémoires pour servir à l'histoire du seizième siècle, publiés sur le manuscrit autographe de l'auteur. 2e édition, précédée d'une notice sur l'au-

teur, augmentée de passages inédits, et accompagnée de notes et d'éclaircissements, par M. Monmerqué, membre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. 10 vol. ornés de 10 portraits gravés sur acier. 17 fr. 50 c.

Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte Las Cases; nouvelle édition, revue par l'auteur. 9 vol., 9 grav. 15 fr. 75 c.

Congrès de Vérone. Guerre d'Espagne, négociations, colonies espagnoles, par Châteaubriand. 2 vol. 3 fr. 50 c.

Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norwége, Laponie et Spitzberg, par X. Marmier. 2 vol. avec 2 jolies vignettes. 3 fr. 50 c.

L'Ame exilée, légende par Anna Marie. 6e édition. 1 vol. avec vig. 1 fr. 75 c.

Œuvres de Gilbert. Nouv. édition avec une Notice historique, par Ch. Nodier. 1 vol. avec portrait. 1 fr. 75 c.

Œuvres de Ronsard, avec des notes explicatives du texte et une Notice historique, par P.-L. Jacob, bibliophile. 1 vol. avec portrait. 1 fr. 75 c.

Les Satiriques des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Première série, contenant Gilbert, Despaze, M.-J. Chénier, Rivarol, Satires diverses. 1 vol. 1 fr. 75 c.

Comédies de S. A. R. la princesse Amélie de Saxe, traduites de l'allemand, par Pitre-Chevalier. 1 vol. avec portrait. 1 fr. 75 c.

Macbeth, tragédie de William Shakspeare, traduction littérale en vers, par Jules Lacroix, précédée d'une Notice par le bibliophile Jacob. 1 v. avec portr. 1 fr. 75 c.

Fables littéraires, par D. Thomas de Iriarte, traduites en vers de l'espagnol, par C. Lemeslé, précédées d'une introduction par Emile Deschamps. 1 vol. avec vignette. 1 fr. 75 c.

L'Ane mort et la Femme guillotinée, par Jules Janin. 1 v. avec vig. 1 fr. 75 c.

Edith de Falsen, par Ernest Legouvé. 1 vol. avec vignette. 1 fr. 75 c.

Le Chevalier de Saint-Georges, par Roger de Beauvoir. 2e édit. 4 vol. avec vignettes. 7 fr.

Fragoletta, Naples et Paris en 1899, par H. de Latouche. Nouvelle édition. 2 vol. ornés de deux vignettes. 3 fr. 50 c.

Sous les Tilleuls, par Alphonse Karr. 2 vol. avec vignettes. 3 fr. 50 c.

Le Maçon, mœurs populaires, par Michel Raymond. 2 vol. avec vignettes. 3 fr. 50 c.

Fortunio, par Théophile Gautier. 1 vol. orné d'une vignette. 1 fr. 75 c.

Le Moine, par G. Lewis, traduction nouvelle, entièrement conforme au texte de la première édition originale, par Léon de Wailly. 2 vol. avec vignettes. 3 fr. 50 c.

Une Soirée du Théâtre-Français (24 avril 1841) : le Gladiateur, le Chêne du Roi, par Alex. Soumet et madame Gabrielle d'Altenheim. 1 vol. 1 fr. 75 c.

Lettres d'Héloïse et d'Abeilard, traduites librement d'après les lettres originales latines, par le comte de Bussy-Rabutin, avec les imitations en vers par de Beauchamps, Colardeau, Dorat, Mercier, Fleury, Douxigné, Saurin ; précédées d'une nouvelle préface, par M. E. Martineault. 1 vol. 1 fr. 75 c.

Le dernier Jour, poëme en dix chants, par J. Reboul. 1 vol. in-18. 1 fr. 75 c.

Esquisses de la Phrénologie, ses applications exposées aux gens du monde, par le docteur Debout. 1 vol. avec de nombreuses grav. 1 fr. 75 c.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE

Par une Société de gens de lettres et d'érudits.

10 volumes à 3 fr.

SONT EN VENTE :

Curiosités littéraires, 1 vol.	3 fr.
Curiosités bibliographiques, 1 vol.	3 fr.
Curiosités biographiques, 1 vol.	3 fr.
Curiosités des traditions, des mœurs et des légendes, 1 vol.	3 fr.

LES CLASSIQUES LATINS,

EN FRANÇAIS ET EN LATIN,

Format in-24 sur jésus (ancien in-12). — Prix de chaque vol. : 3 fr. 50 c.; publiés sous la direction de M. Lefèvre.

Pline l'Ancien. L'Histoire des Animaux, traduction de Guéroult, augmentée de sommaires et de notes nouvelles. Paris, 1845. 1 vol. de près de 700 pages.

Morceaux extraits de Pline le naturaliste, traduction de Guéroult, augmentée de sommaires et de notes nouvelles. Paris, 1845. 1 vol.

OEuvres d'Horace. Traduction nouvelle, avec des notes, par M. Collet, officier de l'Université. Paris, 1845. 1 vol. très-bien imprimé.

Cette nouvelle édition des OEuvres d'Horace est remarquable non-seulement par la traduction, qui est préférable à toutes les précédentes, mais aussi pour sa belle et bonne exécution typographique.

Juvénal et Perse. Les Satires de Juvénal, traduction de Dussaulx, revue et corrigée. Les Satires de Perse, traduction nouvelle par M. Collet. Paris, 1845. 1 vol.

Catulle, Tibulle et Properce. Les Élégies de Catulle, traduction nouvelle. — Les Élégies de Tibulle, traduction de Mirabeau, revue et corrigée. — Les Élégies de Properce, traduction de Delonchamps, revue et corrigée. Paris, 1845. 1 vol.

Lucrèce. Traduction de Pongervilie, de l'Académie française. 1 vol.

Térence. Ses Comédies, traduction nouvelle avec des notes, par M. Collet. Paris, 1845. 1 vol. de plus de 600 pages.

Plaute. Son Théâtre, traduction de M. Naudet, de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres. 4 vol.

Tacite. Traduction de Dureau de la Malle, revue et corrigée, augmentée de la Vie de Tacite, du Discours préliminaire de Dureau de la Malle, des Suppléments de Brottier. 3 vol.

COLLECTION COMPLÈTE DES AUTEURS LATINS,

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

Publiée sous la direction de M. Nisard, professeur d'éloquence latine au Collége de France. 27 volumes grand in-8, 25 sont en vente ; les deux derniers volumes seront publiés en 1848 : de 12 à 13 fr. 50 c., et 15 fr. le volume pris séparément. Pour la collection complète, 324 fr.

POETES.	
Plaute. Térence. Sénèque le Tragique	1 vol.
Lucrèce. Virgile. Valérius Flaccus.	1 vol.
Ovide.	1 vol.
Horace. Juvénal. Perse. Sulpicia. Catulle. Tibulle. Properce. Gallus et Maximien. Phèdre. Publius Syrus.	1 vol.
Stace. Martial. Manilius. Lucilius Junior. Rutilius. Gratius Faliscus. Némésianus. Calpurnius.	1 vol.
Lucain. Silius Italicus. Claudien.	1 vol.
52 vol. des éditions ordinaires.	6 vol.

PROSATEURS.	
Cicéron.	5 vol.
Tacite.	1 vol.
Tite-Live.	2 vol.
Sénèque le Philosophe.	1 vol.
Cornelius Nepos. — Quinte Curce. Justin. — Valère-Maxime. — Julius Obsequens.	1 vol.
Quintilien. Pline le Jeune.	1 vol.
Pétrone. Apulée. Aulu-Gelle.	1 vol.
Caton. Varron (*de Re rustica*). Columelle. Palladius.	1 vol.
Suétone. Historia Augusta. Eutrope. Sextus Rufus.	1 vol.
Macrobe. - Varron (*de Lingua latina*). — Pomponius Mela.	1 vol.
Salluste. J. César. Velleius Paterculus. Florus.	1 vol.
Tertullien. — Saint Augustin.	1 vol.
Celse, Vitruve, Censorin, Frontin.	1 vol.
Pline (histoire naturelle), t. I.	1 vol.
175 vol. des éditions ordinaires.	25 vol.

Sous presse, pour paraître prochainement :

Pline (histoire naturelle), t. II... 1 vol. | Ammien Marcellin. — Jornandès. 1 vol.

NOUVELLE

COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS,

DIRIGÉE PAR M. AIMÉ-MARTIN.

32 vol. in-24 jésus (ancien in-12). 2 fr. 50 c. le vol.

Montaigne. Ses Essais et ses Lettres, avec 1° la traduction des citations grecques, latines, italiennes, par M. Victor Leclerc, de l'Institut de France, etc., etc.; 2° les notes ou remarques de tous les commentateurs : Coste, Naigeon, A. Duval, MM. E. Johanneau, Victor Leclerc; 3° une table analytique des matières. 5e édit. 3 vol. à 2 fr. 50 c.

P. Corneille. Ses Chefs-d'œuvre dramatiques, avec les notes de tous les commentateurs : Voltaire, Palissot, La Harpe, Marmontel, etc. 2 vol. à 2 fr. 50 c.

Le même, sans les notes. 1 v. 2 fr. 50 c.

J. Racine. Œuvres dramatiques, avec les notes de tous les commentateurs : L. Racine, d'Olivet, Voltaire, Luneau, La Harpe, Geoffroy, etc. 6e édition, publiée par M. Aimé-Martin. 2 vol. à 2 fr. 50 c.

Molière. Œuvres complètes, avec les notes de tous les commentateurs : Riccoboni, Voltaire, J.-J. Rousseau, Cailhava, Bret, Auger, La Harpe, etc., etc. 4e édit., publiée par M. Aimé-Martin. 4 vol. à 2 fr. 50 c.

Boileau. Ses Œuvres poétiques, et sa traduction du Traité du Sublime, avec les notes de tous les commentateurs, les textes d'Horace, de Juvénal, imités par Boileau, et une table analytique. 1 v. 2 f. 50 c.

La Fontaine. Fables, avec les notes de Champfort, de Walkenaer, etc. 1 vol.

Pascal. Les Provinciales, collationnées sur les éditions de 1657 et de 1669; suivies des Avis des curés de Paris et de Rouen, rédigés par Pascal, Arnauld et Nicole; précédées 1° d'un Précis de la vie de Pascal; 2° de l'origine des Provinciales; 3° des sources de la perfection du style de Pascal, par le comte François de Neufchâteau. 1 vol. 2 fr. 50 c.

— Ses Pensées, suivies d'une table analytique. 1 vol. 2 fr. 50 c.

La Rochefoucauld. Pensées et Maximes, suivies d'un examen critique, par Aimé-Martin, et des Pensées et Maximes de Vauvenargues. 1 vol. 2 fr. 50 c.

La Bruyère. Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Mœurs ou les Caractères de ce siècle, suivis d'une table analytique des matières; édition entièrement conforme à celle de 1696. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Descartes. Discours sur la Méthode. Méditations philosophiques, etc. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Bossuet. Discours sur l'Histoire universelle. 1 vol. 2 fr. 50 c.

— Oraisons funèbres, Panégyriques et Sermons. 4 vol. à 2 fr. 50 c.

Fénelon. Télémaque, avec des notes géographiques et littéraires, et les passages grecs et latins imités par Fénelon. 1 vol. 2 fr. 50 c.

— Œuvres diverses : de l'Existence de Dieu, Lettres sur la religion, Dialogues sur l'éloquence, Sermons, Lettre à l'académie. De l'Éducation des Filles. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Bourdaloue. Chefs-d'œuvre oratoires. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Fleury. Discours sur l'histoire ecclésiastique, Mœurs des Israélites, Mœurs des Chrétiens, Traité des études, etc. 2 vol. à 2 fr. 50 c.

Massillon. Ses Chefs-d'œuvre oratoires. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Le Sage. Gil Blas de Santillane, avec des notes historiques et littéraires, par le comte François de Neufchâteau. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Œuvres de Jacques Delille, avec des notes de Delille, Choiseul-Gouffier, Feletz, Aimé-Martin. 2 vol. à 2 fr. 50 c.

Essai sur l'éloquence de la chaire, par le cardinal Maury. 1 vol. 2 fr. 50 c.

BIBLIOTHÈQUE CAZIN, A 1 FR. LE VOLUME;

CENT-CINQ VOLUMES SONT EN VENTE.

Brillat-Savarin : Physiologie du goût. 2 vol. 2 fr.

Cottin (Mme) : Élisabeth, Claire d'Albe, réunies en 1 vol. 1 fr.

Cazotte : Œuvres choisies. 1 vol. 1 fr.

De Lavergne (A.) : La Duchesse de Mazarin. 2 vol. 2 fr.

Didier (Charles) : Rome souterraine. 2 vol. 2 fr.

Galland : Les Mille et une Nuits. 6 vol. 6 fr.

Godwin (W.) : Caleb Williams, trad. de l'anglais. 3 vol. 3 fr.

Goldsmith : Le Vicaire de Wakefield, traduit de l'anglais. 1 vol. 1 fr.

Grammont : Mémoires. 1 vol. 1 fr.

Jacob (P.-L.) (Bibliophile) : Soirées de Walter Scott à Paris, Scènes historiques et Chroniques de France, Le bon vieux Temps, 4 vol. 4 fr.

Karr (A.) : Geneviève. 2 vol. 2 fr.

Pastoret (le marquis de) : Raoul de Pelvé. 2 vol. 2 fr.

— Erard du Châtelet. 1 vol. 1 fr.

— Claire de Calalanzy. 1 vol. 1 fr.

Prévost (l'abbé) : Manon Lescaut. 1 v. 1 fr.

Reybaud (L.) : Jérôme Pâturot à la recherche d'une position sociale. 2 v. 2 fr.

Sandeau (J.) : Marianna. 2 v. 2 fr.

— Vaillance et Richard. 1 vol. 1 fr.

— Le docteur Herbeau. 2 vol. 2 fr.
— Fernand. 1 vol. 1 fr.
— Madame de Sommerville. 1 v. 1 fr.
Soulié (Fr.) : Les Mémoires du Diable. 5 vol. 5 fr.
Staël (Mme **de**) : Corinne, ou l'Italie. 2 vol. 2 fr.
Sue (Eug.) : Les Mystères de Paris. 10 vol. 10 fr.
— Mathilde. 6 vol. 6 fr.
— Arthur. 4 vol. 4 fr.
— La Salamandre. 2 vol. 2 fr.
— Le Juif errant. 10 vol. 10 fr.
— Atar-Gull (au lieu de 2 v. in-8) 1 v. 1 fr.
— Le Marquis de Létorière. 1 vol. 1 fr.
— Plick et Plock. 1 vol. 1 fr.
— Paula Monti. 2 vol. 2 fr.
— Deleytar (Arabian Godolphin , Kardiki). 1 vol. 1 fr.
— La Vigie de Koat-Ven (au lieu de 4 v. in-8), 3 vol. 3 fr.
— Thérèse Dunoyer. 2 vol. 2 fr.
— Le Morne-au-Diable. 2 vol. 2 fr.
— Jean Cavalier. 4 vol. 4 fr.
— La Coucaratcha (au lieu de 3 vol. in-8). 2 vol. 2 fr.
— Le Commandeur de Malte. 2 vol. 2 fr.
— Comédies sociales. 1 vol. 1 fr.
— Deux Histoires. 2 vol. 2 fr.
— Latréaumont. 2 vol. 2 fr.
Tressan (Cte **de**) : Histoire du Petit Jehan de Saintré. 1 vol. 1 fr.
— Roland furieux, traduit de l'Arioste. 4 vol. 4 fr.
Viardot (L.) : Souvenirs de Chasses en Europe. 1 vol. 1 fr.

Atlas.

Atlas historique, chronologique, généalogique et géographique, de A. Lesage (comte de Las Cases). 1 vol. in-folio, demi-rel., dos de maroquin.

En 33 tabl.	1 tableau à 2 fr.	2 fr. c.	56 fr.
	32 tableaux à 1 fr. 50 c.	48 »	
	Reliure.	6 »	
En 37 tabl.	Composé des précédents, rel. compr.	56 »	70 fr.
	Et de 5 tableaux supplém. à 3 fr. 50 c.	14 »	
En 42 tabl.	Composé des précédents, rel. compr.	70 »	77 f. 50 c.
	Et de 5 cartes nouvelles à 1 fr. 50 c.	7 50	

Tous les tableaux se vendent séparément.

Atlas universel des sciences, par Henri Duval, adopté par le conseil royal de l'instruction publique et le grand chancelier de la Légion d'honneur, renfermant l'Histoire et la Géographie ancienne et moderne, la Mythologie, les Religions, l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique, la Physique, l'Astronomie, l'Histoire naturelle, etc., etc. 50 tableaux coloriés, sur beau pap. fin satiné. Prix : relié, 50 fr.

Cet ouvrage, le plus complet qui existe, de la plus belle exécution, tant pour la typographie que pour les gravures, renferme tout ce que la science a de plus curieux et de plus important; sa clarté, sa méthode, le met à la portée de toutes les intelligences : il est nécessaire au professeur comme à l'élève, au militaire comme au marin, au savant comme à l'homme du monde; c'est une bibliothèque portative, et M. le ministre de l'intérieur l'a si bien senti, que, par une circulaire, il vient de le recommander spécialement à tous les établissements universitaires.

Abrégé pittoresque et numérique de l'Histoire universelle, donnant, siècle par siècle, la Chronologie, la Géographie, les Monuments, les Médailles, les Portraits des grands hommes, les Costumes et les Chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, par F. A. F. Keller. 1 vol. in-folio oblong, composé de 44 planches gravées sur acier, et d'un texte sur 3 colonnes. — Prix : 18 fr.

Livres de fonds et d'assortiment.

Abrégé chronologique de l'histoire de France, par le président Hénault, continué par Michaud. 1 vol. grand in-8, 15 fr.

Angélique, par Anna Marie, auteur de l'Ame Exilée, du Lis d'Israël, de Lea Cornelia, etc., etc. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Le Billard, Traité théorique et pratique de ce jeu ; suivi de la Physiologie du joueur de billard. 1 vol. grand in-18, avec un tableau, 1 fr. 50 c.

Chansons et Poésies diverses, par Désaugiers. 4 vol. in-32, avec gravures, 6 fr.

CHATEAUBRIAND. — **Le Congrès de Vérone,** Guerre d'Espagne, Négociations, Colonies espagnoles. 2 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Vie de Rancé, par le même. 1 vol. in-8, 6 fr.

Code de l'Officier, contenant les lois et ordonnances constitutives des armées de terre et de mer et de la Légion d'honneur, précédé de la Charte constitutionnelle, et d'un aperçu du droit commun et du droit militaire, par Durat-Lassalle, avocat. 1 fort vol. grand in-8, 15 fr.

Code de la Législation française, annoté par Napoléon Bacqua. 6e édition, 1 vol. grand in-18, 5 fr.

Danaé, roman par A. Granier de Cassagnac. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Dictionnaire du Commerce et des Marchandises, contenant tout ce qui concerne le commerce de terre et de mer, par MM. Andraud, Blanqui aîné, Mac-Culloch, Payen, Pelouze, H. Say, etc., etc. 2 vol. grand in-8 à deux colonnes, avec atlas, 32 fr.

Dictionnaire usuel de tous les Verbes français, tant réguliers qu'irréguliers, entièrement conjugués, par Bescherelle frères. 2 vol. in-8. Au lieu de 15 fr., 10 fr.

Dictionnaire universel de la Langue française, par Boiste ; 10e édition, revue par M. Charles Nodier. 1 vol. in-4, 20 fr.

Dictionnaire des Ménages, Répertoire de toutes les connaissances usuelles, Manuel des manuels, Encyclopédie des villes et des campagnes, résumant, pour les gens du monde :
1° Le Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie domestiques ;
2° Le Dictionnaire de Législation usuelle ;
3° Le Dictionnaire de Physique ;
4° Le Dictionnaire de Cuisine ;
5° Le Dictionnaire des Jardiniers et la Maison rustique ;
6° Le Dictionnaire des Sciences naturelles ;
7° Le Dictionnaire de Calcul et de Hasard, ou nouvelle Académie de jeux, par Antony Dubourg. 2 vol. in-4, brochés ; au lieu de 18 fr., 12 fr.

DUVIVIER (Général). — **Ports en Algérie.** Réponse à M. Thiers, in-8. 1 fr. 25 c.

— **Algérie,** 14 observations sur le dernier mémoire du général Bugeaud. 1 v., 2 fr. 50 c.

— **Réponse à l'examen** publié par le docteur Guyon sur les quatorze observations. Brochure in-8, 75 c.

L'Éducation pogressive, ou Étude du cours de la vie, par madame Necker de Saussure. — Première partie : Étude de la première enfance. — Deuxième partie : Etude de la deuxième enfance. — Troisième partie : Etude de la vie des femmes. Ensemble 3 vol. in-8, 21 fr.

Encyclopédie des Gens du Monde. 44 vol. in-8, 220 fr.

Encyclopédiana, recueil d'anecdotes anciennes et modernes. 1 vol. grand in-8, 10 fr.

Examen de la Phrénologie, par Flourens. 1 v. in-18, 2 fr.

La Fête des Vignerons célébrée à Vevey les 8 et 9 août 1833, avec le Tableau de la procession de la fête. Rouleau de 30 pieds de long, en noir, 2 fr.

Guide universel de l'Étranger dans Paris, ou nouveau Tableau de cette capitale, contenant la Topographie, la Chorographie et l'Histoire de Paris; la Description complète de ses Monuments, Palais et Édifices royaux ou nationaux; Edifices religieux, civils ou d'utilité publique; Monuments d'arts et de commémoration; Monuments anciens, Théâtres, Arcs de triomphe, Colonnes, Statues, Fontaines monumentales, Catacombes, Voies publiques, Ponts, etc.; par Albert Montémont, membre de plusieurs sociétés savantes. 3e édition. 1 fort vol. in-18, avec un plan et les monuments de Paris, 3 fr. 50 c.

Grammaire celto-bretonne, par Legonidec; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, avec une Notice sur la vie et les travaux de l'auteur, par Brizeux, 1 vol. in-8, 8 fr.

Histoire des Peuples bretons dans la Gaule et dans les Iles britanniques : langues, costumes, mœurs institutions; par Aurélien de Courson. — 2 vol. grand in-8, 16 fr. — Ouvrage couronné par l'Académie française.

Histoire des Classes nobles et des Classes anoblies, par A. Granier de Cassagnac. 1 vol., 7 fr. 50 c.

Histoire des Généraux et Chefs vendéens, par J. Crétineau-Joly. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Histoire de la Marine militaire de tous les peuples, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par Eugène Sue. — Marine des peuples anciens, marine ottomane. 1 vol. in-12, 3 fr.

— Le même ouvrage, tiré sur grand in-8, 5 fr.

Histoire des petits Théâtres de Paris, depuis leur origine, par Brazier. 2 vol. in-18, 2 fr.

Histoire de Catherine II, impératrice de Russie, par Castera, 4 vol. in-12, 12 fr.

Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire, de la Chartreuse de Grenoble, et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose, avec une carte routière imprimée sur toile, par Adolphe Joanne. 1 vol. in-12, broché, 10 fr. 50 c.

Lois relatives à l'organisation de la garde nationale, 1831-1837, 50 c.

Manuel de l'histoire générale de l'architecture chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec pl. dans le texte. 2 vol. in-18, 10 fr. 50 c.

Marie, par Brizeux. 1 vol. in-8, 4 fr. 50 c.

Méditations métaphysiques et Correspondance de N. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, publiées pour la première fois sur les manuscrits originaux, par M. Feuillet de Conches. 1 vol. in-8 avec un fac-simile, 4 fr.

Le Médecin de mer, ou Traité élémentaire de pathologie interne et externe, par Mouliné. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Œuvres dramatiques de Racine, éd. Lefèvre, 2 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

La Pologne et les Cabinets du Nord, par Félix Colson. 3 vol. in-8, 18 fr.

Quattro poeti italiani, 1 vol. grand in-18 à 2 col. de 800 p., 9 fr.

Résumé de l'Histoire de France, par Félix Bodin; 12e édition classique, à laquelle on a joint la Charte de 1830. 1 vol. in-18, 1 fr.

La Tenue des Livres, ou nouveau Traité de Comptabilité générale, par Ed. Degrange. 1 vol. in-8, 5 fr.

TURQUETY. — **Amour et Foi.** 1 vol., 7 fr. 50 c.

— **Hymnes sacrées.** 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

— **Poésies catholiques.** 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

— **Prima vera.** 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Statistique générale raisonnée et comparée de la France, par Schnitzler, 4 vol. in-8, 30 fr.

Système complet de Sténographie, par Sénocq. 7e édition, 2 fr.

Théorie de l'Art du Comédien, ou Manuel théâtral, par Aristippe. 1 très-gros vol. in-8, 4 fr.

Traité de Statistique, ou Théorie de l'étude des lois d'après lesquelles se développent les faits sociaux; suivi d'un Essai de statistique physique et morale de la population française; par P. A. Dufau. 1 vol. in-8 (1840), 7 fr. 50 c.

Le Livre des Enfants, quarante contes par Perrault, Fénelon, de Caylus, Mmes Daulnoy, de Beaumont, illustrés de 500 vignettes. 5 vol. in 16, se vendent séparément 75 c., au lieu de 1 fr. 50 c. le volume.



OUVRAGES DIVERS AU RABAIS.

Historiettes morales, par madame Louise Colet. 1 vol. grand in-8, avec gravures, 4 fr.

Les Contes de Boccace, illustrés par Johannot, Baron, Nanteuil, etc. 1 vol. grand in 8 jésus; au lieu de 16 fr., 12 fr.

Contes fantastiques d'Hoffmann, illustrés par Gavarni. 1 vol. in-8, cavalier vélin glacé; au lieu de 12 fr., 10 fr,

Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments, par Félix et Louis Lazare. Quatrième édition. 1 vol. grand in-8; au lieu de 22 fr., net, 6 fr. 50 c.

Les Soirées à la Chaumière, ou les Leçons d'un vieux Père; nouvelle édition, illustrée par Fragonard. 1 vol. grand in-8; au lieu de 20 fr., 15 fr.

Œuvres du Chanoine Schmidt. 2 vol. grand in-8, illustrés par Gavarni; au lieu de 24 fr., 15 fr.

Les Couvents, par Louis Lurine et Alphonse Brot. 1 vol. grand in 8, illustré, 15 fr.; net, 8 fr.

Les Étrangers à Paris, par MM. Louis Desnoyers, J. Janin, Old-Nick, Stanislas Bellenger, Drouineau, Marco de Saint-Hilaire, Roger de Beauvoir. 1 vol. grand in-8, illustré de 400 gravures, 15 fr., net, 7 fr. 50 c.

La Nouvelle Héloïse, par J. J. Rousseau, illustrée par Johannot, Gavarni, C. Nanteuil, etc. 2 vol. grand in-8, 25 fr.; net, 15 fr.

Les Confessions de J. J. Rousseau, édition illustrée par Tony Johannot, Gavarni, C. Nanteuil. 1 vol. grand in-8, 16 fr.; net, 9 fr.

Le Cuisinier royal, par Viart, Fouret et Delan. Vingtième édition, augmentée de 200 articles nouveaux, par Bernardi. 1 fort volume in-8 de 700 pages avec gravures, 9 fr.; net, 6 fr.

Le Cuisinier parisien, par Albert. 1 vol. in-8, 5 fr.; net, 3 fr. 50 c.

Dictionnaire des Dates, des Faits, des Lieux et des Hommes historiques, ou les Tables de l'Histoire, répertoire alphabétique de chronologie universelle, par une société de savants. 2 forts volumes grand in-8, 42 fr.; net, 30 fr.

Histoire d'Angleterre, par David Hume, continuée jusqu'à nos jours par Smollet. Traduction nouvelle, 13 volumes in-8. Au lieu de 65 fr., net, 40 francs.

Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, par Millac, professeur d'histoire, illustrée par Harrisson. 1 vol. in-32. Au lieu de 4 fr., 1 fr. 50 c.; rel., 2 fr. 50 c.

Homère (l'Illiade et l'Odyssée). Traduction nouvelle par E. Bareste; illustrée de 350 vignettes, dessinées, d'après les monuments grecs, par MM. Devilly, Titeux, etc. 2 vol. grand in-8, 20 fr.; net, 16 fr.

Le Glacier royal, ou l'Art de donner des bals et soirées, par Bernardi. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c.

Mémoires du Diable, 1 vol. grand in-8, 5 fr.; net, 3 fr. 75 c.

Mystères (les) de Londres, par sir Francis Trolopp. 1 fort vol. grand in-8. Au lieu de 5 fr. 50 c., 3 fr. 75 c.

Le Juif Errant, par Eugène Süe. Édition illustrée par Gavarni. — 4 vol. grand in-8, même format que *les Mystères de Paris.* — Au lieu de 40 fr., net, 24 fr.

Mathilde, Mémoires d'une jeune femme, par E. Sue; illustrée par Tony Johannot, Gavarni, Célestin Nanteuil. 2 vol. grand in-8, même format que les *Mystères de Paris* illustrés. 35 fr.; net, 20 fr.

Le Monde tel qu'il sera, par Emile Souvestre; illustré par Bertall, O. Penguilly et Saint-Germain. 1 vol. grand in-8, 10 fr.; net, 6 fr.

La Touraine ancienne et moderne, par Stanislas Bellenger, avec préface de M. l'abbé Orsini. 1 vol. grand in-8, illustré de magnifiques gravures sur acier et sur bois, 20 fr.; net, 15 fr.

Le Médecin de soi-même et des autres. Moyens sûrs et peu coûteux de prévenir et de guérir toutes les maladies, par les docteurs Dubois et Joubert. 1 vol. grand in-18, 1 fr.

Le Pharmacien de soi-même, complément indispensable du *Médecin de soi-même,* par Dubois. 1 vol. grand in-18, 1 fr.

Œuvres complètes de Eugène Scribe. Nouvelle édition entièrement revue par l'auteur, illustrée de 170 vignettes en taille douce. 5 vol. grand in-8. Au lieu de 60 fr., net, 35 fr.

Œuvres de Paul de Kock. Tome XXXI: l'Homme aux trois culottes. 1 vol. in-8, 4 fr.

Tome XXXII. La Jolie Fille du Faubourg. 1 volume in-8, 4 fr.

Revue illustrée de la Jeunesse, journal des Familles, 1,000 gravures de Charles Gilbert. 1 vol. grand in-8, 6 fr.; net, 3 fr. 50 c. — Relié à l'anglaise, dor. s. tr., 12 fr.

Revue Pittoresque, musée littéraire illustré, par les premiers artistes, d'un grand nombre de gravures sur bois. 4 vol. grand in-8. Au lieu de 24 fr., net, 12 fr.

EN PUBLICATION.

Histoire des Pirates et Corsaires de l'Océan et de la Méditerranée, depuis leur origine jusqu'à nos jours, par P. Christian; illustrée de gravures sur acier, publiée par livr. à 25 c. (130 liv. sont en vente).

Histoire de l'Armée et des Régiments de toutes armes : victoires, conquêtes, organisation et stratégie des armées françaises depuis Louis XIV jusqu'à nos jours; par une société d'écrivains militaires. Edition illustrée de gravures sur acier, de plans de bataille, de types coloriés représentant les différents costumes militaires, et de vignettes dans le texte, par les principaux artistes. 3 magnifiques vol., publiés par livr. à 30 c. 140 livr. sont en vente.

COLLECTION D'ANTONIN CARÊME,

(DE PARIS),

Chef des cuisines du prince régent d'Angleterre (Georges IV), de l'empereur Alexandre, du prince royal de Wurtemberg, du marquis de Londonderry, de la princesse de Bagration, de M. le baron de Rothschild, etc.

TOUS LES OUVRAGES DE CETTE COLLECTION SE VENDENT SÉPARÉMENT.

Antonin Carême. — L'Art de la Cuisine française au XIXe siècle, par Carême, première partie ou tomes I et II, 2 vol. in-8, avec 12 planches, 16 fr.—2e partie ou tome III, 1 vol. in-8, avec 12 planches, 10 fr. 50 c. — 3e et dernière partie, ou tomes IV et V, ornés de 4 planches sur acier et sur bois, 16 fr. — L'ouvrage complet, 5 vol. in-8, 42 fr. 50 cent.

Les trois premiers volumes, composés par Carême, renferment le traité des bouillons, consommés en gras et en maigre, des essences, des fumets, des potages français et étrangers, des grosses pièces de poissons de mer et d'eau douce; — des grandes et petites sauces, des ragoûts et des garnitures en gras et en maigre, des grosses pièces de boucherie, de jambon, de volaille, de gibier.

Plumerey.— Les tomes IV et V et dernier, composés par M. Plumerey, de la maison du prince de Talleyrand, chef des cuisines de l'ambassade de Russie à Paris, contiennent *les entrées chaudes, les rôts en gras et en maigre, les entremets de légumes*, toute la moyenne du beau service précédent et son complément.

Carême. — Le Pâtissier royal parisien, par Carême, troisième édition, 2 vol. in-8, ornés de 40 planches composées par Carême, 16 fr.

Livre hors ligne, précieux dans une ferme, dans un château, le traité le plus complet de la pâtisserie. Il convient aux chefs de cuisine, à l'élève pâtissier, à la ménagère, à la maîtresse de maison.

Le même. — Le Pâtissier pittoresque, par Carême, quatrième édition, 1 volume grand in-8, orné de 126 planches, 10 fr. 50 cent.

Chef-d'œuvre d'invention et de dessin, de l'art si difficile de monter les pièces, de décorer une table. Les premiers modèles des grandes pièces s'y trouvent réunis.

Le même. — Le Maître d'Hôtel français, par Carême, nouvelle édition, 2 vol. in-8, ornés de 10 grandes planches, 16 fr.

Le livre le plus distingué qui existe sur la composition des menus pendant toute l'année à Paris, Londres, Milan, Naples, Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg. Tous ces menus sont tirés du service des meilleures maisons de l'Europe, celles de MM. de Talleyrand, le baron de Rothschild, du roi Georges IV, de l'empereur Alexandre, du marquis de Londonderry, de la princesse de Bagration.

Le même. — Le Cuisinier parisien, par Carême, troisième édition, 1 vol. in-8, orné de 25 planches, 9 fr.

Traité élégant, classique, de toutes les entrées froides, entremets de douceur. Il retrace la disposition d'un déjeuner froid, des buffets et des tables de bal. Toutes les gelées, crèmes, petits gâteaux soufflés se trouvent ici.

Feu Appert, complété et revu par M. le docteur Gannal et M. Appert-Prieur, chef actuel de la fabrique des conserves-Appert. — Le Conservateur, ou Livre de tous les ménages, cinquième édition, par feu Appert, revue, corrigée et augmentée par Appert-Prieur, le docteur Gannal, le docteur Roques, le docteur Paul Gaubert, par MM. Joubert, Barton-Guestier, Bouchard père et fils, Louis Leclerc, 1 fort vol. in-8, de près de 600 pages, avec 6 planches, 10 fr. 50 cent.

Toutes les méthodes de conservation y sont exposées pour viandes fraîches, cuites, salées, fumées.

Étienne, ancien officier de l'ambassade d'Angleterre à Paris, officier actuel de madame la princesse de Bagration. — Traité de l'Office, par M. Etienne, élève de la maison du prince Louis Napoléon, roi de Hollande, ancien officier de la maison du marquis de Marialva. 1 vol. in-8 : prix de souscription, 10 fr. 50 cent.

Dr Paul Gaubert. — Hygiène de la digestion, suivie d'un nouveau Dictionnaire des aliments, par le docteur Gaubert, médecin du ministère de l'intérieur, membre de la Légion d'honneur. 1 fort vol. in-8, avec un beau portrait du baron Portal, médecin de l'Académie des sciences, etc., etc., 10 fr. 50 cent.

Règles de la digestion pour les climats, les saisons, les âges, la puberté et l'âge critique chez la femme; pour les vieillards, pour les estomacs débiles ou capricieux, pour les constitutions maladives.

ŒUVRES DE M. ELZÉAR BLAZE.

Le Chasseur au Chien d'arrêt, contenant les habitudes, les ruses du gibier, l'art de le chercher et de le tirer, le choix des armes, l'éducation des chiens, leurs maladies, etc.; 4e édit. augmentée. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

(La mère en prescrira la lecture à son fils).

Le Chasseur au chien courant, contenant les habitudes, les ruses des bêtes; l'art de les guêter, de les juger et de les détourner, de les attaquer, de les tirer ou de les prendre à force; l'éducation du limier, des chiens courants, leurs maladies, etc. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le Chasseur aux Filets, ou la Chasse des Dames, contenant les habitudes, les ruses des petits oiseaux; leurs noms vulgaires et scientifiques; l'art de les prendre, de les nourrir et de les faire chanter en toute saison; la manière de les engraisser, de les tuer et de les manger. 1 vol. in-8, avec planches gravées, 7 fr. 50 c.

Le Chasseur conteur, ou les Chroniques de la Chasse, contenant des histoires, des contes, des anecdotes, et, par-ci par-là, quelques hableries sur la chasse, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Histoire du Chien chez tous les peuples du monde, d'après la Bible, les Pères de l'Eglise, le Koran, Homère, Aristote, Xénophon, Hérodote, Plutarque, Pausanias, Pline, Horace, Virgile, Ovide, Jean Caïus, Paullini, Gessner, etc. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Causeries de Gourmets et de Chasseurs. 1 vol. in-18, 2 fr.

Journal du Dimanche, gazette universelle de la semaine. 1er semestre, septembre 1846 à avril 1847. 1 vol. in-folio, illustré de plus de 3,000 gravures, 10 fr. — 2e semestre, mai à août, 6 fr.

La Vénerie de Jacques du Fouilloux, précédée de notes biographiques et d'une notice bibliographique. 1 vol. grand in-8° illustré, au lieu de 10 fr., net 5 fr.

Nouvelle Histoire de Paris et de ses environs, par M. J. de Gaule, ancien élève de l'école de Chartres et professeur d'histoire; avec des *notes* et une *introduction*, par Charles Nodier. 5 vol. grand in-8° avec gravures, au lieu de 75 fr., net 35 fr.

Souvenir des Voyages de monseigneur le duc de Bordeaux en Allemagne et dans les états d'Autriche, par le comte de Loernaria. 2 vol. in-8°, 10 fr.

De l'influence des voyages sur l'homme et sur les maladies, par J.-F. Dancel. Ouvrage destiné aux gens du monde. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

LES MILLE ET UN ROMANS,

NOUVELLES ET FEUILLETONS.

LES MILLE ET UN forment une collection de Romans, Nouvelles et Feuilletons tant anciens que modernes, édités et inédits, tous signés par les écrivains les plus distingués.

24 BEAUX VOLUMES in-octavo de 40 feuilles chacun (650 pages), qui contient la matière de plus de DOUZE vol. in-8º ordinaires, et ne coûte que CINQ FRANCS au lieu de 90 fr. — Net, 3 fr. 50 c. au choix.

OUVRAGES COMPLETS EN VENTE :

TOME PREMIER. — (5 fr.)

Diane de Chivri, par Frédéric Soulié.
Marguerite, par Frédéric Soulié.
La Jeunesse d'Éric Menwed, traduit du danois.

TOME DEUXIÈME. — (5 fr.)

Les Mémoires du Diable, par Frédéric Soulié.

TOME TROISIÈME. — (5 fr.)

Les Chevaliers du Firmament, par Paul Féval.
L'Aîné de la Famille, par Alexandre de Lavergne.
La Dernière Hymne de Santeuil, par Alexandre de Lavergne.
L'Honneur du Marchand, par Michel Masson.
Le Banquier de Cire, par Paul Féval.
Grangeneuve. — Le Pape et les Voleurs, par H. de Latouche.

TOME QUATRIÈME. — (5 fr.)

Les Deux Cadavres, par Frédéric Soulié.
Clément XIV et Carlo Bertinazzi, par H. de Latouche.
Thadéus le Ressuscité, par Michel Masson et Aug. Luchet.
La Peine du Talion, par Jules Lacroix.

TOME CINQUIÈME. — (5 fr.)

Le Notaire de Chantilly, par Léon Gozlan.
France et Marie, par H. de Latouche.
Le Maçon, par Michel Raymond (Michel Masson et Raymond Bruker).
La Reine des Prairies, par Granier de Cassagnac.

TOME SIXIÈME. — (5 fr.)

Le Magnétiseur, par Frédéric Soulié.
Aymar, par H. de Latouche.
Vierge et Martyre, par Michel Masson.
Tout Chemin mène a Rome, par A. Arnould et Alex. de Lavergne.
Christine a Fontainebleau, par Frédéric Soulié.

TOME SEPTIÈME. — (5 fr.)

Les Quatre Soeurs, par Frédéric Soulié.
Le Médecin du Pecq, par Léon Gozlan.
Une Couronne d'Épines, par Michel Masson.

TOME HUITIÈME. — (5 fr.

Sous les Tilleuls, par Alphonse Karr.
Le Pirate Noir, par Charles Expilly.
Le Neveu d'un Lord, par Jules Lacroix.
Basile, par Michel Masson.

TOME NEUVIÈME. — 5 fr.)

Le Vicomte de Beziers, par Frédéric Soulié.
Geneviève, par Alphonse Karr.
Calomniée, par Wilhem Ténint.
Albertine, par Michel Masson.

TOME DIXIÈME. — (5 fr.)

Le Comte de Toulouse, par Frédéric Soulié.
Les Contes de l'Atelier, par Michel Masson.

TOME ONZIÈME. — (5 fr.)

Le Conseiller d'État, par Frédéric Soulié.
Clotilde, par Alphonse Karr.
Le Docteur Rouge, par Jean Lafitte.
Le Docteur Gilbert, par Jules Lacroix.
Un Coeur de Jeune Fille, par Michel Masson.

TOME DOUZIÈME. — (5 fr.)

Sathaniel, par Frédéric Soulié.
Léo, par H. de Latouche.
Une Heure trop tard, par Alphonse Karr.
Les Premières Rides, par Jules Lacroix.

TOME TREIZIÈME. — (5 fr.)

Le Chateau de Walstein, par Frédéric Soulié.
Adrienne, par H. de Latouche.
La Jeune Régente, par Michel Masson et F. Thomas.
Les Quatre Époques, par Frédéric Soulié.
Le Chemin le plus court, par Alphonse Karr.

TOMES QUATORZIÈME ET QUINZIÈME. — (10 fr.)

Clarisse Harlove, par Richardson.

TOME SEIZIÈME. — (5 fr.)

Le Chevalier de Saint-Georges, par Roger de Beauvoir,
Le Corricolo, par Alexandre Dumas.

TOME DIX-SEPTIÈME. — (5 fr

WERTHER, par Goethe.
EULALIE PONTOIS, par Frédéric Soulié.
QUINZE JOURS AU SINAI, par Alexandre Dumas.
LA LESCOMBAT, par Roger de Beauvoir.
LE BAIGNEUR DE DIEPPE, par Roger de Beauvoir.
CHARLOTTE CORDAY, par Alphonse Esquiros.

TOME DIX-HUITIÈME. — (5 fr.)

LE COMTE DE HORN, par Marie Aycard.
HORTENSE, par Alphonse Karr.
LES AMOURS DE PARIS, par Paul Féval.

TOME DIX-NEUVIÈME. — (5 fr. 50 c.)

LES MYSTÈRES DE LONDRES, par sir Francis Trolopp.

TOME VINGTIÈME. — (5 fr.)

LA LAITIÈRE DE MONTFERMEIL, par Paul de Kock,
LE CAPITAINE ARÉNA, par Alexandre Dumas.
LES CONCINI (1616—1617), par Brisset.

TOME VINGT-UNIÈME. — (5 fr.)

TOM JONES, par Fielding.
HUIT JOURS AU CHATEAU, par Frédéric Soulié.
RUYSCH, par Roger de Beauvoir.

TOME VINGT-DEUXIÈME. — (5 fr.)

LE SOLITAIRE, par le vicomte d'Arlincourt.
LA VILLA PALMIERI, par Alexandre Dumas.
MON VOISIN RAYMOND, par Paul de Kock.
FEU BRESSIER, par Alphonse Karr.

TOME VINGT-TROISIÈME. — (5 fr.)

MÉMOIRES D'UN PAGE DE LA COUR IMPÉRIALE, par Emile Marco de Saint-Hilaire.

TOME VINGT-QUATRIÈME. — (5 fr.)

LE BANANIER, par Frédéric Soulié.
NICOLAS NICKLEBY, par Charles Dickens, traduit de l'anglais par E. de la Bédollierre.

Chaque volume se vend séparément au choix, à 3 fr. 50 c., au lieu de 5 fr.



TABLE.



Paris. — Typ. LACRAMPE fils et comp., rue Damiette, 2.

à M. Mongin
très bon et très affectueux
souvenir de l'auteur

Paris 21 7bre 48

[illegible]

LES CONFESSIONS

D'UN MAGNÉTISEUR.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

Tous les faits rapportés dans cet ouvrage sont vrais; tous les personnages qui y figurent ont vécu ou vivent encore : aux véritables noms de quelques-uns seulement, j'ai substitué des pseudonymes.

La circonstance qui m'inspira l'idée de rédiger ces mémoires, il y a quatre ou cinq ans, en explique l'intitulé.

J'étais alors atteint d'une maladie de langueur, suite de veilles et de travaux forcés; maladie qui dura longtemps et que j'avais lieu de croire mortelle.

Séduit par la donnée bizarre de mon *œuvre posthume,* un journal s'en assura la propriété et en annonça solennellement la prochaine apparition.

« Rien de plus piquant, disait ce journal, de plus saisissant, de plus dramatique que ces mémoires intimes du célèbre magnétiseur. »

Cet éloge était-il mérité? Au moins m'est-il permis de penser qu'il n'était pas très-sincère, car je n'avais encore écrit que le premier chapitre des deux volumes dont l'on disait tant de bien; chapitre que personne n'a-

vait lu, et que depuis je jetai au feu parce qu'il me parut détestable.

Au surplus, mon panégyriste était apparemment plus malade encore que je ne l'étais, car il mourut longtemps avant que mon livre ne fût achevé.

Que si maintenant l'on me demandait quel est l'objet de ce livre, je répondrais qu'il n'a pas d'objet ou plutôt que je n'en ai jamais eu d'autre en l'écrivant que celui de me désennuyer.

Puissent ceux qui dans le même but entreprendront de le lire, convenir en le terminant qu'il est au moins bon pour cet usage.

Le Dr Alph. Teste.

I

Souvenirs d'Étudiant.

Jacques Albin était Franc-Comtois. Un village dont j'ai oublié le nom, l'avait vu naître en 1813, dans les environs de Salins.

Ce fut en 1832 que je fis sa connaissance. Tous deux alors nous commencions nos étu-

des médicales à l'école secondaire de Besançon : lui et moi nous habitions une maison garnie tenue par une vieille dame, très-bonne et très-pieuse, qui se nommait madame Brault.

Jacques menait à cette époque une vie très-dissipée. Fils unique d'un capitaine d'artillerie tué à Waterloo, il faisait le désespoir de sa mère qui l'idolâtrait et qui, par son excès de tendresse, avait manqué son éducation.

Une sorte d'affinité réciproque, nonobstant l'extrême opposition de nos goûts en certaines choses, créa très-promptement entre nous deux une grande intimité : je l'aimai presque tout en le voyant.

Jacques, pourtant, n'était pas beau; mais il rachetait par une physionomie ouverte et intelligente ce que, au premier abord, on eût appelé sa laideur. Il était de taille ramassée

très-pâle, un peu bouffi, sans barbe, avec des cheveux blonds et plats : sa vue basse le forçait à porter des lunettes, enfin, il avait le parler lourd, traînard et fortement accentué des montagnards du Jura.

Malgré le gaspillage habituel qu'il faisait de son temps, Jacques avait de l'instruction. Souvent il employait à lire les nuits qu'il ne passait pas à la taverne, et il s'était fait ainsi une littérature mêlée, qui, jointe à la tournure originale de son esprit, donnait parfois beaucoup de charme à sa conversation. Enfin, Jacques faisait des vers, et certaine pièce que lui inspira une jeune fille dont il s'éprit me prouva qu'il était réellement poète.

L'histoire lamentable de cette jeune fille formera dans la suite un des épisodes de ces

mémoires. Elle venait souvent chez notre hôtesse qui la nommait *Mémée*.

Agée de dix-sept à dix-huit ans, elle était brune, élancée, assez jolie, de mœurs faciles en apparence, et vivait sous la surveillance exclusive et très-relâchée d'un ancien militaire nommé Désormes, son oncle et son tuteur, car elle était orpheline. Désormes, pensant qu'elle pourrait un jour faire fructifier dans une industrie indépendante le petit patrimoine qu'elle possédait, lui avait fait apprendre un état : elle travaillait dans les fourrures.

La liaison que cette fille eut avec Albin commença par des mots furtifs, échangés sur notre escalier, et qui amenèrent des rendez-vous. Peut-être qu'une fois engagée dans cette voie périlleuse, la vertu de nos amants, aux

prises avec une passion réciproque, ne fût pas allée loin sans succomber si la force des événements imprévus qui les séparèrent avant cette chute ne leur en eût épargné le regret.

Cet incident fut pour Albin une véritable catastrophe.

Par un beau jour du mois d'avril, après de tendres adieux, adoucis par l'espérance de se revoir bientôt et cimentés par le serment de s'aimer toujours, nos deux amants s'étaient quittés avec promesse de s'écrire.

Deux semaines plus tard, jour pour jour et à une heure convenue, le vieux tronc solitaire d'un des marronniers de *Chamarre,* sur lequel ils avaient gravé leurs noms, devait de nouveau les voir réunis. Jacques partait pour son village, où il allait passer avec sa mère les vacances de Pâques.

Or, les deux semaines s'écoulèrent sans qu'Albin reçût de lettre. Nonobstant ce fâcheux présage, il fut exact au rendez-vous; mais le marronnier de Chamarre y était seul avec son ombre.

Inanité des choses humaines et des serments d'amour! le jour même où, plus épris que jamais et plein d'une tendre inquiétude, Jacques rentrait à Besançon, la grille de la municipalité unissait encore le nom de son amante au nom barbare d'un étranger qui l'avait épousée la veille.

Depuis douze heures mademoiselle Désormes était devenue la femme du brasseur Graffeild.

Cette étrange péripétie fut pour nous une énigme qui mit Albin au désespoir.

Il pleura, de rage d'abord, puis de douleur.

Huit jours après il était retombé plus que jamais dans le cynisme de ses vieilles habitudes, dont une passion plus douce l'avait un instant corrigé, et il se livrait à de tels excès que, sans lui retirer mon amitié, je rougis malgré moi de la sienne et que je cessai de le voir.

Qui m'eût dit alors que ce même Albin serait un jour mon introducteur chez la duchesse de L..., et me donnerait dans un salon-boudoir les premières notions du magnétisme...? Mais n'anticipons pas.

. . . .

. . . .

. . . .

Après avoir rapporté de Besançon un diplôme assez mal acquis de bachelier ès let-

tres, j'allai continuer à Montpellier mes études médicales.

Ce fut dans cette ville que le hasard m'offrit l'occasion d'observer, mais entourés de circonstances bouffonnes, les premiers faits magnétiques dont j'aie été témoin.

Je prenais mes repas à Montpellier en compagnie de trois jeunes gens, de mon âge, MM. de Lessac et Dalton, étudiants comme moi, M. Bonnin, jeune docteur.

Ce dernier, depuis qu'il était parvenu à s'arrondir une *clientelle* de trois malades, ne cessait de nous entretenir des hauts faits de sa *pratique*.

Un jour, nous venions de nous mettre à table, après l'avoir attendu un quart d'heure, lorsqu'il entra d'un air radieux, et en même

temps plus grave, plus majestueux que d'habitude.

— Messieurs, nous dit-il, en s'asseyant, du ton le plus solennel qu'il put prendre, je viens de faire un miracle.

— Pardieu ! Bonnin, vous n'en faites jamais d'autres, s'écria de Lessac, en éclatant de rire.

Bonnin continua sans se déconcerter :

— Vous le savez, messieurs, tout le monde se moque du magnétisme...

— Mais pas du tout, fit Lessac, le brave M. Husson en parle si sérieusement que la moitié de l'Académie de médecine a failli crever de rire en écoutant son rapport.

— L'Académie fait comme vous, Lessac, elle rit souvent sans savoir pourquoi. Ce que j'ai vu n'est nullement risible.

— Qu'avez-vous vu? Bonnin, dit Dalton.

— Je vais vous le dire, messieurs. Je traite depuis un mois une jeune femme hystérique, dont les accès jusqu'à présent se renouvelaient tous les jours avec une violence que rien n'avait pu conjurer. Chacun d'eux durait trois, cinq, six et même sept heures, pendant lesquelles la jeune malade se tordait, se débattait, et poussait des cris qu'on entendait de la rue; je n'avais jamais observé de plus horribles convulsions. L'éther, le musc, le camphre, l'opium, la valériane, l'eau froide, j'avais tout essayé et rien n'avait réussi, lorsque je m'avisai en désespoir de cause d'avoir recours au magnétisme. Hier matin, un accès venait de commencer : j'arrive, j'étends mes deux

mains sur la malade, en lui disant : calmez-vous, et en désirant qu'elle se calme.

— Eh bien?...

— Les convulsions s'apaisent?

— Instantanément.

— O Simon le magicien! s'écrie de Lessac, tu ne serais plus qu'un petit garçon auprès de notre ami Bonnin.

— Messieurs, je vous jure sur mon honneur que je vous dis la vérité, mais ce n'est pas tout encore....

— Votre hystérique s'endort?

— Elle s'endort.

— Et vous parle?

— Et me parle : « Oh! que vous me faites de bien, dit-elle... monsieur, je suis sauvée... »

— Voilà qui est fort, messieurs, car il est bon d'observer...

— Laissez-le donc parler, Lessac.

— Voici, mon cher M. de Lessac, qui est bien plus fort encore : la jeune femme dans son sommeil partage mes impressions, et obéit à ma pensée.

— Pourrions-nous voir cela, Bonnin? dis-je au jeune docteur, en commençant, à l'exemple de son hystérique, à partager les impressions d'autrui, c'est-à-dire l'incrédulité de Lessac.

— Oui, messieurs, vous pourrez le voir, et mon intention était de vous proposer de m'accompagner demain chez la malade.

— Nous acceptons, Bonnin.

— Tous les quatre, messieurs ! nous aurons l'air de jouer une scène de Molière.

— Eh bien ! n'y venez pas, de Lessac, dit Dalton, mais quant à moi je tiens à voir.

— Et moi à ne pas voir, réplique Lessac. Vous me raconterez ce que vous aurez vu, et je ne pourrai me dispenser de vous croire, tandis que si je voyais... je ne me croirais pas du tout.

— Merci de votre confiance, ou de votre politesse, dis-je en riant à notre ami, mais retenez bien ceci, Lessac : à moins que l'on ne vous pende, pour vous empêcher de parler, je vous prédis que vous mourrez avec un sophisme dans la bouche.

A dix heures, le lendemain matin, Bonnin, Dalton et moi nous étions chez la malade.

Madame Joséphine Garnier, petite mercière de la rue des *Vieilles-Étuves* (Bon-

nin soignait rarement des duchesses), est âgée de vingt-cinq ans. Elle est de petite taille, mignonne, gentillette, de complexion délicate. Son teint blanc, mitigé par un imperceptible incarnat, la vivacité pétulante de ses gestes qui contraste avec la langueur un peu affectée de ses poses lorsqu'elle ne parle pas, enfin, l'incertitude de son regard humide et voilé caractérisent en elle une innervation vive, désordonnée peut-être, mais dont les signes généraux sont loin de constituer les symptômes de la terrible maladie que Bonnin nous a décrite.

Joséphine, que notre ami a eu soin de faire prévenir dès le matin de notre visite, nous accueille avec grâce, et se soumet sans résistance aux expériences que nous désirons voir.

Voici, sauf erreur de mémoire, le procès-verbal de ces expériences :

Bonnin s'assied en face de la malade; lui impose sans la toucher les deux mains sur la tête, puis au bout de dix ou douze minutes, il lui demande si elle dort.

— Non, monsieur, répond Joséphine d'un ton bref.

Alors Bonnin se retourne vers nous et nous dit :

— Messieurs, la malade est endormie : je le reconnais à sa voix.

— Comment! fais-je tout ébahi, vous entendez bien qu'elle prétend le contraire.

— Cette jeune femme, messieurs, n'a pas la conscience de son état : voilà la troisième fois que j'observe la même anomalie.

— Alors à quoi diable vous sert de lui

demander si elle dort? Nous entend-elle?

— Je ne le crois pas.

— M'entendez-vous, madame? dit Dalton.

Joséphine ne répond pas.

Bonnin nous conduit alors dans un cabinet, et nous dit :

— Nous allons nous placer tous les trois derrière la somnambule et de telle façon qu'elle ne puisse nous voir. Là, vous me toucherez, vous me pincerez, la partie du corps que vous voudrez, et vous ne tarderez pas à acquérir la certitude que *le sujet* partage mes sensations.

— Faudra-t-il vous pincer fort, Bonnin ?

— Pas trop... vous *lui* feriez mal.

Dalton et moi nous nous regardons en souriant.

— Ce brave Bonnin, lui dis-je à l'oreille, a la candeur d'un saint.

— Eh bien, voyons s'il aura aussi l'abnégation d'un martyr.

Et pour résoudre sa proposition, nous ne nous sommes pas plus tôt établis derrière la chaise de la malade, que Dalton pince d'importance le mollet de notre ami.

Bonnin ne sourcille pas: la conscience de son rôle semble lui donner l'impassibilité d'un fakir.

Quant à Joséphine, *qui partage les sensations de son magnétiseur*... elle a bien du courage!

— Plus fort, dis-je à Dalton, qui m'obéit en conscience.

— Miracle! Joséphine se trémousse et porte la main à son mollet. Bonnin est triom-

phant... Dalton et moi nous sommes dans la stupéfaction.

Deux ou trois expériences faites coup sur coup, corroborent en quelques minutes le principe inouï de solidarité que semble impliquer ce que nous venons de voir.

Sous prétexte de multiplier les éléments de notre conviction, nous torturons à l'envi le pauvre Bonnin, qui, soutenu par le feu sacré du prosélytisme, semble, nouveau convulsionnaire de Saint-Médard, se délecter dans son supplice et provoquer de nouvelles douleurs.

Nous lui meurtrissons les bras en le pinçant, nous lui titillons les lèvres et les narines avec des barbes de plume, nous lui tirons les cheveux et les oreilles.

Joséphine porte rapidement ses mains de

ses bras à ses lèvres, de son nez à ses oreilles, et finit par s'écrier, avec une petite moue charmante :

— Ah ! c'est impatientant !

Pour le coup Bonnin n'y tient plus :

— Ehbien ! messieurs?... s'écrie-t-il avec explosion.

— Eh bien, Bonnin, nous admirons.

— Etes-vous convaincus ?...

— Nous le sommes, dit Dalton, et je n'ai plus qu'un désir.

— Lequel ?

— Celui de vous étrangler, Bonnin, pour savoir si madame en mourrait.

— Ah ! voilà mon cher Dalton qui serait digne de Lessac, dit l'imperturbable magnétiseur, en accompagnant ses paroles d'un mouvement d'épaules souverainement dédai-

gneux ; puis se ranimant tout à coup à la flamme ardente de son enthousiasme, et paraissant presque résigné à subir l'épreuve suprême que lui propose Dalton :

— Vous prenez cela pour une plaisanterie, messieurs, s'écrie-t-il, eh bien, moi, je vous le déclare, je ne suis nullement certain que ma mort n'entraînerait pas celle de madame.

— Croyez-moi, Bonnin, dis-je en riant, remettons cette expérience à une autre fois, et contentons-nous pour aujourd'hui, de nous assurer que votre aimable somnambule entend aussi bien vos pensées qu'elle partage vos sensations.

Afin de procéder d'une façon rigoureuse, nous décidons que, sans proférer une seule parole (une excessive délicatesse d'ouïe

n'ayant rien de surnaturel), nous écrirons sur de petits morceaux de papier, que nous mettrons successivement sous les yeux de Bonnin, chacun des ordres que celui-ci devra transmettre *mentalement* à la somnambule.

Le magnétiseur ne se réserve que le droit de dire à haute voix, à chaque expérience et sans jamais changer de formule :

« Faites attention, madame, je vous parle, écoutez-moi et veuillez faire ce que je vous dis. »

Après que nous nous sommes prémunis, par cette convention, contre toute possibilité de supercherie, Dalton prend le premier la plume et met silencieusement cette phrase sous les yeux du magnétiseur :

« Que la somnambule se lève, s'approche du lit, et mette mon chapeau sur sa tête. »

Bonnin prononce aussitôt sa formule sacramentelle : « faites attention, madame, je vous parle, etc. » ; puis, concentrant sa pensée, il croise ses bras sur sa poitrine, prend un air majestueusement impératif, et opère mentalement l'évocation dont nous attendons l'effet.

Ce brave Bonnin ! Je ne puis m'empêcher de sourire encore, en me rappelant sa longue figure blême tachetée de roux, et sa bonne physionomie de Potier jouant le père Sournois dans les petites Danaïdes. Oh ! qu'il eût été beau, peint par Charlet, dans ce moment solennel ! Je suis sûr que Moïse et Aaron étaient moins graves et moins pénétrés de leur puissance lorsqu'ils opéraient devant les sages d'Égypte le miracle des verges transformées en dragons.

Attention! Joséphine se lève... elle hésite... Que va-t-elle faire? La voilà qui marche vers la fenêtre... Ce n'est pas cela... elle s'arrête... bien! elle revient sur ses pas.

— Nous entend-elle, Bonnin?

Bonnin fait signe que non.

— Retirez cette chaise, Dalton.

— Ne retirons rien du tout.

— Et si elle se heurte?

— C'est son affaire.

La somnambule fait un petit détour pour éviter la chaise et se dirige vers le lit.

— Très-bien!

— Taisez-vous donc.

— Puisqu'elle ne nous entend pas.

— Qu'est-ce qui vous le prouve?

— Bonnin l'affirme.

— La belle preuve!

Continuant à parodier la pose du Spartacus de Foyatier, Bonnin redouble d'efforts, et semble passé à l'état de statue.

Quant à Joséphine... que vois-je!... Joséphine étend les mains sur le lit... et y prend un chapeau... le chapeau de Dalton!... Elle hésite... elle rit... Bravo! bravo! Bonnin... courage, Joséphine! Par ma foi, c'en est fait, le chapeau de notre ami est sur la tête de la somnambule, et voilà Bonnin plus radieux que le soleil au zénith.

Dernière expérience :

Comme c'est à mon tour d'ordonner ce que Joséphine devra faire, j'écris le billet suivant :

« Que la somnambule aille allumer la bougie qui est sur la console. »

— Ah! ah! dit Bonnin après avoir lu,

voici le cas, ou jamais, d'employer tout mon feu.

— Un jeu de mots! Bonnin : le succès vous métamorphose.

— Faites attention, madame, je vous parle, écoutez-moi, etc. etc.

Un grand silence succède à ces paroles de notre ami.

La somnambule semble écouter une voix intérieure. Après quelques minutes d'hésitation, elle s'approche de la cheminée, s'arrête, hésite encore, revient sur ses pas, se rapproche du lit, étend la main comme pour y reprendre un chapeau, puis fait un geste d'impatience et paraît écouter de nouveau la voix mystérieuse, qui selon toute apparence a perdu de son intensité.

— Courage! Bonnin.

— Inondez-la de *fluide*.

Bonnin fait sans le vouloir un peu de bruit avec ses lèvres.

— Ah ! mais ne trichez pas.

La somnambule s'avance vers la croisée dont elle saisit l'espagnolette.

— Lui avez-vous ordonné de se jeter par la fenêtre ?

Bonnin, répondant pour moi, fait gravement signe que non !

— Ah ! mais, vous trichez, Bonnin, que diable !... madame ne joue pas au jeu de la pincette.

Joséphine quittant la fenêtre vient tout droit à Bonnin. Que va-t-elle faire ?... elle lui prend la main, elle approche sa figure comme pour l'embrasser ! Bonnin reste de marbre.

— Oh ! oh ! fait Dalton, il me semble que notre ami *dit* d'étranges choses à madame... Elle y tient, ma foi... Est-ce là ce que vous avez demandé ?

Je fais signe que non.

— Non? ah! bien alors, Bonnin, vous trichez horriblement.

Démonté par cette apostrophe, le pudique magnétiseur quitte sa pose antique, et sacrifiant son expérience à la pureté de son intention :

— Ce n'est pas cela, dit-il, madame ; vous ne me comprenez pas.

— Comment! Bonnin, vous y renoncez?

— Je suis fatigué ; je n'ai plus la force de *vouloir* avec précision.

— Ah! c'est mal finir.

— A votre place, au moins, dit Dalton, me serais-je laissé embrasser.

Bonnin éveille Joséphine ; nous prenons congé d'elle et nous nous séparons. . .

. . . .

Le soir, en dînant, nous racontâmes à de Lessac ce qui s'était passé.

— J'ai pris, messieurs, nous dit-il, l'engagement de vous croire, l'honneur me fait donc un devoir de tenir cet engagement. Cependant, je vous avoue, qu'en dépit de la meilleure volonté du monde...

— Eh ! rappelez-vous, Lessac, le vers de Despréaux :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable »

— A la bonne heure ; mais l'absurde ne

peut jamais être vrai : car l'absurde c'est l'impossible.

— Et l'impossible, observa judicieusement Dalton, n'est souvent tenu pour tel que parce qu'on ne l'a pas encore vu.

« Le réel est étroit, le possible est immense.

dit sentencieusement Bonnin, en se versant impassiblement un grand verre de vin de Saint-Georges.

— Oh ! palsembleu ! s'écria Lessac, vous parlez tous maintenant, messieurs, comme faisaient les oracles. De grâce, revenons à la prose, car les poètes, en physiologie, n'ont pas voix délibérative. Je soutiens, moi, tout en admettant, puisqu'il le faut, la sincérité de votre récit, que vos expériences ne prouvent rien.

— Cependant les premières...

— Sont démenties par la dernière...

— Ah! Lessac, quelle hérésie! oubliez-vous donc, qu'en bonne logique, cent faits négatifs ne prouvent rien contre un fait positif.

— En matière de miracles!... c'est l'inverse qu'il faut admettre.

— Mon ami, dis-je à Lessac, vous n'êtes qu'un plagiaire. MM. Roux, Gerdy, Dubois (d'Amien), Cornac et consorts, ont inventé pour leur usage cette manière de raisonner. Volez au moins des gens d'esprit, si vous ne voulez être vous-même.....

Deux ou trois jours de suite, l'objet de cette discussion fut remis sur le tapis. Lessac était spirituel et mordant, il nous fit peur du ridicule. La honte de passer pour cré-

dules finit par nous empêcher d'être croyants. Enfin, le temps qui use nos impressions et fait à la longue de nos âmes, des sortes de médailles frustes, se joignit si bien au respect humain pour corroder mes souvenirs, qu'en partant de Montpellier je ne me rappelais même pas que pendant huit jours j'avais cru au magnétisme.

II

VOYAGE A ALGER.

II

Voyage à Alger. — Les Bains maures.

A Montpellier j'avais connu et fréquenté plusieurs marins. Ce furent leurs récits qui me suggérèrent l'idée de me faire recevoir chirurgien de marine, afin de courir le monde à mon tour, et ce beau projet

l'année suivante me conduisit à Toulon.

Cette folie (car c'en était une relativement à ma situation) est, de toutes celles que j'ai faites en ma vie, la seule qui ne m'ait pas laissé de regret.

Toulon, malgré tout le mal que j'en ai entendu dire par des gens du Nord, est la seule ville de France où j'aie vécu à mon gré.

J'aimais son beau ciel, ses alentours pittoresques, l'animation de son port, et surtout l'aspect changeant de cette population cosmopolite qui se renouvelle tous les jours.

A Toulon, on parle d'un voyage en Chine ou au Pérou comme l'on fait à Paris d'une excursion en province.

Quant à une traversée de cent cinquante lieues, ce n'est plus un voyage, mais une

promenade. C'est à peine, par exemple, si, pour aller en Algérie, on croit nécessaire de changer de linge et de se faire la barbe. Si, en sortant du cabinet de lecture où l'on attend l'heure du départ, on n'a pas de monnaie dans sa poche pour payer la séance : je payerai en repassant, dit-on, je ne vais qu'à deux pas... à Alger.

Je fis donc un jour cette promenade d'Alger, comme tout le monde la fait, par désœuvrement.

C'était vers la fin de juillet 1834.

A cette époque, Alger ne ressemblait pas à ce qu'il est aujourd'hui.

Vu de loin, c'était une carrière de plâtre ; vu de près, c'était une masse informe et compacte de masures en démolition.

Après avoir visité la *Casbah*, l'hôtel Ro-

vigo, et la maison de plaisance du Dey, dont on a fait un hôpital, la première chose dont on s'occupait en arrivant était d'aller *aux bains maures,* où l'on se trouvait d'ordinaire en société nombreuse et très-mêlée, les femmes pendant le jour et les hommes dans la soirée.

Représentez-vous, dans une ruelle sombre et tortueuse, une masure décrépite de la plus chétive apparence, n'ayant, comme la plupart des habitations mauresques, d'autre jour au dehors qu'une porte basse et cintrée, et vous aurez conçu l'aspect extérieur de l'établissement dont je parle.

La première pièce dans laquelle on entre, en descendant deux marches, n'offre rien de particulier, si ce n'est qu'elle est malpropre, délabrée, avec le sol pour par-

quet, et éclairée le soir par une lanterne d'écurie suspendue à une poutre.

C'est là qu'un vieux Maure, accroupi dans une sorte de comptoir, reçoit de vos mains votre montre, vos bijoux, votre argent, en un mot tout ce que vous avez sur vous de précieux. Son air et sa mise sont tels, qu'en lui confiant ces objets, vous ne pouvez vous défendre de l'idée que vous êtes dans un coupe-gorge, et que celui qui sort de là vivant, doit un beau cierge à Notre-Dame.

La pièce dans laquelle s'ouvre celle que je viens de décrire est le *vestiaire,* où tous les baigneurs se déshabillent en commun pour entrer dans l'*étuve.*

Celle-ci consiste dans une vaste salle voûtée et dont l'aire, formée de plaques de fonte

juxta-posées comme des dalles, est chauffée à la vapeur.

Les voûtes, car il y én a plusieurs, s'arc-boutent sur des colonnes largement espacées.

Quelques lanternes suspendues entre ces colonnes, répandent dans ce local étrange une lumière blafarde.

Enfin, autour d'une grande table ronde, en pierre polie, des nattes de jonc gisent çà et là : chaque baigneur a la sienne sur laquelle il s'étend.

Une vapeur blanche, onctueuse et légèrement aromatique, remplit constamment l'étuve.

Comme le sol est chauffé, comme les murs et les voûtes ne se refroidissent jamais, cette vapeur se condense à peine.

Lorsque tous les baigneurs sont à leurs

nattes, elle s'épaissit insensiblement et sans bruit, car on ne sait d'où elle vient.

Bientôt la table de pierre, les colonnes, les lanternes, tous les objets enfin, disparaissent dans ce tiède brouillard.

On entend des voix que l'écho des voûtes répète d'une façon singulière, mais on ne distingue plus rien, si ce n'est, par instant, quelques formes humaines qu'on aperçoit confusément et comme dans le lointain : ce sont des baigneurs qui, après avoir inconsidérément quitté leur natte, cherchent à la retrouver.

Cependant, au bout de quelques minutes, vous sentez qu'on vous touche; un corps chaux et moëlleux se promène sur votre épiderme.

Plongé dans un voluptueux accablement,

c'est à peine si vous cherchez à vous rendre compte de cette sensation nouvelle. Pourtant si vous songez à en reconnaître la cause, votre main rencontre celle d'un homme.

Alors vous ouvrez les yeux, vous vous asseyez pour tâcher de voir, et vous distinguez enfin une ombre noire, accroupie et qui opère sur votre peau des attouchements étranges : c'est un nègre qui vous *masse*.

Le massage, tel qu'on le pratique à Paris dans les établissements de bains russes, n'est, pour ainsi dire, qu'une parodie du massage oriental. Nos baigneurs français n'y entendent rien.

Sous prétexte de donner de la souplesse à vos muscles et à vos articulations, ils vous meurtrissent la peau et vous disloquent les membres.

Le masseur oriental, au contraire, s'y prend avec une délicatesse infinie : on devine qu'il y a de l'art dans ce qu'il fait, et que cet art, il le pratique presque depuis sa naissance.

Si cet homme n'est pas né dans la vapeur de l'étuve, il a dû y passer une grande partie de sa vie. On le sent à l'agilité comme à la souplesse de tous ses mouvements, à sa pudeur hypocrite, et surtout à l'indifférence avec laquelle il remplit sa tâche.

Ce nègre vous traite exactement comme il le ferait d'une chose délicate et fragile, mais non d'un être vivant.

Pendant qu'il vous savonne, vous frotte, vous lotionne, c'est un manœuvre à la tâche, qui tourne une meule, ou vanne du grain, à tant par jour.

Il s'occupe de votre corps, mais nullement de vous.

Je ne sais quelle langue il parle, mais, quelle que soit la vôtre, soyez sûr qu'il ne l'entend pas.

Au bout d'un certain temps, et tout en se livrant à sa besogne, il se met à chanter, dans un idiôme inconnu, un air monotone de son pays natal.

Chacun de ses compagnons de travail ne tarde pas à l'imiter, et c'est bientôt dans l'étuve un concert encore plus bizarre qu'assourdissant, et qui complète une fantasmagorie dont on ne peut jouir qu'à Smyrne, à Constantinople ou à Alger.

Cependant, à la fin, les chants cessent par degrés et la vapeur s'éclaircit. Les ombres blanches recommencent à se mouvoir,

et l'écho redit de nouveau quelques paroles françaises.

Les baigneurs vont recevoir leurs dernières ablutions sous des robinets de cuivre jaune, qui de divers points des murs vomissent des torrents d'eau tiède dans des cuvettes de bronze.

Enfin, je ne sais ce que devient la vapeur, mais elle disparaît presque entièrement, et la table de pierre, dont je n'avais pas d'abord deviné l'usage, sert de banc aux baigneurs, qu'attend là une dernière cérémonie, aussi piquante qu'imprévue pour les nouveaux débarqués.

D'abord, on les essuie : puis on leur met aux pieds des babouches de maroquin, sur la tête une bande de laine contournée en turban, puis enfin sur tout le corps une longue

pièce d'étoffe blanche dont on les emmaillotte.

Maures ou Français, accoutrés ainsi, indistinctement, en enfants du prophète, sont conduits tour à tour dans la salle des *divans*.

Que ce dernier mot n'ait pas pour nos lecteurs l'acception qu'on lui donne dans nos salons parisiens.

Les divans, à Alger, sont de méchants sommiers rembourrés de crin ou d'herbages, et qui, disposés côte-à-côte sur un plan incliné, formant le fer à cheval, représentent exactement le lit de camp d'un corps de garde. C'est sur ces sommiers que les baigneurs se couchent en sortant de l'étuve, sous prétexte d'y dormir; mais le vacarme qui se fait autour d'eux ne leur permet pas d'y songer.

Si les Maures sont d'ordinaire silencieux comme les Turcs, presque tous les nègres sont bruyants.

Pour ranger un meuble, un matelas, une chaise, un brin de paille, ils se démènent comme de vrais démons : je ne connais pas d'activité plus stérile que la leur.

Ajoutons qu'on ne se rend guère aux bains maures que par partie de plaisir, de sorte qu'au lieu de chercher dans un repos réparateur le complément des effets salutaires qu'on leur attribue, on n'a d'autre souci que d'en égayer jusqu'au bout l'étrange cérémonie.

Les plus paisibles fument dans la longue pipe qu'on leur présente l'excellent tabac turc dont elle est chargée, tandis que les autres jouent, vocifèrent, se chamaillent et

mêlent leurs éclats de rire aux criailleries des nègres.

Indépendamment de la pipe, dont on le gratifie, chaque baigneur a sa tasse de café sans sucre, et dont le marc pilé au mortier au lieu d'être moulu, se dépose au fond du vase en sédiment impalpable.

Le bain maure passe pour être un remède infaillible aux douleurs musculaires, ce que je n'oserais affirmer d'une manière très-explicite, mais ce qui doit paraître d'autant plus vraisemblable aux médecins homœopathes, qu'il donne des rhumatismes à ceux qui n'en ont pas. Pour mon compte, j'y entrai bien dispos et j'en sortis courbaturé.

Ce fut le surlendemain de mon arrivée que je m'y rendis en compagnie nombreuse.

En débarquant, je m'étais rappelé l'adresse d'un M. D. avec le frère duquel j'étais lié à Toulon. Cette recommandation improvisée, jointe à l'hospitalière aménité de M. D., me servit à merveille.

Le frère de mon ami demeurait rue de Chartres, n° 19. C'était alors un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, actif, intelligent, ambitieux peut-être, propre en un mot à faire fortune, ce qu'il fit en effet.

Je sais depuis peu que M. D. est actuellement commissaire priseur à Alger, où il jouit, sous tous les rapports, d'une grande considération. Tant mieux, il la mérite, ne serait-ce que pour l'affabilité avec laquelle il accueille les amis de ses amis.

Tout occupé qu'il était de ses affaires, il voulut être mon cicerone et me conduisit

partout. J'eus même toutes les peines du monde à me défendre d'accepter un logement chez lui, et je ne pus me dispenser d'y manger plusieurs fois.

Ce fut donc M. D. qui me fit les honneurs des bains Maures.

Nous y allâmes, en sortant de dîner chez lui, avec un de ses jeunes frères qui lui servait de commis, et deux ou trois autres personnes de sa connaissance.

Ce dîner de garçons, égayé par de bons mots, de bons vins, des propos hasardés, des chansons grivoises, et surtout par la bonne humeur de notre hôte, s'était prolongé jusqu'à la nuit noire.

Tous tant que nous étions, en entrant dans l'étuve, nous avions, comme on le dit, un pied dans la vigne du Seigneur.

Quelles bonnes conditions pour transpirer à outrance et pour jouir doublement du spectacle fantastique que j'ai essayé de décrire!

Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'y perdis tout à fait la raison. Les baigneurs, les nègres et surtout les lanternes se multipliaient indéfiniment à mes yeux; j'entendais le son du *rebec,* je voyais la *danse macabre*, et bientôt enfin je ne vis plus rien que le négrillon qui me massait.

Ce fut seulement sur les *divans* que je retrouvai ma compagnie! encore fais-je un abus de mots en disant que je la retrouvai.

Le moyen de reconnaître, sous un costume uniforme et grotesque, des gens dont la figure ne vous est connue que depuis deux heures?

A tout hasard, je m'étends à l'exemple de

mes voisins, j'allume en homme expert la pipe qui m'est offerte, et, moi qui raffole de sucre, je bois pour mes péchés le café amer qui m'est servi.

Cependant la conversation s'engage, mon voisin de droite se plaint d'être exténué, et mon voisin de gauche, qui se brûle le pouce en tassant son tabac, jure avec une verve qui trahit à la fois son caractère et son accent.

L'accent franc-comtois ! l'accent de mon pays ! je le reconnaîtrais entre mille, je le reconnaîtrais toujours...... ô patrie !

Comme fasciné par un talisman, je prête une oreille attentive aux propos du baigneur.

Je dois supposer qu'il s'est brûlé au vif, car il est prodigue de ses blasphêmes. Mais, pour le coup, je ne rêve pas, et cette voix m'est connue !..... Un compatriote, un camarade,

un ami, à cinq cents lieues du pays natal!..... oh! le cœur me bat bien fort!

— Vous êtes du Jura? lui dis-je.

Mon voisin à ces mots tressaille, et se lève si brusquement qu'il renverse sa tasse.

— D'où le savez-vous? s'écrie-t-il.

— Votre parler montagnard...

— Mais il me semble aussi que votre voix.....

— Connaissez-vous ces vers:

Je l'aimais tant, hélas!... son nom seul reste encor
En mon âme abîmée,
Comme sur un tombeau, l'épitaphe d'un mort!...
— Mémée!

S'écrie Jacques Albin, car c'est lui-même, en finissant la strophe de sa composition,

dont les derniers vers seulement m'étaient revenus à l'esprit.

Et nos deux bédouins (car le lecteur se rappelle nos costumes) de se jeter dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie comme des enfants.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Après avoir suffisamment diverti les baigneurs par les explosions risiblement touchantes de notre reconnaissance, nous nous hâtons, Albin et moi, d'échanger notre déshabillé mauresque contre nos habits de chrétiens. Je prends congé de M. D., en lui

rappelant que dès le point du jour nous devons partir pour le camp de Douaira où il a promis de me conduire ; puis, Jacques m'emmène chez lui, c'est-à-dire dans un affreux galetas de la rue Baballoued, où nous passons ensemble le reste de la soirée et une grande partie de la nuit.

Mon ami me met en quelques mots au courant de sa position.

Attaché comme auxiliaire au service de santé, il habite Alger depuis six mois, et remplit à l'hôpital les fonctions de chirurgien sous-aide.

Physiquement, Albin n'est presque pas changé : il a grandi, voilà tout. Quant au moral... hélas ! c'est comme autrefois. Le goût des sensations fortes a persisté chez lui. Depuis la déception qu'il a éprouvée dans ses

amours, il se console, en s'enivrant, de l'infidélité de sa belle, et à la manière dont il attaque les six bouteilles de bière qu'il vient de nous faire apporter par son nègre Makis, je crains fort que mon pauvre ami ne soit à jamais inconsolable.

— Tu aimais donc beaucoup cette fille, lui dis-je, pour la regretter si longtemps?

— Oui, beaucoup, me répond-il. Ce n'est pas que j'eusse voulu jamais donner à ma mère le chagrin de me voir épouser mademoiselle Mémée Désormes, mais enfin je l'aimais, et j'ai la certitude qu'en l'épousant j'aurais fait mon bonheur.

Vois-tu, mon cher, *la sympathie est pour les âmes ce qu'est l'affinité pour* les atomes.

L'homme est un être essentiellement in-

complet, et dont l'existence n'est qu'un long malaise tant qu'elle s'accomplit dans l'isolement. Mon cœur était au cœur de Mémée ce que l'*oxygène* est au *potassium*. Tu me comprends, toi qui possèdes ton Berzélius sur le bout du doigt. Si jamais je me décide à devenir sage et laborieux, je m'appliquerai à chercher les lois de cette chimie morale.

Pour son malheur et pour le mien, Jacques n'a que trop bien tenu parole.

Sur les trois heures et demie, le jour commençant à paraître, je quittai mon ami pour me rendre chez M. D. qui déjà m'attendait et venait de faire seller nos chevaux.

Pluton, celui que je dois monter, est, au dire de son maître, *le premier trotteur de la*

Régence : qualité que j'apprécierais médiocrement, si M. D. ne m'affirmait en même temps que son cheval est doux comme un agneau et si parfaitement intelligent que, dans le cas où, par impossible, il démonterait son cavalier, il serait capable de le ramasser.

En conséquence me voilà sûr de revenir mort ou vif à Alger, et je ne désespère pas d'être en état, le lendemain matin, d'aller faire à Jacques le récit de mon excursion à Douaira.

Circonstance fatidique !

Cinq années devaient se passer avant que je revisse Albin.

III

ROMAN D'UN QUART D'HEURE.

III

Roman d'un quart d'heure.

M. D. et moi, nous sommes enfin à cheval.

La porte se referme sur nous. Les Bédouins s'éveillent et se rangent pour nous laisser passer.

Le village de Del-Ibrahim doit être notre première halte.

Fondé par les Français, en 1832, Del-Ibrahim occupe un plateau découvert, à une lieue est, d'Alger.

Je ne sais ce qu'il est aujourd'hui, mais alors il se réduisait à un groupe de baraques en planches, dominé par une construction moderne de chétive apparence, le tout fermant lecamp ou, si l'on veut, les casernes du corps des spahis.

Pour nous y rendre, nous sortîmes d'Alger par la porte Bab Alloued (ou Alloued), car *bab* signifie porte.

Après avoir gravi au petit pas une rampe escarpée qui longe le rempart de l'ouest en décrivant plusieurs sinuosités, nous passâmes sous la muraille crénelée de la Casbah, et laissant à gauche le monticule sur lequel sont construits à neuf les bastions du fort

l'Empereur, nous suivîmes tout droit devant nous la belle route de Blida.

La pureté de l'aube qui empourprait l'horizon de ses teintes vives promettait une belle journée. L'air était frais, la terre humide de rosée, et bien que le soleil ne se montrât pas encore, la lumière diffuse qui le devance en se réfractant dans l'atmosphère éclairait tout le paysage.

Nous apercevions à droite, et dans le lointain, les crêtes blanches de l'Atlas dont la double chaîne, s'étendant à perte de vue, parallèlement au rivage, laisse entre elle et la mer une zône de dix lieues de largeur.

Aux approches de la ville, cette zône est bizarrement accidentée par les chaînons qui, partant du petit Atlas, viennent aboutir

en ondulant comme d'immenses vagues subitement cristallisées jusqu'au cap Matifou.

Leurs derniers versants, déchirés par des ravins profonds, sont couverts d'une végétation variée et luxuriante.

Quelques arbres d'Europe, des chênes, des figuiers de Barbarie, et surtout des aloès croissent pêle-mêle, et font les frais d'une verdure diaprée dont les tons heurtés impressionnent l'œil d'une façon singulière.

Vous sentez à cet aspect que vous n'êtes plus en France.

Mais que ce panorama est saisissant et grandiose pour les yeux du voyageur qui le contemple pour la première fois!

Combien je fus heureux, mon Dieu! pendant les dix ou douze jours que je passai sur

ce beau rivage d'Afrique, que j'aimerais tant à revoir, et que je ne reverrai plus !

Triste organisation que la mienne! pas une de mes jouissances qui ne me laisse un regret!

Toute ma vie fut tourmentée par deux passions contradictoires : l'amour des lieux nouveaux et l'amour des lieux que j'avais vus.

O charme des souvenirs, quel empire vous avez sur moi !

Oui, je traverserais les mers pour revoir un vieux chêne dont le feuillage m'a abrité, une pelouse où j'ai dormi, un ruisseau où j'ai bu, une pierre sur laquelle je me suis assis!

Malheur à moi ! bientôt il me faudra tout quitter pour toujours!

Mais éloignons ces noires pensées.

La mort n'est que le départ pour un dernier voyage...

Là-bas, là-bas, on retrouve ses amis, l'aïeule qui redit en nous attendant les chansons et les contes dont fut charmée notre enfance... Là-bas, on retrouve sa mère, son amante, tout ce qu'on a aimé.

Est-ce bien vrai, mon Dieu?...

Émilie! vous reverrai-je aussi? serez-vous encore innocente et candide comme je vous ai quittée? Vous n'aviez que seize ans. Hélas! vous aurez vieilli, et vous ne me reconnaîtrez plus.

Que dis-je, insensé! me reconnaîtriez-vous aujourd'hui! pour vous suis-je quelque chose dans le monde? ai-je seulement occupé votre pensée pendant une minute, pendant l'instant que je demeurai près de vous?

Vous souvenez-vous encore de l'étranger qui s'est assis sous votre toit paisible?

Belle et suave jeune fille! oh! non, tu ne te doutes pas qu'à cinq cents lieues du pays que tu habites, une âme mélancolique comme la tienne s'émeut à ton souvenir; qu'un pauvre rêveur, dégoûté du monde, et qui s'en va mourant, verse une larme de regret en écrivant ton nom.

Il est bien doux ton nom, Émilie! il me rappelle celui d'une sœur que j'adorais et que j'ai perdue jeune encore. Hélas! tu n'as jamais su le mien.

. . . .

Que le lecteur ne s'attende pas au récit d'une aventure. L'analyse d'une impression, d'un phénomène psychique, dont je fus long-

temps sans me rendre compte, va seule nous occuper.

Comment se fait-il qu'après dix ans d'émotions diverses, de luttes, de chagrins, d'affections formées et détruites, la figure d'une personne que je n'ai pas vue dix minutes, que je n'ai fait pour ainsi dire qu'entrevoir en courant, se retrouve aujourd'hui si nettement dans mon cœur?

Oui, je me souviens aussi parfaitement d'Émilie Dénan, que je me souviens de ma mère. Mais pour moi ce n'est pas une femme, ce n'est pas une jeune fille que j'ai rencontrée par hasard sur un grand chemin d'Afrique; c'est un ange qui m'est apparu dans un rêve.

J'en suis sûr comme de mon existence : une parcelle de son âme est restée dans la

mienne... Albin et moi nous nous rencontrerons un jour sur cette voie mystérieuse des sympathies instinctives. . . . .

. . . .

Ainsi que je l'ai dit, nous chevauchions gaiement sur la route de Blida, M. D. armé de pied en cap, pour faire face aux Bédouins en cas d'attaque, moi, n'ayant en main qu'une cravache pour exciter mon cheval.

Encore dois-je avouer que je n'en abuse pas! *le meilleur trotteur de la régence* ne l'endurerait point.

Je ne perds pas de vue ses oreilles dans la crainte de perdre aussi la selle, et, malgré les paroles amicales que je lui adresse de temps en temps pour me rassurer, la liberté de ses allures me donne quelque inquiétude.

Franchement pour mon usage, je lui préférerais l'âne de Sancho.

A tout prendre néanmoins, je ne suis pas trop mécontent de lui, et je suis fort content de moi. Serait-ce par hasard qu'on naît cavalier, comme l'on naît poëte? Je serais tenté de le croire à la grâce que je me trouve.

— Eh bien, Pluton! qu'est-ce qui te prend?..... flairerais-tu quelque Proserpine au bout de cette avenue de lentisques?... allons... Pluton! ne va pas te cabrer à présent!

— Lâchez les rènes... que diable!

— Lâchez les rênes... lâchez les rênes... vous en parlez à votre aise. Ne voyez-vous pas que votre maudit cheval veut à toute force quitter la route pour gagner cette maisonnette.

— Ah! l'animal!... mémoire d'ange !Il y a plus de deux mois qu'un matin, nous sommes allés à cette maison où il a mangé l'avoine et il s'en souvient encore. Il ne lui manque que la parole.

— C'est admirable en vérité. Pluton! Pluton! que le ciel te confonde avec ton esprit, vilaine bête! je n'en viendrai jamais à bout.

En effet, Pluton s'engage malgré moi dans l'avenue.

— Décidément, dit M. D., votre cheval veut renouer connaissance avec le père Dénan. Eh bien! laissez-le aller, ce brave père Dénan nous fera goûter son vieux rhum.

— Vous le connaissez?

— Parbleu! demandez à Pluton...

Un instant plus tard, nous mettions pied

à terre, et après avoir attaché nos chevaux à un arbre, M. D. ouvrit sans frapper la porte de la maisonnette, où nous entrâmes tous deux.

A ces airs sans façon, et à quelques autres signes encore, je suis bientôt convaincu que mon compagnon de voyage connaît les lieux aussi bien qu'il le prétend.

— Bonjour, Claudine, dit-il, en entrant, à une grosse fille rousse qui savonne du linge dans un seau.

— Bonjour, monsieur D., par quel hasard si matin ?

— Vous êtes toujours curieuse.

— Dame !

— Est-il levé, M. Dénan ?

— Oh ! je crois bien qu'il est levé... voilà plus d'une heure qu'il fait la chasse aux sau-

terelles dans son jardin. Ces vilaines bêtes-là nous mangent tout.

— Et mademoiselle?

— Elle s'habille.

— Déjà!

— Oh! elle est très-matinale, mademoiselle... quoique *ç'ait été élevé dans du coton*, c'est pire qu'une paysanne pour le travail.

Quelle est donc cette demoiselle *élevée dans du coton*, et chez qui l'on va boire la goutte à quatre heures du matin dans le voisinage d'un camp? J'ai toujours aimé les énigmes.

Pendant que j'essayais de deviner celle-ci, M. Dénan entra, portant glorieusement à la main la peau d'un chacal, pris au piége pendant la nuit, et qu'il venait d'écorcher.

C'était un homme de cinquante ans au plus, de taille moyenne, mais bien prise.

Quoiqu'il fût mis avec une simplicité toute rustique, un je ne sais quoi de distingué dans le maintien révélait tout d'abord en lui une éducation et des habitudes avec lesquelles sa condition actuelle ne semblait pas en harmonie.

M. Dénan, m'a-t-on dit, avait autrefois été possesseur d'une fortune considérable, et s'était ruiné en 1830, en agiotant sur les fonds publics. Il avait acheté à l'époque de la prise d'Alger, et vendu après la révolution.

Il était veuf, n'avait d'autre enfant qu'une fille, et habitait depuis 1832 l'Algérie où après avoir spéculé sur les farines, il s'était fait colon.

Voilà tout ce que M. D., qui avait eu avec lui quelques relations d'affaires, put m'apprendre sur son compte, si ce n'est qu'à l'époque dont je parle (1834), il commençait à restaurer sa fortune et venait d'acheter à bas prix, dans la Mitidja, des terres considérables qui ont dû acquérir depuis une très-grande valeur. Plaise à Dieu qu'il ait eu la patience de les conserver jusqu'à présent!

M. Dénan nous reçut avec aménité, Pluton eut son avoine et M. D. son rhum.

Les propriétaires sont tous les mêmes : M. Dénan nous parle longuement de son jardin, de ses terres, de ses pastèques, de ses choux, des sauterelles qui les dévorent, et surtout du chacal qu'il vient de dépouiller : ignoble animal, dit-il, qui tient du loup,

du renard et de la hyène, dont il réunit toutes les mauvaises qualités.

Enfin, il vient de nous verser *le coup de l'étrier*, lorsqu'une voix fraîche, vibrante, argentine, une voix telle que je n'en ai jamais entendu depuis et qui me remue jusqu'au fond de l'âme, se met à chanter dans la chambre voisine ce refrain touchant de la romance des *Deux Nuits :*

« Pourrai-je te voir encore un jour,
O beau pays de France ! »

— C'est ma fille, dit M. Dénan. Pauvre enfant, qui m'a consolé de bien des peines ! Entre donc, Émilie, ajoute-t-il en élevant la voix.

La porte s'ouvre, et la jeune fille, après nous avoir salués avec un sourire plein de

grâce et de pudeur, court embrasser son père..... Tableau charmant, qui depuis m'est cent fois revenu dans mes rêves! . . .

. . . .

. . . .

Il y a peut-être un fait absurde dans ce qui me reste à dire... Je le dirai pourtant.

Si j'ai eu dans ma vie bien des jours d'amertume, quelques rares instants de bonheur s'y sont aussi mêlés.

Eh bien! oui, lecteurs, je l'affirme, aucun ne me fut plus doux et n'a laissé en moi de traces plus profondes que celui où mes yeux rencontrèrent ceux de cette aimable enfant, de cette naïve étrangère que je voyais pour la première et pour la dernière fois.

Aujourd'hui, j'en parle en philosophe, en physiologiste, j'allais dire en *magnétiseur*,

mais le public ne me comprendrait pas encore.

Imaginez l'émotion vague, indescriptible, indéfinissable, qu'on éprouve en touchant pour la première fois la main d'une femme qu'on adore, et vous aurez l'idée de ce qui se passa en moi à l'aspect d'Émilie.

Oh ! l'amour, le véritable amour, n'émane pas plus des sens, comme on l'a dit souvent, qu'il ne dépend de l'amour-propre, comme l'écrivit madame de Staël : il existe indépendamment de toutes conditions apparentes et constitue une des qualités primordiales et essentielles de notre double nature.

Lorsqu'une heureuse éventualité met en présence deux êtres faits l'un pour l'autre, ils le sentent, ils s'attirent, ils s'aiment dès la première seconde. Leurs âmes se correspondent, se mêlent et s'enlacent.

Puis, viennent le plus souvent les dures nécessités de la vie sociale qui troublent et détruisent cette ineffable harmonie, car nous naissons bien moins pour aimer que pour souffrir.

Un secret instinct a beau nous dire : Reste, oh ! reste ici, sous peine d'y laisser une des moitiés de toi-même, le flot de la destinée nous emporte avec lui.

Alors commencent pour nous ces indicibles angoisses dont la vraie cause est méconnue, et nous nous débattons dans le vide d'une existence incomplète.

Néanmoins, on poursuit machinalement sa carrière, espérant de nouveaux hasards qui ne se représenteront plus. Les jours se succèdent et s'écoulent, l'indifférence engendre le dégoût, l'âge vient, les passions s'éteignent,

le cœur se flétrit et se dessèche, enfin, on vieillit et l'on meurt sans avoir connu le suprême bien d'ici-bas.

Mon histoire est tout entière dans les quelques lignes que je viens d'écrire. Si le plus grand supplice des damnés est de concevoir, sans en jouir, le bonheur des élus! depuis dix ans je suis damné. Vainement, je me suis exténué à poursuivre un fantôme dont la réalité ne m'apparut qu'une fois.

Tel est d'ailleurs, je le suppose, le sort de tous les hommes. Chacun de nous a son idéal, dont le type réel est quelque part : heureux celui qui parvient un jour à le rencontrer et qui ne s'en sépare plus !

Tous les traits d'Emilie Dénan sont tellement gravés dans ma mémoire que si je savais peindre, je pourrais en faire un portrait

frappant de ressemblance. Elle est là. devant moi, debout, la tête un peu penchée, les lèvres entr'ouvertes, la main gauche appuyée sur le dos d'une chaise de jonc. Je ne vois pas plus distinctement ces fauteuils, ces bougies, cette statuette de Cromwell, tous les objets qui m'entourent...... oh! laissez-moi vous la dépeindre!

Emilie est plutôt petite que grande; elle paraît bien faite, mignonne sans être frêle.

Son visage ovale est d'un blanc mat, imperceptiblement rosé aux joues, ses cheveux sont châtains, fins et parfaitement lisses. Les deux larges bandeaux qu'ils forment de chaque côté, sont légèrement soulevés par deux autres bandeaux, plus petits et qui disparaissent sous les premiers au niveau des tempes. Cette coiffure simple et gracieuse est

d'un effet piquant, je ne l'ai jamais remarquée sur aucune autre tête.

Le front est notablement élevé, et la double saillie qu'il présente annonce chez Émilie une forte dose de raison. Les sourcils régulièrement arqués, sont d'une couleur plus foncée que les cheveux. Elle a de longues paupières, de longs cils, de grands yeux noirs veloutés, brillants, humides, timides et passionnés, les plus beaux yeux que j'aie vus de ma vie. Son nez est petit et bien fait ; ses lèvres d'un rouge vif, laissent voir, lorsqu'elle sourit, deux rangées de petites dents aussi blanches que des perles. Jolie main, jolis doigts effilés, jolis pieds, jolie, jolie, oh ! cent fois trop jolie !...

Je préférerais comme relique, au crâne de Napoléon, ce simple peignoir bleu rayé de

noir dans lequel se dissimule à demi la taille ronde et fine d'Émilie.

Pauvre fou que je suis !

A présent animez d'une pensée chaste et pure le corps charmant que je viens de décrire.

Rendez à la jeune exilée son mélancolique enjouement, où percent à la fois l'amour filial, l'amour de la patrie, et peut-être aussi les vagues aspirations d'un sentiment nouveau.

Ajoutez à ce que j'ai dit la poésie du malheur, et la poésie des lieux.

Enfin, représentez-vous toutes les circonstances de la scène :

Il est à peine cinq heures du matin ...

Nous sommes au rez-de-chaussée d'une maison rustique, au milieu d'un pays agreste et sauvage.

Des arbres dont le feuillage m'est inconnu entourent de tous côtés ce paisible ermitage. Leurs rameaux qui s'inclinent jusqu'aux fenêtres, y tamisent la lumière douteuse qui nous parvient. N'étaient l'aire planchéiée de la chambre, cette table de chêne, ces ustensiles de ménage, nous serions tentés de nous croire sous un berceau de verdure.

Au milieu du silence absolu qui règne au loin dans la plaine, le gazouillement de quelques passereaux qui s'éveillent se mêle seul à nos voix.....

Des voix françaises loin de la France sont toujours des voix amies.

Fasciné par ce qui m'entoure, l'âme ouverte aux impressions du moment et fermée aux souvenirs, je crois voir dans cette chambrette ma patrie tout entière.......

Ma patrie!... c'était l'asile d'un exilé!

Oh! dites-moi, mon Dieu! d'où vient le charme que ces lieux ont pour mon cœur! Il me semble que j'y suis né et que je voudrais y rester toujours..... j'y oublierais la France, ma famille, ma mère!

Oh! j'en conviens, je le sens, il y a de la folie dans ce que j'écris, et pourtant ce que j'écris est vrai.

La nature m'a affligé d'une sensibilité maladive, qui me rendrait sans cesse ridicule si elle ne se cachait sous les dehors compassés d'une froideur excessive.

Parmi les hommes de ma connaissance, en est-il qui soient faits ainsi? je l'ignore : je ne leur ai jamais fait part de mes impressions intimes, ils ont eu le droit de me cacher les leurs.

Me voilà donc subitement épris d'une femme, d'une enfant, qui demain ne sera plus pour moi qu'une chimérique réminiscence.

Pourquoi? comment cela se fait-il? est-ce un rêve? ai-je perdu la raison? quelques nuits d'excès et d'insomnie ont-elles exalté jusqu'au délire toutes mes facultés sensitives? Je ne sais.

Mais quoi! cette jeune fille exerce-t-elle sur tous ceux qui l'abordent, l'influence magique dont je ressens les effets? non, car mon ami est aussi bien que moi assis à côté d'elle. Il la regarde, il lui parle, et sa voix n'est pas émue.

Tout à l'heure il me dira avec insouciance qu'elle lui paraît jolie..... oh! profanation! qu'il ne me dise rien de plus!

Eh! que pourrait-il en dire? Elle ne l'occupe point. Et moi... moi, j'en suis jaloux!

Mais ce n'est pas tout : Émilie partage, sans s'en douter peut-être, le sentiment qu'elle m'inspire. Si je lui parle, elle rougit, en me répondant elle tremble et baisse les yeux. Fuyons, fuyons..... Pour rien au monde je ne voudrais la revoir, car peut-être n'aurais-je plus le courage de la quitter.

Voilà, certes, un des épisodes les plus singuliers de ma vie..... Il a duré moins d'un quart d'heure.

. . . .

Ainsi M. D. et moi, nous remontons à cheval.

M. Dénan nous tient l'étrier et nous serre la main à tous les deux, en nous souhaitant je ne sais plus quoi, car toute mon attention est

absorbée par sa fille, qui, debout sur le seuil de la maisonnette, suit du regard tous mes mouvements.

— Adieu, mademoiselle, lui dis-je en soupirant.

Adieu ! sublime expression de la foi chrétienne, qui résume en même temps et le néant des affections terrestres et l'espérance qui nous en console.

Presque jamais je n'ai dit adieu sans éprouver un serrement de cœur ; mais cette fois surtout, j'étais vivement ému.

Heureusement dans les organisations nerveuses les sentiments sont si mobiles et se succèdent si vite, qu'en se confondant ils se neutralisent en partie les uns les autres.

Cette succession rapide des impressions et des idées a toujours été le fait culminant de

ma nature. Voilà pourquoi, dans ma vie, le rire s'est mêlé si fréquemment aux larmes, le burlesque au pathétique.

. . . .

Pluton redresse fièrement la tête dès qu'il me sent en selle. Il se cabre et hennit comme s'il allait au feu! Maudite bête! je gagerais que c'est lui qui me suggère la sotte envie de faire le beau cavalier aux yeux de mademoiselle Émilie.

Me voyez-vous le corps droit, les épaules effacées, les coudes collés aux hanches, les rênes dans la main gauche, et la main droite tombant négligemment sur la cuisse du même côté. Je serre peut-être un peu les genoux, et j'affecte de porter en dedans les pointes de mes pieds. Si pourtant, je m'en tenais là... Mais, bah! je ne fais pas les choses à

demi. Fat que je suis (c'était de la fatuité!) j'ai la bêtise de fouetter mon cheval.

Je comptais certainement sur quelques jolies courbettes, et voilà mon vilain sournois, qui, au lieu de courbettes, fait un écart, si bien qu'il me désarçonne, et qu'il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un cheveu, que j'aille étaler mes grâces dans la crotte des fondrières.

Jugez de mon dépit!

M. D. riant à perdre haleine, me conseille impitoyablement de me retenir aux crins.

Oh! alors, ma tête se perd tout à fait. Quitte ou double, me dis-je... On ne rira plus si je me tue, et sur ce, je me mets à cravacher à tour de bras mon fougueux coursier, qui part comme une avalanche et m'emporte je ne sais où.

Réflexions philosophiques :

Pendant tout le temps que dura ce galop périlleux, je faisais en moi-même justice de mon imprudence, et surtout du motif qui me l'avait inspirée, et je répétais en continuant à toucher comme un sourd sur la croupe de Pluton, ce verset de *La Sagesse :*

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas !

Eh bien ! comprenez-vous cet esprit qui se partage en deux, l'un pour faire des folies, l'autre pour les condamner ? Il n'y a pas à en douter : c'était *l'âme sensitive* qui cravachait Pluton, et c'était *l'âme immortelle* qui gourmandait sa sœur.

L'homme, il faut en convenir, est un étrange animal !

Quoi qu'il en soit, M. D. me suivait à toute bride ; mais il ne riait plus.

— Arrêtez donc, malheureux! criait-il à s'égosiller, vous allez estropier mon cheval, ou *pour le moins* vous casser le cou.

Assurément, la Providence veillait sur moi, car, après cinq ou six minutes de cette course désordonnée, Pluton s'arrêta sain et sauf, aussi bien que moi, au sommet d'un monticule, où je repris toute ma raison, et d'où j'aperçus le camp que nous allions visiter sur la lisière de la Mitidja.

— La peste! dit M. D. en se serrant la rate avec son mouchoir, j'en ai un point de côté. Vous aviez donc le mors aux dents?

— C'est votre faute aussi; pourquoi vous moquer de moi?

— C'est que vous étiez si drôle avec votre jambe en l'air!

— N'importe! me voilà cavalier pour le reste de mes jours.

Je ne raconterai que très-sommairement la suite de mon excursion à Douaira, pendant laquelle il ne m'advint rien qui soit digne d'être mentionné.

De temps à autre, nous rencontrions à côté du chemin, qu'ils évitaient pour ne pas souiller leurs pieds d'une terre remuée par les *Roumis,* des Bédouins qui se faufilaient comme des bêtes fauves à travers les halliers; puis, sur le chemin même, des Arabes moins fanatiques, se prélassant, qui sur un chameau, qui sur une bourrique de la grosseur d'une chèvre.

Les uns et les autres portaient des provisions de bouche au marché d'Alger : celui-ci

un petit panier de dattes, celui-là six cornichons.

Rien de plus divertissant que de voir, le matin, sur la place *du Gouvernement,* ces impassibles marchands étaler devant eux dans une corbeille, leur modeste pacotille.

Gravement assis, les jambes croisées à la façon mauresque, ils fument imperturbablement en attendant jusqu'au soir, s'il le faut, le bon plaisir des acheteurs.

Que dis-je! jusqu'au soir! ils resteraient là pendant un siècle sans mot dire, s'il plaisait au prophète que le chaland ne vînt pas.

Le hasard ou mon bon ange me fit retrouver, au camp, un capitaine de mes amis, le pauvre M. Monin, qui, après avoir guerroyé pendant cinq ans en Algérie, s'en vint sottement, l'année suivante, se laisser mourir d'a-

poplexie à huit lieues de son village, où l'attendaient impatiemment sa femme et ses enfants.

Nous fîmes à la table de cet officier, un dîner tout champêtre, mais si modeste, que malgré les conseils de M. D., sur la nécessité pour les voyageurs de raconter tous leurs repas, j'hésite à faire mention de celui-ci.

Ce n'était d'ailleurs pas la faute de M. Monin, s'il nous recevait si maigrement. Les vivres manquaient grâce à la voracité des chacals qui avaient eu l'audace, la nuit précédente, de venir manger au beau milieu du camp, trois moutons apportés la veille, et dont ils n'avaient pas même laissé les os.

Les sentinelles, au lieu de se crier d'heure en heure le *prenez garde à vous* d'usage,

auraient donc mieux fait de se dire : prenez garde aux moutons.

Mais, enfin, on ne meurt pas pour dîner une fois avec des concombres au sel et des figues de Barbarie, et j'ai fait dans ma vie plus d'un festin dont je me souviens avec moins de plaisir que de cette collation du camp de Douaira.

Il était sept heures au moins lorsque nous reprîmes le chemin d'Alger, et, par conséquent, il était nuit close, lorsque nous y rentrâmes.

Je couchai cette fois chez M. D., et j'étais tellement exténué, que j'eus à peine la force de lui souhaiter le bonsoir.

Le lendemain dans la matinée, je me rendis chez Albin.

Heureusement, j'avais remarqué sa mai-

son au clair de lune, et je la retrouvai sans peine. La nuit elle n'était pas belle, mais le jour c'était bien pis. Dieu du ciel, quel escalier!

Cependant, je le monte, en tremblant qu'il ne s'enfonce sous moi. La porte est entre-bâillée, ce qui ne me prouve pas encore qu'Albin soit chez lui; mais j'entends dans la chambre une espèce de clapotement analogue au bruit que ferait un pourceau en mangeant. J'entre, et je trouve Makis attablé, et en train d'ingurgiter une sorte de pâtée de riz dont l'aspect me soulève le cœur.

— M. Albin? lui dis-je.

— M. Albin? répète le nègre en se levant d'un air effaré.

— Oui, votre maître, où est-il?

— Où est-il?... lui pas être ici.

— Parbleu! je le vois bien. Quand donc est-il sorti?

— Quand donc est-il sorti? moi pas savoir... lui être parti.

— Parti..... pour quel pays?

— Pour pays à lui.

— Comment! pour la France?

— Moi pas savoir... ah! oui, pour la France... la mère à lui, morte là-bas, et lui parti pour la voir.

— Sa mère est morte! et quand donc?

— Moi pas savoir... lui, pleuré, pleuré, pleuré.

— Ah! sa mère est morte! et c'est hier ou ce matin qu'il s'est embarqué?

— Moi pas savoir.

— Que le ciel te confonde, sauvage, avec

tes pas savoir : ces vilains noirs sont tous les mêmes.

Le nègre piqué de mon emportement, renfonce son bonnet, se rassied, et se remet à se bourrer de pilau avec une ardeur incroyable, d'où je conclus que le chagrin de son maître ne lui ôte pas l'appétit. . . .

. . . .

. . . .

Désespérant d'en apprendre davantage, je sortis et j'allai me promener sur la grève de Mustaphah, où je pus me livrer à mon aise aux tristes réflexions que m'inspirait le départ précipité de mon ami.

Pauvre Albin, pensais-je, pauvre fou qui croyait trouver dans la cynique insouciance d'une vie débauchée un refuge certain con-

tre la douleur ! Le sophisme a beau faire, il ne parvient pas à neutraliser les tendances instinctives d'un cœur affectueux. Au milieu de ses filles de joie Albin vénérait encore l'image sacrée de sa mère. Il la perd, et les larmes coulent malgré lui de ses yeux. Il faudrait ne rien aimer, pour être sûr d'échapper au chagrin, puisque chaque jour peut nous enlever un des objets de nos affections. Ne rien aimer !... Eh ! ce ne serait plus vivre, car la mort n'est, en définitive, que l'extinction totale des affinités de notre âme pour nos semblables et pour les choses qui nous entourent. Mais où donc alors trouver la jouissance, entre cette nécessité de nous attacher aux êtres d'ici-bas, et la crainte perpétuelle d'en être séparés?... le bonheur est un rêve.

J'aperçus dans ce moment deux goëlands posés sur la plage, et qui se becquetaient avec amour.

Ces oiseaux sont-ils heureux? me demandai-je. Hélas! qu'est-ce que peut être le bonheur d'un oiseau? un peu de plaisir, une sensation qui passe et se renouvelle. Tous les hommes ont cela, et tous pourtant ne sont pas heureux. Le vrai bonheur consiste dans la satisfaction des sentiments élevés, la justice, la charité, l'espérance... Il faut donc le chercher dans l'amour de Dieu et du genre humain, et non dans l'amour d'une femme.

En philosophant de la sorte, je m'étais assis sur le rivage, où mon doigt, que ma raison sans doute oubliait de diriger, traçait machinalement sur le sable les six lettres du nom d'*Émilie*.

Singulière distraction! Elle me rappela cette maxime sauvage d'un écrivain célèbre de l'autre hémisphère : « L'homme quand il raisonne n'est pas plus que le chien quand il aboie. »

IV

CINQ ANS APRÈS.

IV

Cinq ans après.

Si le titre de ces mémoires avait besoin d'interprétation, je me hâterais de dire que ce que j'écris n'est point l'histoire de ma vie privée dont le lecteur ne se soucierait guère ; mais seulement l'histoire de mes idées à l'égard du magnétisme.

On verra d'ailleurs dans la suite par quelle mystérieuse filiation les chapitres qui précèdent se rattachent à ces idées.

Le magnétisme comme je le comprends aujourd'hui est l'*absolu* du monde moral, une sorte d'antagoniste du libre arbitre de l'homme, c'est-à-dire la raison dominante et presque fatale de nos destinées.

Je sais combien une semblable proposition doit sembler inintelligible à la plupart de mes lecteurs ; mais la simple exposition des faits que je me propose de raconter, en deviendra bientôt, j'espère, un commentaire clair et plausible.

Qu'il me soit permis, en attendant, de franchir sans transition de longs intervalles de temps et d'espace, afin d'éliminer autant que possible de mon récit toutes les circonstan-

ces étrangères à l'ordre spécial des impressions qui doivent seules en être l'objet.

Malgré mon adhésion aux idées mesmériennes, et en dépit de mes boutades contre le corps médical, j'entends qu'on n'oublie pas que je suis médecin moi-même.

Ce fut le 18 juillet 1837 que j'eus l'honneur d'être admis, par la faculté de Paris, au nombre des prêtres d'Épidaure.

J'avais alors vingt-trois ans.

Je ne suis donc point, comme l'eût dit Frapart, un *magnétiseur de pacotille,* puisque avant d'incriminer la médecine, je l'ai pendant dix ans étudiée avec ferveur.

Que personne au reste ne s'imagine qu'en mentionnant ces menues circonstances je n'ai d'autre but que de parler de moi.

Grâce à Dieu, je fais bon marché de ma ché-

tive individualité; mais encore m'est-il permis de désirer qu'on ne voie pas dans les croyances dont j'ai fait profession, le caprice d'un esprit fantasque, ou l'enthousiasme dévergondé d'un homme qui ne raisonne point.

Non, j'étais né sceptique, et la conviction dont j'ai fait preuve n'était pas l'œuvre du hasard.

J'ai beaucoup lu, beaucoup vu, et surtout beaucoup médité. C'est par la force des événements que j'ai cru au magnétisme, presqu'en dépit de ma raison.

Ma thèse inaugurale qui n'est plus dans le commerce, mais qui y fut, j'ose m'en flatter (il s'en vendit deux exemplaires), ma thèse que ma bonne mère eut la tendresse de lire d'un bout à l'autre, et que mes examinateurs

comblèrent d'éloges pour le *rationalisme* que j'y montrais, ma thèse, dis-je, portait le cachet de mon esprit *douteur*, car elle renfermait la proposition suivante :

« Il y a quelque chose de vrai dans le magnétisme animal; mais il s'en faut que tout soit vrai dans ce qu'on en a dit. Depuis Mesmer, qui n'était qu'un charlatan, jusqu'à nos modernes, parmi lesquels on pourrait compter plus d'un Mesmer, le magnétisme trouva tour à tour des fauteurs fanatiques et des détracteurs exagérés. Mais en fait de science, il est aussi hasardeux de croire sur parole, que de se faire sceptique par passion. Avant de rien admettre ou de rien nier, lorsqu'il s'agit de questions litigieuses, il faut expérimenter, il faut voir. Or c'est probablement ce que n'ont pas fait, ou

ce qu'ont mal fait, ce qui pis est, ceux qui ont tout admis, et ceux qui ont tout nié. De là le *merveilleux ridicule* ou la *futilité* de la plupart des articles Magnétisme de nos recueils encyclopédiques. »

Il m'eût été difficile d'être plus incisif, j'allais dire plus impertinent, car le double reproche que j'adressais aux articles *magnétisme* des dictionnaires de médecine impliquait évidemment deux personnalités : *Le merveilleux ridicule* était le lot de M. Rostan, et l'écrivain futile, il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était M. Bouillaud.

M. le professeur Rostan a peut-être expié plus durement qu'on ne le pense le courage d'émettre un des premiers, des opinions affirmatives sur les faits magnétiques. Que justice lui soit rendue pour sa noble témé-

rité! Quant à M. Bouillaud, nous avons, lui et moi, un vieux compte à régler; cela viendra en temps et lieu, mais, en attendant, j'ajourne à notre rencontre dans la vallée de Josaphat la rétractation du jugement que j'ai porté sur lui.

Enfin, M. le ministre de l'instruction publique a contre-signé mon diplôme. Ce diplôme est dans ma poche, ma trousse et mes lancettes n'attendent plus que des victimes. Gare à vous, mes amis, me voilà médecin de la tête aux pieds.

Médecin! qui le dirait à me voir? je ressemble à s'y tromper à un élève de rhétorique.

Oh! la robe, le bonnet, la perruque d'autrefois! malheureux, qu'en avez-vous fait? Ces insignes étaient-ils donc les seuls ridicu-

les que vous reprochât Molière? Ceux-là du moins vous étaient utiles, tandis que ceux que vous avez gardés, sont sans profit pour vous, funestes à vos semblables.

Un docteur de vingt-trois ans! Que voulez-vous qu'il devienne avec ses cheveux sans poudre et son menton sans barbe? qu'il aille planter sa tente dans son pays natal? Eh! ses compatriotes qui le croient encore au collége, parce qu'ils l'ont vu naguère sur le bras de sa nourrice, n'auront garde, avec raison, de lui confier leur vie. Ah! s'il pouvait se vieillir! Mais non, il faut attendre; attendre que ses cheveux grisonnent et que les rides de son front marquent son expérience. Et s'il meurt d'ici là de dépit et de misère?... oh! la robe, rendez-lui la robe, la longue canne et la perruque..... la perruque au moins, qui

donnait tout d'un coup l'âge, le talent, l'expérience, et le prix qu'on y attache.

Je proteste qu'à cet égard, je parle sérieusement : moins les choses ont de valeur réelle, et plus il importe de leur donner une valeur apparente. La profession de médecin avait donc besoin d'un symbole.

Ainsi, je le soutiens avec la plus entière conviction, c'est en abjurant ses vieux insignes, que le corps médical a provoqué l'état de souffrance auquel il cherche en vain un remède, et l'affligeante détresse qu'il ne parvient pas même à cacher.

Je sais bien, qu'à défaut de l'ancien costume magistral, le néophyte, en débutant, y supplée par une tenue sérieuse et les grands airs du métier. Il adopte la cravate blanche,

le ton sentencieux, et des lunettes au risque de se rendre myope.

Mais en dépit de tous ses efforts, les malades ne viennent pas vtie, et si, pour acquitter le prix de ses *inscriptions*, de ses examens, de sa thèse, etc., etc., il a consommé jusqu'au dernier sou le produit de l'enclos paternel qu'il s'est vu forcé de vendre, oh ! je le plains de toute mon âme.

Mais pourquoi ces doléances sur le sort des médecins? Hélas ! c'est qu'en cherchant à rassembler au fond du temps et de mes souvenirs tous les éléments de ma destinée, je tremble d'apercevoir dans les misères que je viens de décrire, une des causes lointaines de la déviation qu'elle a subie.

Sans doute je ne fus jamais réduit aux dures nécessités dont je parlais tout à l'heure.

Sans être riche, je pouvais attendre. Mais l'ennui est presque aussi dur à supporter que la misère, et, en province, l'ennui me gagna.

Donc, un beau jour, je vendis à perte mon cheval et ma voiture; j'en mis l'argent dans ma malle entre deux douzaines de chemises, et je repris le chemin de Paris.

Combien j'étais loin de prévoir les tribulations qui m'y attendaient!

Pendant les deux années de mon séjour en province, je m'étais livré à des études spéciales sur plusieurs points de pathologie, et notamment sur les causes et la nature essentielle de la *Goutte,* maladie très-commune en Franche Comté, où abondent le bon vin, la bonne chère et les gourmands. Dès les premiers temps de mon installation à Paris, je

publiai ces recherches dans une brochure qui eut quelque succès.

Les journaux de médecine rendirent compte avec éloge de cet opuscule qui me valut quelques malades, et je me trouvai, sans y avoir beaucoup songé, médecin *spécialiste*.

Encouragé par ce début, je dirigeai tous mes efforts vers le traitement de la *Goutte,* et, l'année suivante, je publiai dans le journal *l'Esculape* un exposé sommaire des procédés thérapeutiques que j'employais avec succès.

Je le déclare franchement, naïvement, je crois avoir découvert le meilleur moyen qui existe pour guérir la goutte.

J'ai fait à dix malades seulement l'application de ce moyen ; sur les dix, trois étaient

perclus des jambes depuis plusieurs années ; tous ont recouvré une santé parfaite.

Assurément, entre les mains d'un homme habile, cette découverte eût été une mine d'or : je n'en tirai pas un écu.

Comment se fait-il qu'il ne se soit pas trouvé quelqu'industriel pour ramasser mon secret, se l'approprier, et l'exploiter ? Je le confiais pourtant à qui voulait l'entendre.

Dans ma brochure sur la goutte, j'avais annoncé au public un traité des *Affections rhumatismales*, ouvrage considérable pour lequel j'ai recueilli plusieurs liasses de notes et d'observations dont il est à peu près certain aujourd'hui que je ne ferai aucun usage. Mais au commencement de 1839, je fondais sur cet ouvrage toute ma réputation à venir, et j'y travaillais avec ardeur.

Je me proposais surtout d'y battre en brèche la méthode dite *jugulante ;* méthode barbare qui consiste à laisser les malades exsangues et en tue dix pour en guérir un. J'aurais démontré jusqu'à l'évidence, que loin d'être nouvelle, cette méthode expéditive dont deux de nos célébrités contemporaines se disputent l'invention, était tout simplement celle du fameux Hecquet, si plaisamment raillé par Lesage dans le personnage de *Sansgrado.*

Ce fut l'attrait inopiné que m'offrit l'étude du magnétisme qui bouleversa tous mes projets.

O magnétisme! magnétisme maudit!... Mais était-il donc écrit, Jacques Albin, que tu serais le pilote malencontreux qui briserait ma barque sur cet écueil où je m'écriai

follement comme Ajax : J'aborderai malgré les dieux !

On verra d'ailleurs prochainement comment dans le fait lui-même de ma nouvelle rencontre avec mon ami, ma raison fut presque forcée de reconnaître une première preuve de l'existence du magnétisme.

V

LE BARON DE GOURSAC.

V

Le baron de Goursac.

Un jour du mois de septembre 1839 (je n'oserais mieux préciser la date) M. Silvestre, Pinheiro-Ferreira, ancien ministre de Portugal, feu le docteur Frapart, mesdames Lourd..., madame la comtesse de K... et mademoiselle Adolphine de K..., sa fille, enfin

M. de Beaur..., ex-journaliste, et Edouard Le Carpentier, mon bon ami, s'étaient, sur mon invitation de la veille, réunis chez moi, rue Sainte-Marguerite, à l'effet d'y être témoins d'expériences magnétiques.

Quelles devaient être ces expériences? Je l'ignorais complétement.

Mais par quelle fantaisie, ou plutôt, par quelle combinaison de circonstances allais-je de nouveau me trouver en présence de ce magnétisme, dont jusqu'alors je n'avais saisi que le côté ridicule et dont j'aurais eu tant de plaisir à me moquer toute ma vie?

Le hasard est un mot malheureux inventé par la paresse en négation de tous systèmes : le hasard n'explique rien. Ce n'est donc pas lui qui m'a conduit, comme d'autres l'auraient dit à ma place, aux croyances scien-

tifiques que j'ai professées jusqu'à présent.

Le hasard! un effet sans cause ou une cause sans effet!... Non, non, je n'y croirai jamais, et, jusqu'à preuve du contraire, je demeurerai convaincu :

Ou bien, que nos destinées sont écrites à l'avance, comme le pensent les Turcs, dans les registres des décrets célestes;

Ou bien, ce qui est encore plus probable, qu'elles sont confiées à ces démons dont parle Tertullien dans l'*Apologétique*.

Or, ce fut assurément un de ces démons (le moins avisé et le moins méchant de tous, il est vrai, car je veux être juste même envers les démons), qui me fit faire la connaissance de M. le baron Jules de Goursac.

M. le baron de Goursac était un des

dix malades que j'avais guéris de la goutte.

C'était un homme de cinquante à cinquante-deux ans, bien qu'il n'en avouât que quarante-cinq, gros, court, alerte, gesticulant comme un Marseillais, quoiqu'il fût Bourguignon, marchant vite, la tête haute, l'air affairé, et parlant plus vite encore qu'il ne marchait.

Il avait le front fuyant, les sourcils touffus, les yeux ronds et perçants, la peau du visage marquée de la petite vérole.

M. de Goursac se mettait avec prétention : je ne me souviens pas de l'avoir vu, même dans son lit, sans brillants à ses doigts et sans jabot à sa chemise. Enfin, il se rasait ponctuellement tous les matins : judicieuse précaution sans laquelle la couleur équivoque de sa barbe grisonnante eût bi-

zarrement contrasté avec le noir encore plus équivoque de ses cheveux.

M. de Goursac, bien qu'il se piquât d'une certaine érudition, n'était pas un homme universel : je ne lui ai jamais connu que deux sujets de conversation : la goutte et le magnétisme.

Mais s'il parlait de l'une avec horreur, il parlait de l'autre avec amour.

Le magnétisme le passionnait au delà de toute expression.

Lorsqu'une fois il entamait ce chapitre, sa tête se montait; il parlait, raisonnait, déraisonnait, et criait, à inquiéter ses interlocuteurs sur l'intégrité de son bon sens.

Et notez qu'en pareil cas, il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de se taire et de l'écouter; car il fallait si peu songer

à l'interrompre, que si tout en pérorant il venait à se moucher, il vous faisait signe de la main gauche de ne pas prendre la parole.

Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter, que M. le baron de Goursac rachetait par des qualités précieuses une bonne partie de ses ridicules.

C'était au fond, un homme de cœur, affectueux et serviable, dupe, j'en ai eu des preuves, d'une foule d'aventuriers qui exploitaient sa crédulité ; mais nuit et jour prêt à voler au secours des malheureux.

M. de Goursac n'est plus : il est mort en 1843, dans un petit château qu'il possédait près de Joigny.

Que l'éternité lui soit légère !

D'après ce que je viens d'écrire de son ca-

ractère, de ses habitudes et de la nature de mes relations avec lui, il me serait superflu d'expliquer comment il en vint à s'ouvrir à moi sur ses convictions favorites et à entreprendre de me les faire partager.

— Vous serez des nôtres, me disait-il un jour, vous serez des nôtres, je vous le certifie, et c'est moi qui me charge de vous convaincre. Ah! docteur, si vous saviez quel sujet sublime que le magnétisme, quand on le comprend comme je le comprends! Mais pour le pratiquer, il faut de la charité, il faut l'amour du prochain. Et volià justement pourquoi MM. les médecins, qui ne connaissent guères d'autre prochain que celui qu'ils rançonnent.....

— Ah! baron, vous êtes ingrat!

— Non, docteur, je vous excepte, et vous le savez bien.

Puis, changeant de ton tout-à-coup, c'est-à-dire, baissant le verbe en haussant le diapason de manière à parler presque en voix de tête :

— Comprenez-vous que depuis un an j'aie fait vingt somnambules? Oui, docteur, vingt somnambules!... Ah! c'est que la nature m'a doué d'un fluide!... Tenez, touchez ma main. C'est le feu, c'est la flamme... Vous le sentez, n'est-ce pas?

— Je sens qu'en effet vous avez chaud aux doigts; mais dites-moi, sans parabole, qu'est-ce, selon vous, que le fluide?

— Le fluide, docteur!.. c'est la force, c'est la vie, c'est l'âme, c'est le souffle du créateur, c'est Dieu lui-même, c'est tout!

Et M. de Goursac en débitant ces folies d'un ton d'énergumène se donnait une action qui finissait par injecter de sang ses petits yeux gris, au point de les faire rougir comme ceux d'un Albinos.

Il se calma pourtant et reprit presque naturellement :

— Écoutez, cher docteur, puisque grâce à vos bons soins je puis maintenant me servir de mes deux jambes, je veux vous faire avant trois jours ma visite de remercîment.

— Vous serez le bienvenu, cher baron.

— Vous êtes trop aimable pour que j'en doute; mais afin d'avoir encore plus de droit au bon accueil que vous voulez bien me promettre... ce n'est pas seul que j'irai chez vous. — Ah! voyez-vous, j'y tiens : un homme comme vous doit connaître le ma-

gnétisme. — Or, puisque j'ai à ma discrétion la dernière somnambule que j'ai faite... une perle sous certains rapports, oui, docteur, une perle, il faut que vous la voyiez à l'œuvre.

— Oh ! alors, monsieur le baron, permettez que, de mon côté, je ne sois pas seul pour vous recevoir.

— Comment donc ! ayez chez vous, si bon vous semble, toutes les Académies. Plus on est de fous plus on rit, comme dit la chanson, et ni le magnétisme, ni moi, Dieu merci ! nous ne craignons les témoins. Après demain, à trois heures précises, docteur, vous verrez qui nous sommes. Mais je fixe l'heure et le jour, sans vous demander s'ils vous conviennent ?...

— Ils me conviennent à merveille, baron, et j'en prends note.

— Au revoir donc, docteur.

— Un mot, encore, je vous prie.

Et M. de Goursac se rapprochant de moi, je lui dis, très-bas pour ne pas le compromettre :

— Comment se fait-il, cher baron, que le magnétisme étant, pour toutes les maladies, un moyen curatif si efficace, vous ayez eu besoin, malgré vos vingt somnambules, de recourir à moi pour votre goutte ?

— Après demain, docteur, après demain, fit M. de Goursac, en répondant indirectement (très-indirectement) à ma question et d'un ton mystérieux qui peut-être signifiait : jusqu'à ce que vous ayez vu, inutile de discuter.

Parmi les personnes conviées à la séance dont M. le baron de Goursac devait être le

héros, plusieurs croyaient fermement au magnétisme, c'étaient Frapart et mesdames Lourd...; d'autres y croyaient à demi, c'étaient M. Pinhero et mesdames de K...; Le Carpentier et moi nous n'y croyions pas encore, enfin, M. de Beaur... se refusait obstinément et *quand même* à y croire, ce qui de sa part était logique, attendu qu'en sa qualité de journaliste il n'avait jamais cru à rien.

Quoi qu'il en soit, cet aréopage n'avait rien, comme l'on voit, de trop hostile aux prodiges dont M. de Goursac devait nous régaler, puisque, en tout état de cause, ce dernier était à peu près sûr à l'avance de la majorité des suffrages.

Mais il s'en fallut peu qu'il ne s'aliénât une partie des bonnes dispositions où nous

étions généralement à son égard, en ayant le tort de se faire attendre.

Malgré sa promesse formelle d'être chez moi à trois heures précises, à trois heures vingt minutes il n'était pas venu encore.

Aussi Frapart dont l'exactitude aurait mérité de devenir proverbiale, avait-il déjà tiré trois fois de son gousset, la grosse montre d'argent sur laquelle se réglaient si bien tous les actes de notre ami qu'en s'arrêtant cette montre eût infailliblement causé une perturbation dans sa vie.

A la première fois, il avait fait la grimace ; à la seconde il avait grommelé quelques mots inintelligibles; mais à la troisième, il se leva et dit tout haut, sans miséricorde :

— Votre M. Goursac (Frapart ne comprenait pas le sens de la particule *de* devant

les noms propres), votre M. Goursac est un homme sans parole. Libre à lui de gaspiller son temps, mais que diable! le nôtre est précieux.

A peine l'austère homœopathe avait-il achevé sa phrase que des pas précipités dans l'antichambre succédèrent au bruit de la sonnette, et qu'on annonça à la plus grande satisfaction de tous:

Monsieur le baron de Goursac et mademoiselle Stéphanie Dauruc.

M. de Goursac était radieux. Son habit noir semblait sortir à l'instant même de l'atelier de Staub. Sa cravate, son jabot et ses manchettes étaient aussi empesés que l'esprit de M. Dubois (d'Amiens).

Mais nous avons fait connaître le magnétiseur, essayons de décrire la somnambule.

Mademoiselle Stéphanie Dauruc, la *perle*, dont M. de Goursac m'avait parlé l'avant-veille, justifiait assez mal au premier abord, cette métaphorique qualification.

C'était une grande fille de vingt-sept à vingt-huit ans, sèche, plate, jaune, grimaçante et guindée.

Sa mise concordait à merveille avec sa physionomie.

Une robe de *florence*, d'un noir douteux, flasque, passée, éraillée, témoignait par son ampleur exagérée qu'elle n'avait point été coupée sur sa taille, mais s'harmoniait passablement avec son écharpe de flanelle unie et son chapeau de castor, prétentieusement orné d'une couronne de glands de chêne. Enfin, des bottines de coutil gris et des gants de filet, que la rigueur précoce de la

saison semblait accuser d'anachronisme, complétaient la toilette de notre pythonisse.

Il faut convenir que si, pour l'instant, nous étions presque en droit de voir en cette fille une incarnation vivante du magnétisme, M. de Goursac compromettait sa cause en nous le montrant si délabré.

Pour mon compte je sentis vaguement que, bien qu'il n'y eût aucun rapport entre la garde-robe de mademoiselle Dauruc et sa lucidité, ce que nous voyions de celle-là, nous rendait presque malgré nous plus exigeants sur ce que nous allions voir de l'autre.

Quant à M. de Goursac, il était trop au-dessus de ces mesquines impressions, pour avoir songé à en tenir compte.

Il entre d'un air fier et délibéré, s'avançant de mon côté pour me prendre les deux mains, jetant de droite et de gauche des bordées de politesse, s'inclinant très-bas devant les dames et s'excusant humblement auprès de tous du retard involontaire qu'a subi sa présence.

— Mesdames et messieurs, dit-il, puisque j'ai eu bien malgré moi le malheur de me faire attendre, ne perdons plus une seconde. Je vous en prie, docteur, un fauteuil pour mademoiselle.

Tout le monde se levant à la fois, pour répondre à cette invitation qui ne concernait que moi seul, il en résulte un moment de tumulte pendant lequel mademoiselle Stéphanie se débarrasse de son chapeau et de son écharpe, puis vient s'asseoir avec la rai-

deur d'une poupée à ressorts dans le grand fauteuil qu'on lui a fait rouler au milieu du salon.

Aussitôt le calme se rétablit.

M. de Goursac, le jarret tendu, le torse raide, le regard fixe, la tête un peu penchée à gauche, exhale par tous les pores le prophète inspiré : vous diriez de lui, suivant le degré d'imagination dont vous a doué la nature, ou Josué ordonnant au soleil de suspendre son cours, ou notre brave Marcillet endormant Alexis.

Le fluide incomparable qui s'échappe de ses prunelles, sans précisément *incendier* personne, paraît néanmoins provoquer dans le système nerveux, sans doute très-impressionnable, de mademoiselle Stéphanie, des phénomènes fort insolites.

Elle s'étire, bâille, se tord les bras, tremble comme une quakeresse.

Je remarque particulièrement que ses mâchoires, agitées d'une sorte de *trismus*, moins gracieux que surprenant, s'entrechoquent avec une rapidité que, faute d'habitude peut-être, je n'ai jamais pu atteindre.

Enfin, après deux ou trois soubresauts violents mais peu probants, car rien au monde ne serait plus facile que de les imiter, elle demeure sans mouvement et M. de Goursac la déclare endormie.

Cela dit, M. le baron, qui semble plein de réminiscences héroïques, se croise les mains derrière le dos à la façon de Bonaparte, et reste ainsi comme absorbé dans une profonde méditation.

Habitué comme je le suis, à sa phraséolo-

gie redondante et prolixe, je tremble qu'il ne se croie dans l'obligation de faire précéder ses expériences d'une improvisation sur *l'état actuel de la science*. Aussi, le chasseur des Alpes, menacé d'une avalanche, n'apporte-t-il pas plus de précaution dans sa démarche pour ne pas ébranler le sol, que je n'en mis en abordant notre pensif magnétiseur de cette phrase méticuleuse :

— Monsieur le baron, ces dames sont impatientes de voir...

— Mesdames et messieurs, s'écrie M. de Goursac sans me répondre, et, en prenant (ce qui ne justifie que trop mes appréhensions) la pose oratoire du caporal Trim lisant le sermon de Falstaff, mesdames et messieurs, le phénomène dont vous allez être témoins est un des plus curieux, des

plus rares, et en même temps, des plus péremptoires qu'il soit possible d'observer. Il ne s'agit ici, ni de la catalepsie, ni de la raideur tétanique, ni de l'insensibilité, ni de la vision à travers les corps opaques, ni de la vue à distance, ni de l'extase...

— Eh ! juste ciel ! pensais-je, si ce diable d'homme s'est fait un devoir d'énumérer toutes les choses dont il ne s'agit pas, nous ne sommes pas près d'en être quittes !

Heureusement M. de Goursac, cessant enfin de procéder par exclusion, continua en ces termes :

— Toutes ces merveilles, assurément sont du plus haut intérêt ; mais enfin vous aurez cent fois, mille fois l'occasion de les constater, tandis que le praticien rencontre à peine une ou deux fois dans le cours d'une longue

carrière, la prodigieuse anomalie que nous allons avoir l'honneur d'offrir à votre observation : cette intéressante jeune fille, dans l'état où vous la voyez, ENTEND PAR L'ÉPIGASTRE.

— Ah ! une transposition de sens... dit négligemment, madame Lourd., en femme depuis longtemps accoutumée à de pareils prodiges.

— Je n'avais jamais entendu parler, fait très-bas M. de Beaur. à M. Pinheiro, de cette poussée d'oreilles au ventre.

Quant au docteur Frapart, dont j'observe la physionomie, il ouvre à la fois une grande bouche et de grands yeux effarés, puis, passant deux ou trois fois ses mains dans ses cheveux gris ébouriffés, il tire un calepin de sa poche, et, croisant ses jambes de manière à se faire une table de son genou gauche, il

se dispose à écrire religieusement ce qui va se passer.

L'induction naturelle que je tire de cette pantomime est que le phénomène annoncé par M. de Goursac est digne de toute mon attention.

M. de Goursac continue :

— Ce qu'il y a peut-être, mesdames et messieurs, de plus surprenant dans cette anomalie, est qu'elle se produit à ma volonte, c'est-à-dire suivant qu'il me plaît de concentrer mon fluide à l'épigastre du sujet, ou de le reporter à sa tête.

— Dans ce dernier cas, dit M. de Beaur., votre sujet entend sans doute au moyen de ses oreilles, tandis que dans le cas contraire?...

Le sourire narquois de M. de Beaur. compléte pour moi sa pensée, si peu com-

prise du magnétiseur, que celui-ci s'abstient de répondre autrement que par un signe de tête affirmatif.

M. de Beaur. venait de concevoir contre la prétendue audition épigastrique, une invincible objection.

En effet il s'était dit, et je me disais après lui : comment serait-il possible de démontrer que cette fille entend par l'épigastre et n'entend que par l'épigastre? Si, encore, il ne s'agissait, comme chez l'extatique de Pététin, que d'un phénomène de vision par l'estomac, quelqu'incroyable, quelqu'impossible que fût ce phénomène, il y aurait pourtant moyen de nous obliger à y croire. Car enfin, si cette *intéressante* jeune fille, comme dit M. de Goursac, lisait dans un livre fermé que je lui appliquerais moi-même sur les

fausses côtes, force me serait bien de convenir qu'elle y voit par cette région. Mais dans le cas présent, le plus crédule des mortels, à moins qu'il ne soit absolument inepte, aurait toujours le droit de se demander si la somnambule n'entend pas avec ses oreilles ce qu'on lui dit à l'épigastre... Diable! ça commence mal.

Parlez-moi des gens convaincus!

La démonstration du phénomène suspect dont il s'agit est aussi simple pour notre magnétiseur, que deux et deux font quatre.

Le voilà donc qui concentre imperturbablement son fluide à l'estomac de la fille Dauruc, qui apparemment croit de son devoir de témoigner par de nouvelles grimaces qu'elle est sensible à cette opération.

— Quel ignoble facies a l'intéressante

jeune fille! me dit Édouard en s'approchant de moi.

— Parlez donc plus bas, imprudent!

— Oh! je suis si loin de son ventre!...

— Et les oreilles du Baron?

— Le fait est qu'elles sont de taille! mais il est tout à son affaire. Ne lui demanderez-vous pas dans quel bouge il va pêcher ses somnambules?... c'est à dégoûter du magnétisme.

L'opération étant achevée, M. de Goursac nous dit:

— Ainsi que vous le comprendrez sans peine, messieurs, et vous aussi mesdames, la solution de notre problème se réduit à deux points, en d'autres termes à prouver deux choses: La première que cette jeune personne n'entend plus par les oreilles; la

seconde qu'elle entend par la région épigastrique. Or, abordons le premier point : — M'entendez-vous, Stéphanie? dit-il d'une voix assez forte, à l'oreille de la prétendue dormeuse. — Si vous m'entendez, Stéphanie, je vous ordonne de me répondre.

Et Stéphanie ne répond pas.

— Vous le voyez, messieurs, dit alors M. de Goursac en se tournant de côté et d'autre d'un air très-content de lui, l'audition par les oreilles n'existe plus chez cette fille.

— C'est vrai! disent les dames (mesdames de K... avec un étonnement irréfléchi, mesdames Lourd... sans le moindre étonnement).

— C'est incontestable, fait M. de Beaur., en haussant les épaules dès qu'il est sûr de n'être pas vu du magnétiseur.

— C'est évident, évident, de la dernière évidence, ajoute Le Carpentier, en accompagnant ses paroles d'un de ses fins sourires dans le secret desquels je suis seul; sourires si gracieux qu'il faut en avoir étudié l'expression pour en découvrir la malice.

M. Pinheiro Feireira, vieillard aimable et d'une bienveillance extrême, hoche imperceptiblement la tête en signe de doute.

Mais quant à Frapart..... Oh! Frapart était superbe en pareilles circonstances! Ses deux lèvres s'allongent, ses deux yeux s'arrondissent, il bondit sur sa chaise; puis, remettant avec humeur son calepin dans sa poche, il affecte de témoigner par son geste et par sa pose, qu'il se soucie peu désormais du procès-verbal d'une pareille séance.

Bien plus : comme il s'aperçoit que je me dispose à faire à M. de Goursac quelques objections qu'il devine, il m'interpelle énergiquement par mon nom en me faisant signe de m'abstenir. Comme j'ignore ses raisons, je cède à son désir, de telle sorte que notre cher baron se croyant sûr d'une approbation unanime, poursuit intrépidement le cours de sa démonstration.

—Ainsi, messieurs, dit-il, nous voilà bien fixés sur la première partie de l'expérience, passons de suite à la seconde et la question sera résolue; car, enfin, messieurs, l'on a beau dire, les faits sont des faits, c'est-à-dire des arguments sans réplique, et contre lesquels l'incrédulité et la mauvaise foi se morfondront toujours.

Après ce beau mouvement oratoire, M. le

baron de Goursac, se rapprochant de sa somnambule, s'agenouille à ses pieds sur le tapis, puis, se faisant de ses deux mains une sorte de porte-voix, il lui dit au creux de l'estomac, en baissant un peu le ton, mais assez haut néanmoins pour que tout le monde puisse l'entendre :

— M'entendez-vous, Stéphanie?

— Comment, monsieur? fait la drôlesse en affectant de tressaillir.

— Je vous demande, Stéphanie, si vous m'entendez?

— Certainement, monsieur, que je vous entends.

— Et comment m'entendez-vous?

— Avec mon estomac.

— Eh bien, messieurs?... Eh bien, mesdames?...

— C'est merveilleux ! s'écrient les dames !

— Oh ! merveilleux ! répète M. de Beaur., en riant de son plus gros rire.

— Avec quel aplomb ment cette canaille-là ! me dit Le Carpentier, à l'oreille.

Puis s'approchant de M. de Goursac avec un naturel parfait :

— Comment se fait-il, monsieur le baron, que vous ne sollicitiez pas des corps savants, un examen officiel d'un pareil sujet ?

— Ah ! monsieur, les académies !...

— Oui, sont hostiles au magnétisme.

— Vous ne vous imaginez pas jusqu'où vont leurs préventions !

— A la bonne heure... mais vous avez là de quoi les confondre, n'est-ce pas, Frapart ? n'est-ce pas, Messieurs ?

Et mon malicieux ami, pour s'aider à

conserver son sérieux, aspirait indéfiniment une prise de tabac de Virginie.

— Non, non, non, fit avec feu M. de Goursac, les académies sont injustes de parti pris, et rien ne pourrait les convaincre. Elles se montrent d'ailleurs à l'égard du magnétisme ce qu'elles se sont montrées à l'égard de toutes les grandes découvertes. Voyez Harvey, voyez Jenner, voyez Fulton, voyez Gall et tant d'autres... Les académies me traiteraient comme elles ont traité ces grands hommes; mais continuons, messieurs.

Et M. de Goursac intérieurement consolé par le souvenir de tant de génies incompris et persécutés, se remet impassiblement à magnétiser mademoiselle Stéphanie, autour de laquelle se pressent les dames, tandis que Frapart, les yeux hagards et le visage rouge

d'indignation, me fait signe de venir le joindre dans l'embrasure de la croisée où il s'est établi.

— Qui est cet homme-là? me fait-il brusquement, dès que je suis à portée de l'entendre.

— Eh ! lequel ?

— Ce magnétiseur.

— M. le baron de Goursac ; voilà, si je compte bien, mon cher Frapart, la cinquième fois que je vous le dis.

— Eh! vous ne m'entendez pas, que fait-il?

— Des miracles, vous le voyez bien.

— Oui, de beaux miracles, en vérité! et je lui en fais mon compliment. Mais quelle est sa profession?

— Magnétiseur.

— Bah !

— Je ne lui en connais pas d'autre.

— Eh bien, mon cher, tenez-vous pour dit (et Frapart me parlait avec cette accentuation énergique et cette mimique expressive que n'ont pu oublier ceux qui l'ont connu), tenez-vous pour dit que votre baron de Goursac est un fou et sa somnambule une coquine.

— Vraiment! fais-je en souriant et sans parvenir à jouer la surprise!

— Oui, oui, et tenez-vous encore pour dit que ce sont de pareils saltimbanques qui gâtent la cause du magnétisme.

— Eh! docteur, dit Le Carpentier qui venait de s'approcher, et qui avait entendu les derniers mots sortis de la bouche de Frapart, comme vous traitez vos confrères!

— Mes confrères! mes confrères! moi le

confrère de ces gens-là !... ah ! morbleu ! je leur apprendrai à vivre. Adieu, Messieurs, adieu.

— Quoi ! déjà?... vous nous quittez?

— Eh ! que voulez-vous que je fasse ici ?

— Ah ! çà, mais dites donc, Frapart, fait Le Carpentier, vous tranchez avec nous de l'académicien ?

— Non, ma foi, pas si bête !

— Alors, restez.

— Avec ces gens-là?... C'est plus fort que moi : ils me portent sur les nerfs. Croyez-moi, mon ami, ne les recevez plus chez vous, car ils vous compromettraient.

Et, cette recommandation faite, le bon Frapart s'esquiva, sans que personne remarquât son départ, tant pour le moment M. de

Goursac et sa somnambule captivaient l'attention.

C'est qu'en effet, si les expériences étaient attrayantes pour les personnes qui avaient la naïveté d'y croire, le magnétiseur était par lui-même très-divertissant pour celles qui n'y croyaient pas.

Véritable Don Quichotte de la foi magnétique, M. de Goursac avait juste assez d'esprit pour faire des extravagances, et juste assez de candeur pour ne pas s'en apercevoir. Sa vanité même (car il en avait), n'était, comme celle du héros de La Manche, qu'un effet de sa conviction.

Mais, lorsqu'il eut enfin savouré suffisamment cette ambroisie des éloges que chacun de nous se faisait un devoir ou un amusement de lui offrir à tour de rôle, il nous annonça

qu'il allait rendre définitivement ses oreilles à mademoiselle Stéphanie Dauruc, et terminer la séance par quelques *appréciations phrénologiques,* genre d'expériences dans lequel, nous assura-t-il, excellait la somnambule.

— Mesdames et messieurs, ajouta-t-il en restant fidèle à cette inversion galante de la formule usitée par les marchands d'orviétan, mesdames et messieurs, voici en quoi consistent les expériences sur lesquelles j'ai l'honneur d'appeler votre attention :

En touchant légèrement la tête des personnes qui voudront bien se soumettre à cette épreuve, la somnambule définira instantanément leur caractère, ou tout au moins signalera leurs facultés les plus saillantes.

— Cette demoiselle, demanda timidement

M. Pinheiro, a-t-elle fait une étude particulière de la phrénologie ?

— Nullement, monsieur, répondit M. de Goursac, et c'est en cela justement que le fait est merveilleux.

— Excepté la grammaire, fit dogmatiquement Le Carpentier, les somnambules savent tout, sans avoir rien appris.

Quant à moi, j'avoue que nonobstant l'explication de M. de Goursac, je ne comprenais pas très-bien quel rapport il y avait entre la phrénologie et la *lucidité* des somnambules, et comment il était indispensable à mademoiselle Stéphanie Dauruc d'être douée de seconde vue pour se livrer à un examen que le plus modeste des disciples de Gall n'eût point hésité à faire les yeux bandés.

Aussi bien, sans la crainte de provoquer une discussion fastidieuse pour les dames, et certainement oiseuse pour tout le monde, me serais-je hasardé à soumettre le plus humblement possible, cette réflexion à M. de Goursac.

Mais, en vérité, j'aurais eu grand tort de troubler par des objections intempestives, l'intermède divertissant que nous réservait la phrénologie.

Mademoiselle Dauruc s'y surpassa : elle fut admirable d'effronterie.

Allongeant imperturbablement ses longs vilains doigts osseux sur le crâne de chacun de nous, elle trouvait à l'un la *bosse* de la gaieté, à l'autre celle de la tristesse, à M. Pinheiro, celle de la musique, à mademoiselle de K., celle de l'amour filial, à madame de K.,

celle de l'amour maternel, à Le Carpentier, celle du calcul (dont il ne fait guère usage), à tout le monde enfin, rendons-lui cette justice, des qualités sans défauts.

Cependant, comme au bout d'une demi-heure, notre *diseuse de bonne-aventure*, en dépit de ses compliments et de sa sagacité, finissait par devenir d'une insipide monotonie, M. de Goursac la réveilla.

— Mon Dieu ! que cette fille est bête ! dit confidentiellement M. de Beaur. à Le Carpentier.

— Que voulez-vous? répondit mon ami avec son inimitable bonhomie, on assure que les somnambules n'ont que l'esprit de leur magnétiseur...

Un incident imprévu et qui devait mettre le comble au triomphe de M. de Goursac,

devait bientôt en même temps démentir cet adage; mais cet incident a trop d'importance pour ne pas faire exclusivement le sujet d'un chapitre.

VI

LA XXIe SOMNAMBULE

DE M. LE BARON DE GOURSAC.

VI

La vingt et unième somnambule de M. le baron de Goursac.

Il faut convenir que si pendant longtemps, le magnétisme ne fut pour moi qu'une ridicule jonglerie, ce fut un peu la faute des magnétiseurs qui entreprirent de me l'enseigner. Comment en effet aurais-je pu prendre au sérieux des scènes bouffonnes,

telles que celles que j'ai décrites dans le chapitre précédent ?

Il est vrai que la justice m'imposait l'obligation de ne regarder tout au plus cette dernière que comme un fait négatif, c'est-à-dire ne prouvant ni pour ni contre, puisqu'enfin cette scène avait révolté Frapart lui-même, dont je connaissais pourtant les convictions affirmatives.

Mais l'autorité de Frapart suffisait-elle pour me faire croire à des phénomènes dont je n'avais pas été témoin, et qui me semblaient impossibles?

D'un côté, n'étant pas encore avec Frapart dans les termes de l'intimité qui nous unit dans la suite, je ne le connaissais pas assez pour apprécier au juste la valeur de son témoignage. D'autre part, s'il était déjà

pour moi un homme d'intelligence, il me semblait par-dessus tout homme d'imagination, si bien, que, sans suspecter sa probité scientifique, j'étais en droit d'appréhender qu'à l'égard du magnétisme, il ne se fût laissé tromper.

Son goût ardent pour les nouveautés me confirmait dans cette hypothèse.

Frapart dont le front, comme le disait un journal, portait sans fléchir la triple couronne d'homœopathe, de phrénologiste et de magnétiseur, Frapart joignait-il bien à cette rigoureuse puissance de déduction que je lui voyais montrer quelquefois, cette impassibilité d'esprit que réclame l'observation des faits nouveaux, et surtout cette sage défiance qui nous prémunit contre les fourberies?...

Chose étrange ! La franchise presque sauvage de mon ami, cette loyauté méticuleuse qu'il poussait jusqu'à la candeur, cette sainte horreur, enfin, qu'il professait pour le mensonge, étaient autant de raisons qui, dans mon jugement, diminuaient le poids du sien.

Plus les hommes sont honnêtes, me disais-je, et plus ils sont faciles à tromper. Or, Frapart, chez qui presque rien jusqu'alors ne m'avait révélé ces précieuses qualités d'esprit dont l'inflexible logicien fit preuve, deux ans après, dans ses *Lettres sur le somnambulisme*, Frapart n'était encore à mes yeux que l'honnête homme par excellence.

Quant à mes autres amis, ils partageaient mes doutes, que *l'audition épigastrique* de mademoiselle Dauruc, n'était guère plus que

ses *appréciations phrénologiques* de nature à dissiper.

Assurément, en bonne logique, et lorsqu'il s'agit seulement d'une question de possibilité, les faits négatifs ne prouvent rien contre les faits positifs; mais en dépit du raisonnement, ils inspirent la défiance, et quelquefois de telles préventions, qu'en présence même de l'évidence, nous craignons encore d'être trompés.

Voilà, je n'en saurais douter, la véritable raison de l'incrédulité presque générale qui accueille encore le magnétisme, malgré les faits irréfragables qu'il produit journellement.

Pour les hommes prévenus, c'est-à-dire ayant à tort ou à raison la conscience d'avoir été dupes, il n'y a plus de faits positifs, de

même que pour les enthousiastes, il n'y a pas de faits négatifs.

Ceci me ramène presque involontairement à M. le baron de Goursac qui, dans sa vie magnétique, on le croira sans peine, dut rencontrer bien rarement une occasion de douter ; car sans être précisément fou, sans être même précisément sot, il poussait, comme on l'a vu, l'enthousiasme jusqu'au délire.

Mais, respect aux morts! M. de Goursac n'est plus.

Oh ! que devint, cher baron, à votre heure dernière, ce fluide incomparable qui, disiez-vous, était votre âme ? Le magnétisme joue-t-il un rôle dans la béatitude des élus?

S'il en est ainsi, et si nous emportons dans l'autre monde, les aptitudes et les passions qui nous dominent dans celui-ci, avec

quelle ivresse ne dûtes-vous pas rencontrer dans les célestes régions, les célèbres extatiques dont l'histoire, quand vous étiez parmi nous, vous préoccupait si vivement!

Socrate, les pythies, Cardan, Jeanne-d'Arc, Savonarole, Campanella, sont-ils au ciel avec vous? Je le souhaite pour vous et pour eux.

Mais dussiez-vous à l'heure qu'il est, magnétiser sainte Thérèse elle-même aux pieds de l'Éternel, et émerveiller tous les saints de sa lucidité, je suis convaincu que votre bonheur n'excède point celui où je vous vis à la fin de la séance qui vous avait amené chez moi, et dont il me reste actuellement à conter la dernière et la plus glorieuse partie.

Pour procéder avec méthode, revenons

d'abord, quelque hardie que soit la transition, de sainte Thérèse à mademoiselle Dauruc.

Cette dernière, que son magnétiseur vient d'éveiller (il le croit du moins) éprouve ou affecte d'éprouver pendant quelques minutes une sorte d'hébétude qui ne contribue pas à la rendre intéressante. Puis, jugeant à propos de rassurer son maintien, elle remet sa capote et son écharpe, enfin, demande à M. de Goursac la permission de se retirer, permission qui lui est accordée avec l'approbation des assistants.

Cependant, je crois m'apercevoir que si les dames sont convaincues (elles y avaient mis beaucoup de bonne volonté), elles ne sont pas satisfaites. En d'autres termes, ce qu'elles ont vu leur donne le désir de voir

plus encore, ou si l'on veut, de voir autre chose.

Une d'elles, madame Lourd., m'exprime même ce désir, qu'en ma qualité d'amphytrion dévoué au plaisir de ses hôtes, je m'empresse de transmettre à M. de Goursac.

— Monsieur le baron, lui dis-je, pensez-vous qu'il soit possible de magnétiser tout le monde?

— Oui et non, répond-il; c'est oui, si par magnétiser vous entendez produire un effet quelconque au moyen des *passes* et de la volonté; c'est non, si par magnétiser vous entendez endormir.

— Je défierais bien à qui que ce soit de me magnétiser dans ce dernier sens, dit fièrement M. de Beaur.

— Et moi, monsieur le baron, suis-je *endormable?* dit Le Carpentier.

— Vous, monsieur, peut-être bien. Vous avez dans le regard un je ne sais quoi de langoureux...

— Oh! essayez, essayez, monsieur le baron, font toutes les dames en chœur.

— Très-volontiers, mesdames, mais encore faut-il que monsieur s'y prête.

— Qu'à cela ne tienne, dit mon ami, en s'installant dans le grand fauteuil laissé vacant par la fille Dauruc, je suis toujours à la discrétion des dames.

— Soit. Mais notez, mesdames, que cela peut être long. Ce n'est pas que je me sente fatigué. Oh! mon fluide est d'une richesse qui me rend infatigable. Mais enfin, il est rare qu'on endorme un sujet à la première

séance. Au surplus, nous allons voir... surtout, Monsieur, pas de résistance.

— Oh! monsieur, dit Le Carpentier, en s'allongeant dans son fauteuil, on voit bien que vous ne me connaissez pas : mon élément est le *fare niente*. Faut-il dormir dès à présent?

—Vous dormirez, Monsieur, quand l'envie vous en viendra.

Dès que M. de Goursac commence à opérer sur mon ami, chacun reprend sa place, et aussitôt le plus profond silence règne dans l'appartement.

C'est à peine si de loin en loin, quelques bâillements étouffés se font entendre parmi les assistants comme témoignage des effets produits par le magnétisme ou... par l'ennui.

Au bout de huit à dix minutes, M. de Gour-

sac suant à grosses gouttes, et Le Carpentier, les yeux fermés, ne bougeant pas et soufflant à peine, tout le monde peut s'imaginer que ce dernier est endormi.

Un mot détruit cette illusion.

— Dormez-vous, Édouard? demandé-je, à mon ami.

— Pas encore, répond-il, sans ouvrir les yeux.

— Enfin, éprouvez-vous quelque chose?

— Je crois que oui.

— Ah! vous n'en êtes pas sûr?...

— Si... j'éprouve...

— Quoi?

— Comme un peu de chaleur.

— Au front, n'est-ce pas, Monsieur? dit le Baron en continuant ses passes.

—Oui, au front; mais surtout aux tempes.

— Et vous avez envie de dormir?

— Non... seulement de bâiller.

— Bâillez, mon cher; vous en avez le droit.

— Mais pourriez-vous ouvrir les yeux? fait M. de Goursac du ton d'un homme sûr de sa puissance, et charmé d'avoir l'occasion d'en fournir une preuve sans réplique.

— Parfaitement, répond mon ami, en inondant son magnétiseur d'un regard limpide qui le déconcerte.

— Diable! diable, fait celui-ci, je nous croyais plus avancés.

— Sujet réfractaire? lui dis-je.

— Mauvais sujet? ajoute une dame.

— Vous le voyez, Mesdames, dit M. de Beaur., si jamais il vous arrive d'essayer votre puissance magnétique, ne vous fiez pas trop aux yeux langoureux.

Une autre dame remarquant avec une impitoyable charité que M. de Goursac paraît avoir très-chaud, m'invite à faire apporter un verre d'eau sucrée pour lui.

— Merci, madame, merci, docteur; je n'ai besoin de rien, je vous assure, dit le Baron en noircissant son mouchoir blanc de la sueur qui découle de ses cheveux.

— Pauvre Baron, le voilà qui continue machinalement à magnétiser mon ami, mais j'ai la certitude qu'il donnerait beaucoup pour n'avoir pas entrepris cette expérience.

Un ange, son bon ange sans doute, vint sous les traits charmants de mademoiselle de K. le tirer d'embarras.

Mais hâtons-nous de souffler sur l'allégorie, pour ne laisser à sa place que la scène aussi

vraie que piquante qui s'est passée sous nos yeux.

Mademoiselle Adolphine de K. a dix-huit ans au plus.

Elle a la taille élancée, fine, ronde et flexible. Son joli visage blanc et rose est encadré dans les plus magnifiques cheveux cendrés qu'il soit possible de voir. Ses grands yeux bleus sont à la fois doux et mutins, ce qui répand sur sa physionomie un mélange singulier d'espièglerie et de candeur.

Madame de K. prétend que sa fille est *nerveuse :* je n'aurais pas osé l'affirmer.

Toujours est-il que mademoiselle de K. jouit d'ordinaire d'une santé parfaite; si bien que sa bonne humeur n'étant jamais troublée par la souffrance, elle est rieuse comme un enfant.

Mesdames de K... qui n'ont pas changé de place depuis leur arrivée, sont assises l'une près de l'autre sur un divan, derrière le grand fauteuil occupé par le sujet, et par conséquent en face du magnétiseur.

Pendant tout le temps que la fille Dauruc a dormi ou a fait semblant de dormir, Mademoiselle Adolphine ne l'a quittée des yeux que pour regarder M. de Goursac dont les grands airs semblaient l'amuser beaucoup. Je croirais même pouvoir affirmer qu'à deux ou trois reprises, elle a ri de toutes ses forces, au nez de M. le Baron qui, heureusement, ne s'en est pas aperçu.

Mais depuis que celui-ci se morfond à magnétiser Le Carpentier, mademoiselle Adolphine ne rit plus.

Ses yeux, fatigués sans doute par l'atten-

tion, n'ont plus leur expression habituelle. Ils sont humides et, pour le coup, langoureux, plus langoureux que ceux de mon ami.

Je remarque en outre que ses paupières clignent à chaque instant d'une façon singulière. Enfin par deux ou trois fois, elle laisse brusquement tomber sa tête en avant comme fait une personne que le sommeil commence à gagner.

Or, juste au moment où madame de K... (car c'était elle) humilie si involontairement M. de Goursac, en implorant un verre d'eau pour lui, Mademoiselle Adolphine s'affaisse sur l'épaule de sa mère, qui seulement alors s'aperçoit de ce singulier état de torpeur et qui aussitôt avec son cœur de mère, s'en alarme outre mesure.

— Ma fille ! ma fille ! s'écrie-t-elle d'une voix éperdue.

On regarde, on s'étonne, on se lève. Émoi, tumulte. — Qu'est-ce ? — qu'a cette demoiselle ? Tout le monde interroge à la fois. Madame Jenny Lend offre un flacon de sel. Édouard supposant avec raison que son rôle est fini, s'élance vers la croisée pour donner de l'air. Enfin, moi-même je me précipite auprès de ces dames.

Mademoiselle Adolphine n'est ni rouge ni pâle ; son pouls est calme; elle n'est point oppressée. La chaleur de sa peau est à peu près naturelle. Ses longues paupières, à demi closes, ne voilent qu'incomplétement ses yeux, dont la sclérotique apparaît entre les cils comme une ligne de porcelaine blan-

che. Enfin, un sourire malin semble errer sur les lèvres de la jeune fille.

— Où souffrez-vous, mademoiselle? lui dis-je, pouvez-vous me répondre?

Mademoiselle de K... ne paraît pas m'entendre.

— Adolphine! mon Adolphine! s'écrie sa mère, tu ne nous entends donc pas?

Même silence.

— Ah! Messieurs, mais c'est affreux!

— Ne vous effrayez pas, comtesse, dis-je à madame de K..., le pouls est normal; il n'y a pas le moindre trouble dans les grandes fonctions. Ceci n'est que nerveux.

— Mais qu'est-ce enfin?

— Une syncope..... mademoiselle y est sujette?

— Nullement, monsieur; c'est la première

fois de sa vie que pareil accident lui arrive.

— Ne serait-ce point l'effet du magnétisme ? observe madame Jenny Lend, qui est si entichée du magnétisme qu'elle le voit volontiers partout.

— Qu'en pensez-vous, Baron ?

— Ce que j'en pense... Ce que j'en pense... diable ! c'est très-délicat ! fait ce pauvre Baron tout ahuri à la seule idée qu'on peut lui imputer l'évanouissement de mademoiselle de K... Le magnétisme est salutaire en soi. D'ailleurs je n'ai point magnétisé mademoiselle, cependant permettez..... m'entendez-vous, Mademoiselle ?

Mademoiselle Adolphine fait un mouvement et ses lèvres tremblent comme si elle allait parler. M. de Goursac réitère sa question et la jeune fille répond :

— Certainement, monsieur, je vous entends.

— Et moi ?

— Et nous, mademoiselle ?

— M'entends-tu, Adolphine?...

Silence absolu.

— Somnambule!! s'écrie alors M. le Baron de Goursac, avec le ton et la voix que devait avoir le soldat de Marathon en annonçant à Sparte la nouvelle de cette victoire. Somnambule! elle est somnambule ! Messieurs, c'est ma vingt et unième !

Et notre cher Baron était ivre de joie.

— Ah ! convenez que pour celle-ci, lui dit en souriant Le Carpentier, vous l'avez faite à peu près... comme M. Jourdain faisait de la prose.

— Oh ! de grâce, Monsieur, dit madame

de K... rassurée, mais un peu contrariée de l'incident et se souciant médiocrement de nous donner sa fille en spectacle, puisque vous l'avez endormie sans le vouloir, ayez la bonté de la réveiller.

— Oh ! madame !

S'écrie-t-on de tous les côtés à la fois. Et ce cri est une prière ardente dont je m'empresse de me faire l'interprète.

— Nous n'avons ici que des intimes, comtesse.

— Mais que veut-on demander à ma fille ?

— Des choses qui nous convainquent, madame, et pour le reste... n'êtes-vous pas là !

— Pauvre chère enfant ! fait madame de K..., en nous accordant tacitement ce que nous lui demandons et en embrassant

amoureusement sa fille qui ne paraît pas s'apercevoir de ses caresses.

Mademoiselle de K..., le dos appuyé sur un des coussins du divan, et la tête tellement inclinée en avant que son menton est enfoui dans son fichu de gaze, conserve dans cette attitude l'immobilité d'une statue, ce qui ne l'empêche pas d'être ravissante.

En cherchant à trouver un sens au sourire imperceptible qu'une contraction fortuite des muscles de ses joues a peut-être seule dessiné sur sa bouche, je me rappelle le *Diable amoureux* de Cazotte, et mademoiselle Adolphine me semble pour l'instant, la réalisation vivante de *Biondetta*, c'est-à-dire de la plus séduisante créature qu'il soit possible de faire d'un démon sans en faire n uange.

— Mesdames et messieurs, dit M. de Gour-sac, je crois de mon devoir de vous donner quelques explications touchant la cause de l'agréable surprise que vient de nous causer mademoiselle. Cet heureux incident suffirait pour prouver, si cela n'était déjà prouvé depuis longtemps, qu'il existe positivement un fluide magnétique; que ce fluide s'échappe de nos mains durant les passes; qu'il se meut comme un projectile dans l'air atmosphérique, et qu'enfin, sans la participation de notre volonté et quelquefois même à notre insu (ce qui vient d'arriver; car je suis forcé de convenir que je ne songeais point à mademoiselle lorsqu'elle s'est endormie), ce fluide va loin de nous produire ses effets. Au surplus j'ajouterai...

— Votre somnambule s'impatiente, Mon-

sieur le Baron, observe doucement Le Carpentier, parlant sans le savoir au nom de tous et désirant fort que M. de Goursac n'ajoute rien.

En effet, mademoiselle de K... venait de faire un petit mouvement d'épaules dont il eût d'ailleurs été très-difficile de préciser le sens.

— Comment vous trouvez-vous, mademoiselle ? lui dit M. de Goursac renonçant définitivement à sa péroraison.

— Je me trouve bien.

La voix de la jeune fille, naturellement douce et flûtée, est brève et d'un timbre un peu différent de celui qu'elle a d'habitude.

— Nous voyez-vous, mademoiselle ?

— Je vous vois.

— Nous tous, ou moi seul ?

— Vous seul.

— Ah ! ah ! fait M. de Goursac en se rengorgeant et en faisant à sa somnambule quelques *passes* d'encouragement ; mais pourriez-vous voir une personne avec laquelle je vous mettrais en rapport ?

— Je ne le sais pas.

— Essayons.

— Me vois-tu ? dit madame de K..., en prenant la main de sa fille.

— Oui, je vous vois.

— Eh ! pourquoi me dis-tu : je *vous* vois ?

(Mademoiselle de K..., éveillée, tutoyait sa mère.)

— Parce que je vous vois.

— Tu ne me reconnais donc pas, vilaine ?

Mademoiselle Adolphine paraît hésiter et réfléchir avant de répondre.

— Oh! Monsieur, s'écrie madame de K..., elle ne me reconnaît pas!

— Si... attendez... vous êtes ma mère.

La surprise et la curiosité portées à leur dernier paroxysme, sont peintes sur tous les visages, tandis que celui de mademoiselle Adolphine demeure d'une impassibilité qui ne fait qu'ajouter à l'étrangeté de cette petite scène.

— C'est bizarre! — c'est merveilleux! — c'est incroyable! — entend-on de tous les côtés à la fois; car, chacun, comme d'habitude, a besoin d'un mot particulier pour rendre une impression qui, bien qu'émanant d'un même fait, ne laisse pas que d'être différente chez tous les spectateurs.

Mais, en attendant qu'ils soient d'accord c'est à qui d'entre eux s'approchera le plus près de la charmante somnambule, c'est à qui lui prendra la main.

Le hasard donne la préférence à l'incrédule M. de Beaur...

— Eh bien, mademoiselle, dit-il, d'un ton poli quoique railleur, aurai-je aussi le bonheur d'être reconnu de vous?

Mademoiselle Adolphine répond, après quelques secondes d'hésitation :

— Comment vous reconnaîtrais-je, ne vous ayant jamais vu ?

— Jamais ?

— Non, jamais.

— Il me semble, mademoiselle, que relativement à la minute où vous voulez bien me permettre de vous toucher la main,

vous êtes trop explicite en disant que nous ne nous sommes jamais vus, car, en définitive, depuis deux heures nous sommes ensemble.

— Ah ?... c'est possible.

— Oh ! vous savez bien que cela est ; mais si dans ce moment vous êtes douée de ce que M. le baron de Goursac appelle je crois la *lucidité*, vous devez savoir bien autre chose encore.

Mademoiselle Adolphine réfléchit un instant et dit avec une expression inimitable d'indifférence et de dédain :

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, voyons, mademoiselle, je vais essayer de me faire comprendre.

Mademoiselle de K... pousse un grand soupir et M. de Beaur... reprend ainsi :

— Me voyez-vous ?

— Oui, je vous vois.

— De la tête aux pieds ?

— Sans doute.

— Pourriez-vous voir ce que j'ai dans ma poche ?

Peut-être.

— Essayez, je vous en prie.

— Non.

— Pourquoi donc, mademoiselle ?

— Parce que cela m'ennuie.

— La raison est sans réplique, dit en riant M. de Beaur..., mais pour un incrédule elle est peu convaincante.

— Qu'avez-vous donc ? fait mademoiselle Adolphine.

— Je ris.

— De quoi riez-vous ?

— Eh! mais... vous devez le savoir.

— Oh ! cela m'intéresse si peu !

— Fort bien, mademoiselle ; toutes vos réponses sont très-habiles.

— Habiles ?....

— Oui, oui, je me comprends... mais enfin, mademoiselle, seriez-vous assez aimable pour répondre d'une manière un peu plus directe à quelques questions que je voudrais avoir l'honneur de vous adresser?

— C'est selon.

— Pourriez-vous me dire si je suis marié ?

— Oui.

— Je suis marié ?

— Vous l'êtes.

— Voyez-vous ma femme ?

— Je la vois.

— Que fait-elle en ce moment ?

— Elle...

Mademoiselle Adolphine a plus que jamais son sourire de lutin.

— Achevez, mademoiselle.

— Elle est jolie.

— Cela est vrai, mais que fait-elle ?

— Elle...

Un éclat de rire nerveux coupe la parole à mademoiselle de K..., mais, reprenant subitement son sérieux :

— Elle ne fait rien, dit-elle.

— C'est assez possible... ai-je des enfants?

— Oui.

— Combien !

— Vous avez un fils.

— De quel âge ?

— Douze ans.

— Un peu plus.

— Treize?

— Oui, mon fils a treize ans. Et comment est-il ?

— Il est petit pour son âge.

— C'est vrai.

— Très-brun.

— C'est vrai.

— Je dirais presque qu'il est noir.

— Ma foi, mademoiselle, je vous le pardonnerais, car vous êtes si près de la vérité... et si loin de mon fils, qu'à pareille distance il vous est bien permis de vous tromper un peu. — Messieurs, c'est étonnant, je n'en saurais disconvenir. — Mais n'ai-je pas d'autres enfants, mademoiselle ?

— Non.

— Prenez garde.

— Je vous dis que non.

— Eh bien, mademoiselle, vous vous trompez.

— En vérité ?

— En vérité.

— Votre parole?

— Sur ma parole.

— Vous avez d'autres enfants ?

— J'ai d'autres enfants.

— Je ne les vois pas : pensez-y.

— Je le veux bien. Tenez, j'y pense de toutes mes forces.

— Très-bien !... ah !

— Y êtes-vous ?

— Ces deux petites filles?

— C'est cela !

— Blondes ?

— C'est cela !

— Qui jouent dans un jardin ?

— C'est possible!... ma foi, Messieurs, c'est à confondre!

— Ah! mais... ah! mais...

— Eh bien? mes deux petites filles, ne les trouvez-vous pas jolies?

— Si, si, très-jolies, mais...

— Mais quoi?

— Que c'est drôle! que c'est drôle!

— Qu'est-ce qui est drôle?

— Le monde.

— Vous n'êtes donc plus à mes petites filles?

— Si, j'y suis; mais c'est vous qui n'êtes pas à ce que je vois.

— Eh! que voyez-vous?

— Cela ne peut pas se dire.

— Pourquoi?

— Parce que... parce que... n'est-ce pas qu'elles ne vous ressemblent point?

— Cela est vrai, ni l'une ni l'autre. Mais ressemblent-elles à leur mère?

— Non, pas plus qu'à vous.

— A qui donc ressemblent-elles? fait M. de Beaur., s'efforçant de rire, mais visiblement soucieux et embarrassé.

Mademoiselle Adolphine hésite, sourit, puis, prend un petit air boudeur et répond :

— A personne.

— Eh bien! Monsieur, est-ce cela? s'écrie M. de Goursac, qui ne voit en cause que la lucidité de *son sujet*.

— Quoi, cela?

— Ce que vous dit mademoiselle.

— Eh! que diable voulez-vous que je vous réponde? fait M. de Beaur. en regagnant sa place au milieu d'un rire général, tandis que Madame de K... semble rougir pour sa fille.

Le Carpentier me dit alors à l'oreille :

— Que pensez-vous de cette belle enfant?

— Qu'elle est bien spirituelle pour une ingénue.

— Et joliment éveillée pour une dormeuse.

— Convenez que si le magnétisme n'est pas vrai, il est bien amusant.

— Oui, mais convenez aussi que s'il était vrai, il serait bien dangereux.

— Ah! pour cela, nous sommes d'accord. Définitivement, pensez-vous, que cette jeune fille soit réellement endormie?

— Je vais tâcher de m'en assurer. — A mon tour, Mademoiselle, dis-je en m'asseyant à côté de Mademoiselle de K..., et en lui prenant la main.

— Ah! ah!... fait-elle en tressaillant, vous aussi!

— Moi aussi !

— Et que faut-il vous dire? Avez-vous, *comme l'autre*, des petites filles qui ne vous ressemblent pas?

— Mais tais-toi donc Adolphine, s'écrie Madame de K..., oubliant que sa fille ne l'entend plus.

— Non, Mademoiselle, je n'ai ni fils ni filles, et si j'en avais... à moins qu'ils n'aient votre charmant visage, j'aimerais assez qu'ils me ressemblassent.

M. de Beaur. s'agite sur sa chaise et se mouche avec fracas.

Je continue :

— Mademoiselle, je ne crois pas au magnétisme.

— Je le sais.

— Je suis même si peu porté à y croire,

que, malgré toute la confiance que j'ai en vous (et je vous supplie d'excuser ma franchise), même en me révélant des choses que dans l'ordre naturel vous ne devriez pas savoir, mais qui existent actuellement, vous auriez peu de chances de me convaincre.

— Comme vous faites de grandes phrases! dit Mademoiselle de K..., d'un petit air moqueur qui me démonte. Voulez-vous que je vous dise s'il fera beau temps demain ?

— Dites, ce sera quelque chose.

— Il pleuvra.

— Vous en êtes sûre?

— Oui, je l'ai vu dans l'almanach.

— Charmante petite folle!... Vous avez donc autant de malice, endormie qu'éveillée ? Voyons, dites-moi autre chose.

— De l'avenir?

— Oui, de l'avenir.

— Mais quelque chose d'agréable ?

— Ah ! je vous en prie.

— Eh bien, attendez..... ce soir...

— Oh ! c'est bien près... Tant mieux, je n'en serai que plutôt convaincu. Ce soir ?...

— Oui, ce soir et même avant ce soir vous recevrez la visite d'un de vos amis.

— Mademoiselle, j'ai tant d'amis, que cela est bien vague.

— Attendez donc... la visite d'un de vos amis que vous aimez beaucoup.

— Ah ! ceci devient plus précis.

— Et que vous n'avez pas vu depuis très-longtemps.

— Depuis combien de temps ?

— Oh ! depuis des années.

— Vraiment ! mais comment se nomme-t-il ?

Mademoiselle Adolphine semble chercher un instant et dit :

— C'est trop difficile, je ne le vois pas.

— Alors, essayez au moins de me décrire sa personne. Quel est son âge ?

— A peu près le vôtre.

— Est-il petit ou grand ?

— Ni grand ni petit.

— Après ?

— Il est blond.

— Après ?

— Pâle.

— Après ?

— Oh ! comme vous êtes exigeant !

— Soupçonnez-vous que cela peut être Le Carpentier ?

— Auguste X., si cela est quelqu'un.

— Voyez-vous son caractère ? dis-je en

m'adressant de nouveau à la somnambule.

— Oui, c'est un beau caractère : généreux, franc, loyal, sans détour.

— Oh ! alors, ce n'est pas X...

— C'est un fashionable, ajoute en riant notre aimable lutin, il a un lorgnon et des bottes vernies.

— Diable! je ne me savais pas d'amis aussi brillants.

— Ne serait-ce pas Lat..? fait Le Carpentier.

— Est-il très-gourmand? dis-je à la somnambule.

— Gourmand?... Mais non, répond-elle du plus grand sérieux et après avoir réfléchi une demi-minute.

— Allons, ce n'est encore pas Lat... Voilà d'ailleurs, il faut en convenir, un signalement assez complet : taille moyenne,

vingt-cinq ans, cheveux blonds, visage pâle, mise élégante, un lorgnon et des bottes vernies. A-t-il de l'esprit?

— Beaucoup, beaucoup, beaucoup.

— Décidément mon ami est un homme accompli. Le grand malheur est qu'à l'exception de vous, Édouard, je ne m'en connais point de semblable.

— Vous êtes bien bon, mon cher, mais je suis gourmand, et je n'ai pas de lorgnon. Puis d'ailleurs... me voici.

— Mademoiselle, je vous remercie, dis-je à la somnambule, en lui baisant la main.

— Ah! vous me magnétisez... fait-elle en retirant vivement sa main... je suis fatiguée, qu'on m'éveille.

Tout en se rendant avec empressement à

l'invitation de sa somnambule, M. de Goursac dont l'éloquence comprimée, depuis un quart d'heure, n'attendait qu'un prétexte pour faire explosion, se prit à disserter *ex professo* sur la nécessité pour les magnétiseurs de se conformer ponctuellement et en toute occasion aux désirs de leurs sujets.

Au bout de deux ou trois minutes de *passes transversales,* mademoiselle de K... ouvrit les yeux.

— Où suis-je? dit-elle... Maman,... où es-tu?.. Ah ! te voilà... Eh! mais... on m'avait donc endormie?... etc.

Madame de K... embrassa sa fille avec une tendre effusion; puis M. de Goursac, reprenant la parole, résuma (pour me servir de son expression) les phénomènes dont nous venions d'être témoins, le tout à la plus

grande gloire de Mesmer et surtout à la sienne.

Enfin ma société prit congé de moi, en me faisant promettre, dans le cas où la *prophétie* se réalisait, de l'en informer au plus vite. . . . .

. . . .

Une demi-heure plus tard, à l'instant où j'allais me mettre à table, on m'annonça qu'un étranger de bonnes manières, et se disant de mes amis, demandait à me parler et m'attendait au salon.

J'accours; le cœur me bat. Le visiteur est un jeune homme blond, pâle; il porte un lorgnon et des chaussures vernies; enfin son visage annonce vingt-cinq ans. Rien de plus exact que le portrait qu'en a fait la somnambule. Tout le malheur est que ce jeune

homme n'est pas de mes amis car je suis forcé de m'avouer que son visage m'est totalement inconnu.

VII

JACQUES ALBIN.

VII

Jacques Albin.

L'étranger, qui s'était assis pour parcourir un journal en m'attendant, se leva lorsque j'entrai, et vint à moi les bras ouverts comme pour m'embrasser.

— Eh bien, dit-il, me reconnais-tu?

Ce ton familier ne faisant qu'ajouter

à ma surprise, je répondis en balbutiant :

— Mais non, monsieur... je ne te reconnais pas.

— Oh! monsieur!... fit le visiteur en éclatant de rire ; regarde-moi donc bien.

— Je vous regarde de tous mes yeux.

Enfin Jacques Albin, car c'était lui, était tellement changé dans sa mise, dans ses manières, jusque dans ses moindres gestes, que même lorsqu'il se fut nommé je ne le reconnaissais pas encore.

— Ah ! mon ami, lui dis-je en le serrant dans mes bras, je t'embrasse de confiance...

— Je m'attendais, répliqua-t-il, à jouir de ton étonnement. Oui, j'ai dépouillé le vieil habit avec le vieil homme. Mais si tu pouvais lire dans mon cœur, tu verrais à son

émotion qu'il n'est pas changé pour toi.

— Mon pauvre vieil ami! Mais enfin, d'où viens-tu? de la Chine ou de Tombouctou?

— Moi!... je viens de la rue Louis-le-Grand, où je demeure depuis deux ans.

— Quoi! depuis deux ans tu es à Paris?

— Depuis bien plus longtemps.

— Et nous ne nous sommes jamais rencontrés!

— Il est vrai que c'est étrange; mais Paris est si grand!...

— Et qu'y fais-tu?

— De la médecine; c'est même un de nos confrères qui m'a enseigné ta demeure.

— Ah! je lui en sais gré. Mais tu t'es donc réconcilié avec notre profession?

— A peu près. Depuis que j'ai lu et médité cette proposition de Jamblique : la médecine est fille des songes.....

— Que dis-tu là, grand Dieu! serais-tu magnétiseur ?

— Van Helmont l'était bien.

— Oh! alors, c'est le ciel qui t'envoie, car tu vas m'éclairer. Que je suis heureux de te revoir ! Me donnes-tu ta soirée?

— Tout entière, si tu es libre.

— Je le suis toujours pour mes amis. C'est donc convenu, nous dînons ensemble. Mais avant tout, et pour que je n'aie rien dans l'esprit qui m'empêche d'être tout entier au plaisir de te revoir, éclaircissons un point qui m'intéresse à l'extrême. Connais-tu mesdames de K...?

— Je les connais un peu.

— Tant pis! mille fois tant pis!

— Eh! pourquoi donc tant pis? ces dames sont très-aimables.

— Oui, mais si tu n'eusses jamais entendu parler d'elles, j'avais une conviction.

— Mon ami, tu es plus obscur qu'un traité d'hermétique.

— Je m'expliquerai bientôt. Ainsi tu es sûr qu'elles te connaissent?

— Oui, pour m'avoir deux ou trois fois rencontré dans le monde.

— C'est bien assez, c'est trop!

Et mon ami, cela se conçoit, me regardait avec un indicible étonnement.

Je n'en poursuivis pas moins mon interrogatoire :

— As-tu dit à ces dames que tu te proposais de venir chez moi?

— Quelle idée! Je n'ai pas vu mesdames de K... depuis six semaines au moins.

— L'as-tu dit à quelqu'un de leur connaissance?

— Je ne l'ai dit qu'à une seule personne.

— Qui connaît ces dames?

— Ma foi... je n'en sais rien. Mais au nom du ciel! pourquoi ces questions?

— Ah! mon ami, tu viens de me confirmer dans la pensée qu'on ne fait plus de miracles, et que vraisemblablement on n'en a jamais fait que pour les sots. Figure-toi qu'il y a une heure à peine, une moderne pythie me prédisait que j'allais te revoir et te revoir tel que te voilà. Cette prédiction en se réalisant me semblait impliquer, en dépit du sens commun, une notion réelle de l'avenir. Puis mon imagination, courant la poste, en

induisait follement toute l'histoire des oracles et ne s'arrêtait même pas aux prophéties sacrées. Mais à présent tout s'explique. Ma pythonisse te connaissait, elle a pu savoir ton intention de venir me voir. Dès lors, adieu le prestige; la certitude s'en va et c'est à peine s'il me reste le doute.

— Oh! que du moins il te reste explicitement, mon ami : le doute est l'opinion du sage. Mais, par ma foi, je ne m'attendais pas à l'honneur d'être prédit comme le Messie. Je vois qu'il s'agit d'une histoire de somnambule. Conte-la moi; je suis expert, et je t'en dirai mon avis.

Je racontai alors à mon ami tout ce qui s'était passé entre M. de Goursac, la fille Dauruc, mademoiselle Adolphine, M. de

Beaur., etc. La mystification de ce dernier fit beaucoup rire Albin.

— Pour celui-là, dit-il, je suis content de sa mésaventure. Je l'ai vu un jour si arrogant, si impertinent et si plat, qu'il mériterait que ta somnambule lui eût dit la vérité. Mais maintenant raisonnons. Ce qui s'est passé tantôt chez toi ne me surprend pas du tout : dans la plupart de nos expériences l'erreur, sinon le mensonge, se mêle à la vérité, et ce mélange, presque inévitable, est le côté faible du magnétisme. Cependant, même dans les expériences manquées, c'est-à-dire lorsque tout semble faux, invraisemblable, impossible, il peut encore se rencontrer quelque fait de bon aloi; si bien que tout rejeter sans examen est ou d'un homme pré-

venu ou d'un mauvais observateur. Prenons pour exemple ce que tu viens de voir. Le baron de Goursac est un illuminé, sincère, je n'en doute pas, mais dénué d'esprit, de discernement, de sens commun, je t'accorde ce premier point. La fillec Dauru est une misérable; je l'ai vue l'année dernière : elle dort et voilà tout. Peut-être, dans le principe, était-elle douée réellement de ce que nous appelons la lucidité. Mais si elle eut jamais cette faculté, il y a longtemps qu'elle l'a perdue, ce qui ne l'empêche pas de continuer son métier parce qu'il lui rapporte un peu d'argent. C'est là l'histoire en abrégé de la bonne moitié des somnambules. A présent, à cette fille Dauruc, que je te sacrifie sans merci, comme tu le vois, oseras-tu comparer mademoiselle Adolphine? Con-

viens d'abord que, physiquement, elles ne se ressemblent guère.

— Ah! pas du tout, j'en demeure d'accord. Mademoiselle Adolphine est ravissante. Je n'ai jamais vu de plus jolie figure.

— Oh! oh! fit en riant mon ami, je vois que j'aurai peu de peine à te la faire absoudre. Eh bien, puisque tu lui trouves tant de qualités aimables, comment admettre qu'avec de si grands moyens de plaire sans artifice, cette jeune personne, bien née, bien élevée, jusqu'à présent irréprochable, s'en vienne niaisement jouer un rôle indigne, j'allais dire un rôle ignoble dans une farce ridicule? Mais ce n'est pas tout encore. Considère l'invraisemblance de la fourberie que tu lui prêtes! Quelles suppositions ne faut-il pas faire pour arriver à conclure raisonnablement que mademoiselle

de K... qui me connaît à peine, qui ne sait peut-être pas mon nom, qui n'aurait pu apprendre que par un hasard inouï mon intention de venir chez toi... Ah! mon ami, mais c'est absurde.

— Eh bien, franchement, je n'en suis pas fâché.

Albin sourit et me répliqua :

— C'est une si charmante personne que mademoiselle de K...!

L'heure était venue de nous mettre à table. Je ne dînai jamais plus gaiement. Jacques me conta une partie des aventures qui lui étaient arrivées depuis notre séparation, et je lui contai les miennes. Puis la conversation revint au magnétisme. Comme je me rappelai les expériences dont j'avais été témoin à Montpellier, j'en fis part à mon ami. Mais Jacques, à

ma grande surprise en savait déjà tous les détails.

— Ah! pour le coup, m'écriai-je, voici qui m'étonne encore plus que la prophétie de mademoiselle de K...; de qui donc tiens-tu tout cela?

— De Bonnin lui-même, répliqua Jacques.

— Bah! tu connais Bonnin?

— Comme le quartier que j'habite.

— Mais comment l'as-tu rencontré?

— Mais comment ne l'as-tu pas rencontré toi-même?

— Il demeure à Paris?

— Sans doute, depuis des années.

— Et qu'y fait-il, Dieu tout-puissant?

— Il magnétise pour vivre.

— Et meurt de faim, bien entendu?

— Hélas! oui... mais très-dignement.

— Oh! pour cela, je n'en doute pas; Bonnin fait dignement tout ce qu'il fait. Etes-vous encore en relation?

— Nécessairement, en qualité de co-religionnaires.

— En vérité, je ne vois que des prodiges.

— Et tu prétends qu'on n'en fait plus. Mais il n'y en a point ici : Bonnin était à Montpellier et Bonnin est à Paris; les grands hommes sont cosmopolites. Je te l'amènerai quand tu voudras. Au surplus, viens me voir demain et tu trouveras chez moi une autre de tes vieilles connaissances dont la présence, j'en suis certain, te surprendra bien davantage.

— Qui donc?

— Je te le donne en mille.

— Mademoiselle Aimée Désormes?

— Qui te l'a dit? fit Albin en se levant stupéfait.

— Oh! personne, apparemment.

— Alors tu es doué de seconde vue et je te tiens pour infiniment plus lucide que Stéphanie Dauruc. Oui, mademoiselle Aimée Désormes, ou plutôt madame Graffeild est ici.

— Miséricorde! Et son mari?

— Il est mort, grâce à Dieu!

— Grâce à Dieu?... Il me semble que pour l'instant tu es moins moral qu'égoïste.

— Non, tu ne me comprends pas. Ce Graffeild était un monstre qui maltraitait sa femme et qui l'eût fait mourir à la peine s'il ne fût mort lui-même. Pour tout héritage il lui a laissé des dettes et un enfant posthume, dont je suis le parrain.

— C'est édifiant. Et elle demeure chez toi?

— Non, mais elle y vient souvent.

— Fait-elle comme Bonnin, vit-elle aussi du magnétisme?

— Eh! justement, mon cher, j'en ai fait une somnambule.

— Sans parler de ce que tu en as fait encore?

— C'est ce qui te trompe, mon ami, je n'en ai rien fait de plus.

— Et pourtant tu l'aimes toujours?

— Oui..., de bonne amitié.

— C'est bien ainsi que je l'entends, car un amour de sept ans de date... mais enfin?...

— Non, mille fois, non. J'ai juré d'être fidèle.

— Toi, fidèle!... à qui donc?

— A une fée...

— Ah! ceci me ferme la bouche. C'est le lot des fées de faire des miracles. Mais décidément, mon cher Albin, je vois que tu tour-

nes au fantastique. Et pour te dire la vérité cela m'étonne moins que le reste, car, en t'examinant de la tête aux pieds, en te voyant boire de l'eau rougie et refuser même du Madère, je pensais tout à l'heure que la baguette d'une fée pouvait seule avoir opéré en toi une pareille métamorphose. Enfin, cette fée... est-elle ta femme ou celle d'un autre?

— Ni celle d'un autre ni la mienne.

— A la bonne heure, elle sait son devoir, car je crois que les fées ne se marient pas.

— La mienne eut autrefois la folie de l'oublier. Tu sauras cela en temps et lieu; mais à propos de mariage, c'est ce maître fou de Bonnin qui l'a échappé belle.

— Comment donc?...

— C'est toute une histoire. Mais pour que tu sois en état de la comprendre il faut

que je te mette en quelques mots au courant de ma théorie magnétique.

— Qu'est-ce à dire? le magnétisme est pour quelque chose dans ce mariage manqué!

— Il y est pour tout et cela devait être. Bonnin ne procède jamais qu'au nom du magnétisme.

— J'ai toujours pensé que ce garçon-là ne finirait ses jours qu'à Bicêtre.

VIII

LES AMOURS DE BONNIN.

VIII

Les amours de Bonnin.

Comme nous avions fini de dîner, je demandai à mon ami s'il prenait du café.

— Jamais, dit-il, et toi?

— Moi! il m'agite à me rendre fou.

— T'es-tu quelquefois demandé pourquoi?

— Parbleu! qui ne sait que le café est

pour les personnes nerveuses un excitant très–énergique !

— La belle réponse ! pourquoi l'opium fait-il dormir ? *Quia opium facit dormire*... c'est la chanson de M. de la Palisse.

— Eh ! les médecins n'en chantent pas d'autre.

— Parce que, comme le dit Cléanthis à Sosie : « les médecins sont des bêtes. » — Fumes-tu ?

— Quand j'ai de bons cigares.

— Oh ! alors, tu fumeras ce soir, car voici, je te le certifie, ce qui se fait de mieux à la Havane.

Et Jacques tira de sa poche un étui d'écaille, renfermant de véritables *primera* dont nous allumâmes chacun un.

— A présent, dit-il, écoute-moi :

Ce qui nous agite dans le café, c'est son arome, c'est-à-dire une essence. Toute essence est, comme tu le sais, une matière très-volatile, mais qui ne doit sa volatilité qu'à l'électricité qu'elle contient. Le café ou plutôt toutes les essences (car toutes sont excitantes) ne nous agitent donc qu'en ajoutant subitement à l'électricité naturelle qui circule dans nos nerfs, une grande quantité du même fluide (1). Il y a alors en nous excédant de vie, parce qu'il y a excès de principe vital.

Mais si tu n'as pas complétement oublié ta physique, tu te souviendras qu'il existe deux espèces d'électricité, l'une qu'on

(1) Tous les poisons qui exercent spécialement leur action sur le système nerveux, sont essentiellement sublimables ou volatils ; tels sont l'*acide prussique*, l'*arsenic*, l'*antimoine*, le *mercure*, les composés de ces métaux, etc., etc. Voyez le *Magnétisme animal expliqué*, XI[e] leçon.

nomme *positive*, et l'autre *négative*. Ces deux principes se recherchent, s'attirent, et se neutralisent dès l'instant qu'ils se rencontrent. Voilà pourquoi l'opium qui, probablement, contient une électricité de nature opposée à celle du café, est l'antidote de celui-ci, et réciproquement.

Mais ce qui se passe entre les corps inertes se passe aussi entre les hommes : il y a des hommes *électro-positifs* et des hommes *électro-négatifs*. Ceux-ci éprouvent vers ceux-là un entraînement involontaire, tandis que les premiers comme les derniers se repoussent entre eux.

Dans l'ordre habituel, ces attractions et ces répulsions sont purement morales, le plus souvent très-vagues et ne se prononcent qu'à l'occasion des rapprochements forcés.

Que de femmes détestent leur mari et qui n'éprouveraient pour lui que de l'indifférence, s'il n'était pas leur mari !

Ce serait donc un grand bonheur pour l'humanité, s'il existait quelque moyen de prévenir ces unions mal assorties, et de démontrer, avant leur consommation, que la nature les réprouve.

Or, il me sembla que le magnétisme était en pareils cas une sorte de pierre de touche.

L'attraction morale, disais-je un jour à Bonnin, coïncide constamment avec l'attraction physique, de telle sorte que si celle-ci se manifeste, on peut se tenir pour sûr de l'existence de l'autre.

Ce principe admis, tout homme qui veut se fixer sur les propensions intimes de sa

fiancée à son égard, n'a qu'à la magnétiser. En moins de vingt *passes*, il connaît son sort. S'il attire, qu'il épouse; mais dans le cas contraire, qu'il n'épouse point, car l'incompatibilité est incontestable.

— Oh! quel plaisant sophisme! m'écriai-je en pouffant de rire.

— Je ne te le donne point pour autre chose; mais il fallait qu'il fût bien spécieux pour notre ami Bonnin, car tu vas voir ce qu'il en fit.

— Je le devine!

— Pas tout à fait, car en certaines matières d'extravagances Bonnin dépasse toujours tout ce qu'on peut imaginer.

Ce brave garçon, l'année dernière, magnétisait une petite malade qu'il espérait guérir, mais qu'il ne guérit point. Elle n'était qu'épi-

leptique, il la rendit idiote. Cette petite fille avait deux sœurs, l'une nommée Cécilia, l'autre Julie. La première avait vingt ans, l'autre en avait dix-huit. Toutes deux étaient jolies et ne manquaient pas d'agréments. Il n'est donc pas étonnant, si, en les voyant tous les jours, Bonnin tarda peu à s'éprendre d'une de ces jeunes filles, qui, d'ailleurs, vivaient dans la retraite et ne voyaient guère d'autre homme que lui.

S'il avait eu l'esprit de s'attacher à l'aînée, son affaire était certaine; mais Bonnin ne fait que des gaucheries: ce fut la cadette qu'il aima. Ce n'est point, au reste, que le préjugé de marier l'aînée avant les autres fût inexorable dans la famille : les difficultés devaient venir d'ailleurs : ce fut Bonnin lui-même qui se les suscita.

Quoi qu'il en soit, la jeune personne *répondait à sa flamme.*

— A la flamme de Bonnin!

— J'ai vu les lettres, car l'ingénue *répondait* par écrit.

— Que dis-tu là, grand Dieu! Bonnin devenu Faublas!... Alors, je crois à tout, à l'absurde, à l'impossible, je crois au magnétisme!

— Tu en viendras là, je l'espère bien, mais laisse-moi continuer:

Chargé par notre ami de prendre indirectement des informations sur la famille de Julie, sur sa fortune, ses prétentions et, au besoin, ses intentions si Bonnin se déclarait, je m'acquittai du mieux que je le pus de cette mission délicate. Les résultats de mon enquête furent très-satisfaisants. Mademoiselle Julie avait

50,000 fr. de dot et ce que, par une horrible antiphrase, l'on nomme des *espérances*. Bonnin plaisait au père, et la belle-mère (car c'était une belle-mère) ne demandait pas mieux, comme c'est d'usage, que de se débarrasser le plus vite possible des filles de son mari.

Quand j'annonçai cela à notre ami, il se mit à sauter de joie et à faire de telles gambades, qu'avec ses longues jambes décharnées il me rappelait Don Quichotte, imitant sur la montagne noire les folies du Beau Ténébreux.

Puis, quand il se fut un peu remis de son extravagante hilarité, nous causâmes, et ce fut ce soir-là que je lui exposai ma théorie. Quel disciple ! mon ami, et comme il m'écoutait ! Platon n'eût pas recueilli plus religieusement les maximes de Socrate.

Lorsque j'eus fini de parler, il était tout rêveur.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je.

— Je vous admire, répondit-il.

Nous nous quittâmes vers les onze heures et je ne le revis que trois jours après. Mais il était alors au désespoir, car voici ce qui s'était passé :

Dès le lendemain de notre précédente entrevue, Bonnin, encore tout exalté de mes nouveaux préceptes, ne songeait plus qu'à éprouver son amour au creuset de mon invention. Il proposa donc à sa future belle-mère et à ses deux filles de les magnétiser. Bien que personne, à moins d'être Satan, n'eût deviné sa pensée, il croyait devoir agir de ruse; et de même qu'à certains jeux innocents, on accepte la corvée d'embrasser

vingt laids visages, pour embrasser celui qu'on aime, Bonnin eût magnétisé jusqu'au chien de la maison pour avoir le droit de magnétiser sa Julie sans laisser voir son intention.

Il commença par la belle-mère, qu'il eut l'honneur de faire bâiller, mais qui n'éprouva rien de plus.

Après elle vint Cécilia.

Au bout de quinze à vingt passes, la jeune fille soupire et s'assoupit. Puis elle déclare qu'elle éprouve un bien-être extraordinaire, et dans lequel elle voudrait rester toujours. Enfin sa tête s'incline, ses mains s'élèvent et suivent celles du magnétiseur... De toute évidence l'*attraction* existe...

— Pauvre Cécilia ! pensait l'honnête Bonnin, vous aussi, vous m'eussiez donc aimé ! Ah ! si jamais je deviens veuf et que

vous soyez libre encore, ce sera vous que j'épouserai.

Mademoiselle Julie, soit qu'elle eût peur de s'endormir et de révéler ses petits secrets, soit qu'elle eût un pressentiment de ce qui devait se passer, ne se soumit pas d'aussi bonne grâce qu'avait fait sa sœur aux passes de notre ami. Cependant, comme, malgré les bonnes raisons qu'elle avait pour s'y refuser, elle ne pouvait ou plutôt n'osait en alléguer que de mauvaises, force lui fut de céder aux sollicitations de son père qui, en passant, par la bouche de sa belle-mère, devenaient tellement impératives, qu'il n'aurait tenu qu'à la pauvrette d'y voir une véritable sommation. Elle s'assit donc en rougissant, et l'expérience commença.

Ah! malheureux Bonnin ! Quel démon ja-

loux de ton amour te poussait donc à la tenter !

Mademoiselle Julie n'est pas plutôt en rapport avec son magnétiseur, qu'elle tressaille, *se rejette en arrière* et laisse paraître tous les signes d'un malaise évident. Cependant Bonnin insiste : il est heureux de tenir dans ses mains ces jolis doigts blancs et délicats, qu'il n'a jamais touchés qu'à la dérobée. Mais plus il insiste et plus le mal augmente. Enfin, la pauvre enfant, pleurant, n'en pouvant plus et demandant en grâce qu'on cesse de la magnétiser, l'expérience en reste là.

Quelque incomplète qu'elle fût, cette malheureuse expérience n'était encore que trop concluante pour notre cher Bonnin.

— J'étais tellement hors de moi, me di-

sait-il, tellement désespéré, que je sortis presque sans prendre congé de personne, et qu'au lieu de rentrer chez moi où quelqu'un devait m'attendre, je m'en allai machinalement jusqu'aux Champs-Élysées.

Il paraît néanmoins que le grand air rendit un peu de sens (je ne dis pas de bon sens) à notre ami, car, rentré chez lui, il eut le sangfroid d'envisager sa situation et de tirer gravement de ce qui s'était passé les conséquences suivantes :

1° Il est certain que mademoiselle Julie ne m'aime pas;

2° Il n'est pas moins certain que de mon côté, je.... ne dois pas l'aimer.

Or, puisque d'autre part il m'est prouvé que Cécilia a du penchant pour moi..... c'est Cécilia que je dois épouser. Donc Céci-

lia sera ma femme si l'on m'accorde sa main.

Ce beau raisonnement fait, Bonnin tailla sa plume et écrivit au père une lettre éloquente dans laquelle il lui demandait sa fille aînée en mariage.

J'aime à croire pour sa raison que s'il se fût donné jusqu'au lendemain pour réfléchir, cette lettre n'eût pas été envoyée. Mais c'est justement parce qu'il appréhendait ce retour sur lui-même, qu'il s'empressa de la jeter à la poste. La science avait parlé, disait-il, et l'*instinct* devait obéir.

Malheureusement, l'instinct n'est pas toujours docile. Cette fois, en se révoltant, il était dans son droit; mais il n'était plus temps.

Le lendemain (autre sottise), il voulut

s'en dédire. Il eut l'effronterie d'aller dire au père qu'en lui demandant sa fille, il s'était trompé de nom ! Notre homme lui rit au nez, c'était bien le moins qu'il lui dût. Quant aux deux filles, l'une blessée dans son amour, s'enfuit quand elle le vit entrer, et l'autre, blessée dans son amour-propre, aurait voulu le voir honteusement chassé.

Et voilà comment fini, dit Jacques en jetant au feu le reste de son cigare, la déplorable histoire de l'infortuné Bonnin.

Cette anecdote burlesque, en me dévoilant une face nouvelle du caractère de mon ancien camarade, ne fit qu'ajouter au désir que je me sentais de le revoir. Aussi convînmes-nous Albin et moi, d'aller le surprendre au premier jour, si je ne le rencontrais dès le lendemain chez mon ami.

Puis nous reparlâmes de madame Graffeild, dont la destinée bizarre m'intéressait, et notre conversation se fût probablement prolongée fort avant dans la nuit, si un domestique n'était venu prier Albin, au nom de Madame la vicomtesse de V., de passer immédiatement chez cette dame.

— Ah ! mon ami, lui dis-je quand le domestique se fut retiré, puisque tu affirmes n'avoir confié qu'à une seule personne ton intention de venir me voir, c'est incontestablement à celle-ci que tu l'as dit.

— Oui, mais, en sa qualité de *fée,* elle l'eût deviné sans cela.

— Ah ! vraiment ! c'est là ta fée... une vicomtesse !

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il me semble, Monseigneur, que vous étiez républicain.

— Je le suis encore.

— Eh bien ?...

— Le magnétisme est comme l'amour : il n'a point de préjugé.

IX

MADAME GRAFFEILD.

IX

Madame Graffeild.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié dans quelles circonstances Albin avait quitté l'Afrique au mois de juillet 1834.

Une lettre apportée par un bateau à vapeur de l'État, lui ayant annoncé que sa mère était mourante, il avait demandé et

obtenu la permission de s'embarquer le jour même sur un autre navire, en partance pour Toulon. Mais nonobstant cette précipitation, le temps lui fit défaut. Sa mère rendait le dernier soupir le soir même où il débarquait à Toulon, après cinq mortelles journées de quarantaine, et il n'arriva dans son village que le surlendemain de ses funérailles.

Ce fut pour lui un coup terrible, car une pensée déchirante vint ajouter à sa douleur.

Il s'imagina, non sans quelque raison, peut-être, que ses dissipations et sa vie dissolue, avaient dû causer à sa mère un chagrin capable d'abréger ses jours. Il versa donc des larmes de remords. Puis il fit aux mânes de sa mère, le serment de changer de conduite.

Après avoir passé quinze jours à Salins,

chez un de ses oncles, dont les mœurs patriarcales retrempèrent son esprit et affermirent ses projets de réforme, il donna définitivement sa démission de chirurgien militaire, fit payer les dettes qu'il avait laissées en Afrique, et partit pour Paris.

Là, il reprit sérieusement ses études médicales, suivit assidûment les cours et les cliniques, enfin, se fit recevoir docteur au mois de juillet 1835.

Plus tard, Jacques nous contera lui-même la suite de son histoire.

Je tiens quant à présent à faire connaître les infortunes de la première femme qu'il aima.

Et d'abord je veux qu'on sache que le surnom grotesque de *Mémée* auquel elle répondait, n'était qu'une corruption mignarde

du nom d'Aimée, qu'elle avait reçu de sa marraine, sur les fonts baptismaux.

Quelque frivole que puisse sembler cette rectification, je ne la crois pas sans importance.

Dans un récit, comme dans la vie, les noms ont une valeur, et, peut-être entrent-ils, plus qu'on ne le suppose, dans la cause de nos revers ou de nos prospérités.

Des souvenirs qu'ils éveillent, ou simplement de leur euphonie, résulte une impression qui, dans l'esprit de ceux qui les entendent, devient tout d'abord une prévention à l'égard de ceux qui les portent.

Quel homme se nommant Judas a jamais fait son chemin dans le monde?

Or, un nom ridicule est presque aussi fatal qu'un nom maudit : que les mères s'en souviennent en baptisant leurs enfants.

Ce n'est donc plus Mémée, mais Aimée, que je nommerai désormais la veuve du brasseur Graffeild.

N'oublions pas qu'à l'époque où nous sommes (1839), sept années se sont écoulées depuis le jour où je l'ai vue pour la dernière fois à Besançon.

Il est donc temps d'expliquer l'énigme de sa disparition subite en 1832; énigme plutôt embrouillée qu'éclaircie par la nouvelle inopinée de son mariage.

On se rappelle qu'Aimée vivait sous la tutelle d'un vieux militaire retraité, nommé Desormes. Celui-ci ayant un jour à faire à sa pupille une communication importante, se rendit chez elle, où il ne la trouva pas. Supposant toutefois que la jeune fille, retenue sans doute par les affaires du magasin,

tarderait peu à rentrer, il prit le parti de l'attendre. En conséquence, il se fit donner la clef de la mansarde qu'elle habitait et s'y installa.

L'*appartement* d'Aimée était plus aéré que spacieux. Il consistait dans une seule pièce au quatrième, avec belle vue sur les toits des maisons voisines qui, pour la plupart, n'avaient que trois étages.

On pouvait d'un seul coup d'œil, inventorier tout le mobilier de la jeune fille. Il se composait d'un petit lit à rideaux de calicot blanc, de quelques chaises communes, d'une armoire en noyer et d'un petit meuble, nommé, je crois, *chiffonnière;* meuble dont la désignation explique l'usage habituel, mais qui, si l'on en juge par la présence d'une bouteille à encre, d'une plume et

d'une feuille de papier fraîchement écrite, laissée sur sa tablette, cumulait pour sa propriétaire les deux emplois de table à ouvrage et de table à écrire.

Surpris des habitudes littéraires que sa nièce paraissait avoir contractées dans les fourrures, Desormes, après avoir laissé passer un accès d'asthme que lui avait causé l'ascension des quatre étages, s'empara sans plus de façon, du manuscrit que le hasard livrait à sa discrétion et le lut : c'était son droit.

Ce manuscrit était une lettre inachevée et sans adresse. J'ignore d'ailleurs dans quels termes cette lettre était conçue et jusqu'à quel point il était possible d'en induire la véritable nature des relations d'Aimée avec Albin, parti la veille pour son village.

Si j'en juge par mes propres souvenirs, je dois avouer que les formes hiéroglyphiques de son orthographe, couvraient parfois d'un voile épais les sentiments de la jeune fille. Au surplus, son style était rarement entaché de familiarités compromettantes. A l'inverse de toute autre femme, elle avait plus d'abandon dans ses propos que dans ses lettres et disait sans embarras ce qu'elle n'eût osé écrire.

En résumé, si le fait seul de sa correspondance avec un jeune homme était un témoin irréfragable de sa légèreté, il s'en fallait que l'épître obscure échappée à sa plume, fût suffisante pour démontrer la consommation de son déshonneur.

Aussi Desormes prit-il le parti très-sage non-seulement de ne rien préjuger, mais en-

core de ne rien approfondir. Il ploya la lettre, la mit dans sa poche, et, sans se demander en termes trop pressants si la vertu des fiancées faisait ou non partie de leur dot, il n'en persista que de plus belle dans l'intention de marier sa pupille au plus vite; intention qu'une circonstance inopinée avait fait naître dans son cerveau.

Après une demi-heure d'attente, sa nièce ne venant pas, Desormes descendit de la chambrette, en remit la clef au concierge et rentra chez lui.

Aimée n'y vint qu'à cinq heures, c'est-à-dire à l'heure à laquelle d'habitude elle se rendait le dimanche chez son oncle pour dîner avec lui.

Le bon Desormes l'accueillit de l'air affectueux qu'il avait toujours pour elle. Il lui prit

les mains, la baisa au front et sans même lui demander ce qui l'avait empêchée de venir plutôt, il l'introduisit dans sa chambre, où il l'engagea à s'asseoir auprès du feu et s'assit lui-même à côté d'elle.

Cependant les vieux amis de Desormes, ceux qui connaissaient le mieux son humeur, ses manies et son calme accoutumé, auraient aisément deviné que quelque grande préoccupation l'obsédait, tant il y aurait eu pour eux d'étrangeté dans la façon désordonnée dont il attisait le feu, prenait sa prise, et époussetait les genoux de son pantalon avec les manches de son habit. De temps en temps, il hochait la tête ou faisait une petite grimace comme si on lui eût marché sur un cor. Enfin, il se mit à siffloter à la manière de l'oncle Tobie, dans Tristram Shandy, une sorte de

Lilla-Bullero qui, dans les grandes occasions, servait volontiers d'exorde à ses discours dont une quinte de toux était la péroraison accoutumée.

Cet exorde terminé, il s'exprima ainsi :

— Il est fâcheux, ma nièce, que tes occupations ne t'aient pas permis de venir me voir un peu plus tôt. J'avais à causer avec toi d'une grande affaire qui te concerne. Au surplus, comme il nous reste encore une demi-heure avant dîner, c'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour t'expliquer ce dont il s'agit.

Te voilà, *Mémée,* dans tes dix-neuf ans, et moi je me fais vieux. D'un jour à l'autre, je puis mourir et te laisser seule ou à peu près dans un monde qu'à ton âge on voit tout autrement qu'il n'est. Je te crois assez raisonnable pour faire une honnête femme ; tu ne le

serais peut-être pas assez pour rester une honnête fille. J'ai donc songé à t'établir.

Tu as vu ici dimanche dernier M. Victor Graffeild... Eh, mon Dieu! ne rougis pas (la pauvre Aimée était pourpre). Victor est un honnête garçon et tout à fait capable de rendre une femme heureuse. Tu sais, de plus, que je connais sa famille. Il est le fils aîné d'Antoine Graffeild, un des amis de ton père. Tu lui plais, il m'a demandé ta main, et ma foi... Eh bien! voilà que tu pleures! Et pourquoi donc pleurer? Est-ce que Victor ne te plaît pas? qu'as-tu à lui reprocher? là, voyons, parle franchement.

— Il est *roux*, fit en sanglotant la jeune fille qui, dans l'effroyable confusion de ses sentiments, ne démêlait que la nécessité de répondre à son oncle et l'horreur que lui

inspirait celui qui venait si inopinément se déclarer le rival d'Albin.

— Il est roux?... répéta d'abord Desormes, sans se fâcher, et cherchant à pénétrer le sens que pouvait avoir une semblable objection.

Mais, quand il se crut certain d'avoir compris, sa tête se monta. La lettre d'Aimée, qu'il avait dans sa poche lui revint à la mémoire et le fit sortir de son caractère. Il se leva, jeta dans l'angle de la cheminée la paire de pincettes qu'il tenait et qui retomba bruyamment sur le plancher. Enfin, il frappa du pied et s'écria d'un ton dont la solennité contrastait risiblement avec le sens absolu de ses paroles :

— Il est roux! mademoiselle ma nièce... Graffeild est roux et cela vous déplaît! Eh

mordieu ! nous vous le ferons teindre s'il lui faut cela pour vous épouser. Voyons, dites-nous pendant que vous y êtes, la couleur qui vous agrée, ou plutôt, dites-nous quelle est la couleur de celui à qui vous écrivez de si belles lettres !

Aimée, à ce dernier propos, leva de grands yeux encore plus surpris qu'éplorés, sur son oncle qui continua :

— Ah ! voilà qui vous étonne, mademoiselle! Eh bien ! oui, nous savons tout ; mais à votre tour, apprenez ceci, c'est que, tant que je vivrai, la fille de mon frère ne deviendra pas une *gourgandine* ; apprenez encore...

Un violent accès de toux empêcha Desormes d'en apprendre davantage à sa nièce qui, du reste, n'en savait déjà que trop pour son malheur.

Il me serait impossible de peindre la douleur et la confusion de la jeune fille, lorsque, dompté par son asthme et presque honteux d'avoir fait tant de bruit, son tuteur reprit d'une voix plus calme, mais pourtant ferme encore :

— Assez comme cela, ma nièce ; pas de scène, pas de tapage. Il vous faut encore deux ans pour atteindre à votre majorité. Quand vous serez majeure, libre à vous d'agir comme bon vous semblera. Mais jusque-là vous n'avez pas le droit de disposer de vous sans mon consentement. Or, Graffeild a ma parole et je ne la lui retirerai pas. Maintenant réfléchissez.

Au lieu de réfléchir, la pauvre Aimée se contenta de pleurer. On croira d'ailleurs sans peine que lisant rarement le Code civil elle était peu fixée sur l'étendue de l'autorité

que la loi confère aux tuteurs sur leurs pupilles. Il ne lui vint pas même à l'idée que son oncle n'avait pas le droit de la marier malgré elle. Mais cette idée lui fût-elle venue qu'elle l'eût repoussée avec effroi. Soumise jusqu'à l'abnégation, aussi incapable de résistance que d'initiative, elle obéissait par instinct et se résignait par faiblesse, de telle sorte que cette résignation même n'était chez elle pour ainsi dire qu'une vertu négative.

Dans les circonstances difficiles, elle ne savait que pleurer, perdait la tête, ne pensait plus, s'abandonnait au sort comme la fleur tombée dans un torrent, et ne recouvrait ses sens qu'après l'accomplissement de son malheur.

Ce fut ainsi qu'en moins de quinze jours, nonobstant son amour pour Albin et son

aversion pour Graffeild, elle devint sans trop savoir comment la femme de ce dernier.

Consignée chez son oncle où elle prenait ses repas et couchait, il ne lui vint pas même à la pensée d'écrire à son amant, pour lequel, j'en suis certain, elle eût donné sa vie, mais pour lequel en même temps elle ne se sentait pas le courage de commettre un acte de désobéissance.

Cependant, comme Julie d'Étange devenue Madame Wolmar, Aimée gardait au fond de son âme l'image chérie de son Saint-Preux. Mais si elle était loin d'être une Julie, il s'en fallait bien plus encore que Graffeild ressemblât à Wolmar. Cet homme était tout simplement un ouvrier brutal dont les vices crapuleux se cachaient sous les façons demi-bourgeoises d'un prolétaire aisé.

Le lendemain des noces Desormes rendit ses comptes de tutelle et les nouveaux époux partirent pour Strasbourg. Quel voyage pour la pauvre Aimée!

Tout le monde ne se figure pas bien ce qu'il y a d'horreur dans le rôle passif d'une jeune fille sentimentale, pure encore et livrée sans transition au contact obscène d'un homme grossier qu'elle abhorre. Les lois et la religion ont beau sanctifier de pareils accouplements, ils n'en restent pas moins des monstruosités.

Aimée était loin d'être ce que je l'avais crue d'abord : j'avais pris sa tendresse pour de la dépravation, son ingénuité pour de la rouerie. Elle était faible, voilà tout; faible au moral comme au physique.

Mais ce défaut dans les conditions infimes,

est le pire de tous les vices. Graffeild commença par mépriser sa femme; un peu plus tard il la battit.

Des revers, une faillite, quelques pertes au jeu achevèrent de l'aigrir et mirent le comble à ses emportements.

Alors il devint dans son ménage une véritable bête fauve.

« Sous prétexte de se consoler de ses pertes et surtout du chagrin de m'avoir, me disait un jour Aimée, il s'enivrait toute la journée, et le soir il me maltraitait. Aussi en avais-je une telle frayeur, qu'en entendant seulement le bruit de ses bottes dans la cour quand il rentrait, j'étais prise d'un tremblement nerveux et d'un serrement de mâchoire qui m'empêchait de parler, au point qu'il m'était impossible de lui répondre s'il m'a-

dressait la parole, et c'était alors qu'il me battait. »

Quelle existence! et cela dura sept ans!

A la fin, à force de boire, Graffeild tomba malade. Le médecin qui fut appelé crut reconnaître les symptômes d'un ramollissement cérébral : tout un côté du corps était paralysé. Graffeild ne marchait plus, ne parlait plus qu'en balbutiant et ne pouvait plus se servir de ses bras.

Alors sa femme, ange de bonté, oubliant que le moribond avait été son bourreau, le soignait comme une bonne mère eût soigné son enfant. Elle le levait le matin, le couchait le soir, pourvoyait à tous ses besoins et ne s'éloignait pas de lui.

Depuis trois semaines environ, il était

dans cet état, lorsqu'une horrible catastrophe vint terminer son existence.

C'était un matin. Il était assis au coin du feu, dans un vieux fauteuil de velours d'Utrecht. Sa femme chiffonnait près de la croisée et lui tournait le dos.

Tout à coup un cri terrible, déchirant, infernal la fait tressaillir. Elle se retourne, et a sous les yeux le plus hideux tableau que puisse présenter une créature humaine.

Graffeild, la tête renversée, tous les muscles du corps crispés par le tétanos, est étendu plutôt qu'assis sur son fauteuil qui s'incline en arrière et menace de fuir sous lui. Ses cheveux sont hérissés. Son visage, décomposé, méconnaissable, est livide et marbré de noir. Enfin une flamme bleuâtre s'échappe en pétillant de sa bouche et de ses

narines, tandis qu'une horrible odeur de chair brûlée infecte déjà l'appartement.

Éperdue, frappée d'horreur, Aimée pousse des cris perçants. Quelques voisins accourent à sa voix. Ils reconnaissent avec stupéfaction l'effrayant objet de sa détresse. Mais que faire? On voit et l'on ne comprend pas, et le redoutable phénomène, sans interprète et sans remède, achève de s'accomplir.

En moins de quelques minutes, le cadavre de Graffeild, mort dans les angoisses d'une *combustion spontanée*, n'est plus qu'un repoussant amas de chairs et d'os calcinés, un détritus infect dans lequel personne ne reconnaîtrait les restes d'un être humain.

Cette fin tragique passa dans le voisinage pour un juste châtiment infligé par le ciel. Aussi bien, disait-on, était-il évident que la

flamme qu'on avait vue sortir de la bouche de Graffeild, ne pouvait être que le feu de l'enfer.

Quant à Aimée, dont le cœur généreux avait tout pardonné, elle avait peine à comprendre que Dieu fût moins, qu'elle ne l'était elle-même, susceptible de miséricorde... Elle pleura son mari !

Elle le pleura, parce que nos larmes ne sont pas toujours l'expression de nos regrets. La mort, même celle des gens que nous n'aimons pas, porte en soi quelque chose de sinistre et de solennel, qui nous émeut en dépit de nous-mêmes. Je me souviens d'avoir vu une jeune fille fondre en larmes, en apprenant que la femme de son amant était mourante, et pleurer bien plus encore, quand on lui annonça que cette femme n'était pas morte.

Quel grimoire que le cœur humain !

X

MADAME GRAFFEILD A PARIS.

X

Madame Graffeild à Paris.

Graffeild n'avait eu d'autre enfant de son mariage, qu'une petite fille née rachitique, et qui n'avait vécu que trois jours. Il mourait donc sans héritiers directs, et la justice intervint au nom de ses collatéraux. On posa les scellés et l'on procéda à l'inventaire.

Hélas ! frais inutiles, il ne laissait que des dettes.

Pour tout nantissement des quatre à cinq mille francs de sa dot et d'une somme à peu près égale, provenant de la succession de son oncle Desormes, mort en 1835, la pauvre Aimée n'eut donc qu'un misérable mobilier qu'elle vendit à peine cent écus.

Cette circonstance fut peut-être la seule où elle ait fait preuve, je ne dirai pas de résignation (elle en avait eu toute sa vie), mais de courage et de volonté.

L'idée de reprendre son ancien métier et de travailler chez les autres, n'eut rien pour elle de trop amer. L'important et le difficile était de trouver de l'emploi. Strasbourg, à cet égard, lui offrait peu de ressources. D'ailleurs, elle l'avait pris en horreur, et pour

rien au monde elle n'eût consenti à y rester plus longtemps.

Un instant elle pencha pour Besançon, et peut-être, captivée par le charme d'un mélancolique souvenir, se fût-elle décidée à retourner dans cette ville, si elle n'eût été retenue par la honte si naturelle d'y montrer son dénûment. Enfin, elle songea à Paris, ce foyer de vie vers lequel convergent toutes les grandeurs et toutes les misères.

Je passe, pour abréger, sur une foule de détails et d'incidents, qui, sans intérêt dans un récit, n'en tiennent pas moins leur place dans la vie réelle : tels, les perplexités, pour une jeune femme, d'un long voyage dans une voiture publique ; de son arrivée au milieu de la nuit, dans une ville immense, qu'elle ne connaît pas et où personne ne la

connaît; mille petits embarras enfin que grossit l'inexpérience, et qui, dans l'amertume d'un complet isolement, ont, plus souvent qu'on ne le suppose, engendré le désespoir.

Aussitôt installée, Aimée chercha de l'ouvrage. Il était rare, il l'est toujours. Dans tous les genres de l'industrie parisienne, un tiers au moins des femmes de la classe ouvrière n'a d'autre alternative que de mourir de faim ou de se prostituer.

Ce fut donc pour Aimée une bonne fortune toute providentielle, que de trouver *à se placer* presque en arrivant, chez un fourreur du boulevard. On la prit d'abord à l'essai; puis, comme l'on fut content de son travail, on la garda.

Tout est relatif, on le sait, dans les choses

de la vie : la suspension d'une vive douleur est un plaisir réel, et la paix qui succède à de longues tribulations est presque du bonheur. Pendant un mois, la veuve Graffeild goûta donc avec délices la quiétude et le bien-être de sa nouvelle condition.

Hélas ! ce n'était qu'une trêve du sort funeste qui la poursuivait, car, de la coupe d'amertume qu'elle croyait avoir vidée, il lui restait à boire la lie !

Depuis deux ou trois mois la jeune veuve éprouvait dans sa santé un désordre insolite qu'elle attribuait naturellement à ses chagrins passés, et qui, sans constituer précisément une maladie, ne laissait pas que de l'inquiéter un peu.

Elle avait des appétits étranges, ou du dégoût pour toute espèce d'aliments. Quel-

quefois même il lui arrivait de rendre ce qu'elle avait pris à ses repas. Enfin, il lui sembla qu'elle grossissait de la taille et que ses vêtements la gênaient.

Impatientée de cet état de malaise, qui paraissait aller en s'aggravant, elle se détermina à consulter un médecin..... Plus d'une autre à sa place eût douté de la Providence, et se fût suicidée..... L'infortunée était enceinte ! !

A Paris, les chefs d'ateliers, même lorsqu'ils ont des mœurs, se montrent rarement scrupuleux à l'égard de celles des gens qu'ils emploient.

Peu leur importe en géneral la conduite privée de leurs ouvriers des deux sexes, pourvu que leurs propres intérêts ne s'y trouvent pas compromis. Mais leur tolérance

ne s'étend jamais jusqu'à leur faire supporter le scandale, c'est-à-dire le moindre fait susceptible de jeter sur leur maison un jour défavorable, et leur vertu, sur ce point, va quelquefois jusqu'à la pruderie.

Voilà comment la grossesse d'Aimée, bien qu'elle n'eût rien d'humiliant, puisqu'elle était légitimée par un contrat de mariage, suffit pourtant à la faire exclure du magasin où elle travaillait.

Ce n'est pas, à dire vrai, qu'on trouvât rien d'immoral dans la présence d'une femme enceinte au comptoir. Mais Aimée avait eu le tort de ne pas conter son histoire. On vit de la défiance et de la dissimulation, là où il n'y avait eu que de la timidité. Bref, on la congédia pour la punir de sa discrétion.

J'ajoute néanmoins qu'on ne lui retira pas

pour cela tout moyen d'existence. Mise à ses pièces, comme l'on dit en langage d'atelier, elle travaillait chez elle au lieu de travailler au magasin. Le seul danger pour elle était que l'ouvrage ne vînt à manquer, et ce fut en effet ce qui arriva.

En aller demander ailleurs était chose superflue. L'hiver est la saison morte pour les ouvrières en fourrures, et l'hiver était venu. Il fallait donc attendre ; mais en attendant, il fallait vivre.

Pour surcroît de perplexités, la jeune veuve voyait approcher le terme de sa grossesse.

En établissant son calcul sur la déclaration de l'homme de l'art qu'elle avait consulté, elle devait être enceinte de plus de huit mois.

La petite somme qu'elle avait en partant de Strasbourg, lui avait servi à payer son

voyage et les meubles indispensables à son installation. Il lui restait au plus de quoi subsister quelques semaines.

Vendre ses hardes, et au besoin jusqu'à son lit pour nourrir son nouveau-né, voilà donc la nécessité qu'elle avait en perspective. Un acte anticipé de dévouement maternel lui suggéra le moyen de s'y soustraire.

Oh! ce fut son bon ange qui l'inspira, lorsque bravant une sotte honte, elle prit le parti de solliciter son admission dans un hospice.

Le lendemain de son entrée à la *Clinique*, un des jeunes médecins qui, pour leur instruction, suivaient le chef de service, s'arrêta devant son lit.

Après l'avoir examinée d'un air étrange et

avec une émotion visible, il s'approcha d'elle et lui prit la main.

— C'est vous, Aimée, lui dit-il..... Vous avez bien changé, mais je vous reconnais.

— Lui! murmura la jeune femme en rougissant et en étouffant un cri de joie, c'est lui!... Ah! merci, mon Dieu! je savais bien que je le reverrais.

Ainsi que nos lecteurs l'ont deviné, le héros de cette pathétique rencontre n'était autre que notre ami Jacques Albin.

Jacques était généreux. Bien qu'une passion nouvelle eût singulièrement effacé de son cœur les traits jadis si chers de la sensible Aimée, bien qu'en outre il n'eût pas eu d'éclaircissements sur les torts qu'il lui supposait, il chérissait encore assez le souvenir de ses premières amours, pour ne point aban-

donner dans le triste état où il la revoyait la femme qu'il avait tant aimée, et que jusqu'alors il avait eu le droit de croire infidèle.

La veuve de Graffeild quitta donc l'hospice et rentra dans sa chambrette.

Une garde intelligente, choisie et payée par mon ami, fut chargée de lui donner des soins. Huit jours après elle accoucha d'un petit garçon, gage irréfragable aux yeux d'Albin, d'une faute depuis longtemps pardonnée, mais que, néanmoins, par une sorte de respect pour ses sentiments d'autrefois, il appréhendait encore d'approfondir.

Heureusement tout s'éclaircit sans qu'Aimée eût à rougir.

Elle conta naïvement son histoire. Jacques l'écouta, la crut, s'émut plus d'une fois

pendant qu'elle parlait, puis fut, comme on le sait déjà, le parrain du nouveau-né.

Nonobstant les circonstances précaires dans lesquelles il voyait le jour, cet enfant semblait conjurer le sort qui depuis tant d'années s'acharnait sur sa mère. Il eut pour marraine une jeune dame de la province, qu'Albin soignait depuis quelques mois.

J'ai moi-même connu cette dame. Elle se nommait Caroline G.

Puissent ces lignes tomber sous ses yeux et lui prouver le bon souvenir que j'ai conservé d'elle.

Bonne, serviable, affectueuse, Madame G. possédait l'art difficile de secourir sans humilier, si bien que la reconnaissance qu'on lui devait, se transformait presque aussitôt en véritable affection.

figure agréable. Elle était vive, enjouée, franche jusqu'à l'étourderie, spirituelle sans prétention et quelquefois naïve jusqu'à l'ingénuité. J'ajoute que, condamnée à vivre dans un milieu mal approprié à ses goûts délicats, elle avait insensiblement conçu pour Albin une chaste inclination; sorte de tendresse *latente* qui, à défaut d'un moyen légitime de se manifester ouvertement, se déversa, sans s'atténuer, sur la protégée de mon ami.

Tout indirect qu'il fût, cet intérêt n'en devint pas moins profitable à celle qui en était l'objet.

Madame G. savait avoir pour Aimée de ces mots qui consolent et rassurent pour l'avenir, de ces prévenances délicates qui atté-

nuent l'inégalité des conditions et font le charme des relations aimables.

Puis, le fils posthume de Graffeild eut une layette de sa marraine, qui voulut en même temps être chargée de lui choisir une nourrice dans le village où elle était née.

Enfin la surveillance immédiate du nourrisson fut confiée à la mère de madame G., qui, sur la prière de sa fille, s'engagea à faire parvenir chaque mois à mon ami le bulletin sanitaire de son filleul.

Si, nonobstant leur peu d'importance intrinsèque, je m'arrête à ces détails, c'est qu'ils deviendront dans la suite indispensables à l'intelligence d'un fait d'une très-grande valeur que je me propose de rapporter.

Il est d'ailleurs bon d'observer que les di-

vers incidents de la vie d'Aimée depuis son mariage n'ont été connus de moi qu'ultérieurement à l'époque où tout ceci se passait, car ce ne fut qu'en décembre 1839 que je la revis pour la première fois, c'est-à-dire environ trois mois après ses couches.

Ainsi qu'Albin me l'avait appris, elle *dormait* alors pour lui, ne pouvant faire davantage, et ce fut, comme on le verra bientôt, dans toute la gloire de son nouveau rôle que j'eus le plaisir de la retrouver.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LE

MAGNÉTISME ANIMAL EXPLIQUÉ,

OU

LEÇONS ANALYTIQUES

SUR LA NATURE ESSENTIELLE DU MAGNÉTISME,

Sur ses effets, son histoire, ses applications, les divers moyens de les appliquer, etc.,

PAR LE Dr A. TESTE.

Un volume in-8° de 500 pages. . . . . 7 francs.

MANUEL PRATIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL,

EXPOSITION MÉTHODIQUE

Des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques,

ET LEUR APPLICATION

A L'ÉTUDE ET AU TRAITEMENT DES MALADIES

PAR LE Dr A. TESTE.

Troisième édition, revue et corrigée; 1846; in-12 de 500 pages. 4 fr.

Corbeil, imprimerie de Crété.